



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

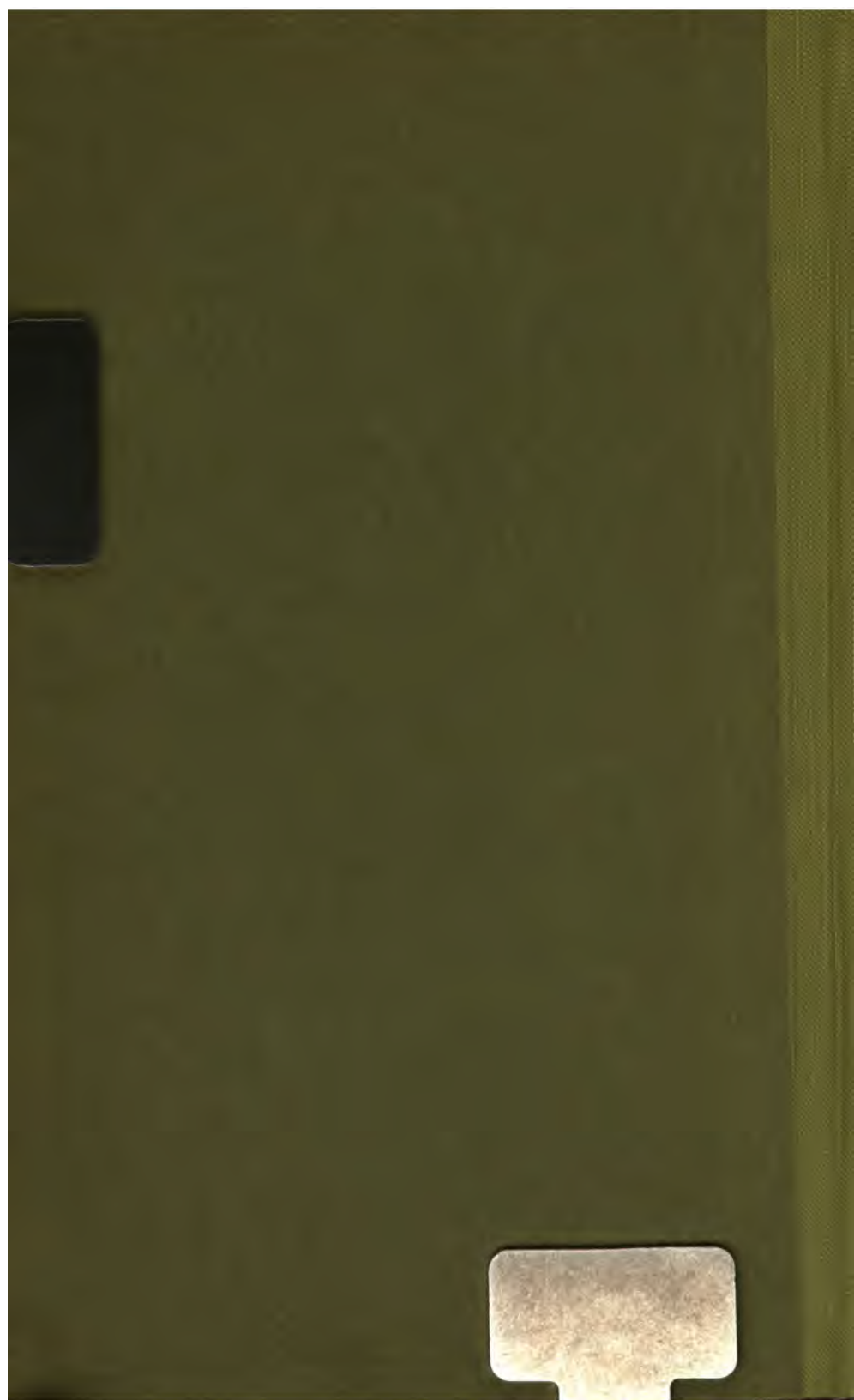
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 08246588 5





1

2

3

4

CIVILISATEURS

ET

CONQUÉRANTS



CIVILISATEURS
ET
CONQUÉRANTS

PAR
A. DE LAMARTINE

Membre de l'Académie française

TOME SECOND

CATHERINE II
MURAT

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

Boulevard Montmartre, 15, au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1865

Droits de traduction et de reproduction réservés



18760 -

ARROYO V. 1885
2.18.18
Y. 1885

CATHERINE II

CATHERINE II

IMPÉRATRICE DE RUSSIE

1762 — 1796

I.

Après la conjuration militaire qui avait porté Élisabeth au trône de Russie, la nouvelle tsarine, pressée de rentrer dans les termes de la loi de succession portée par son père, Pierre le Grand, s'était hâtée de désigner pour son héritier à l'empire le duc de Holstein, fils de sa sœur aînée, l'impératrice Anne.

Ce jeune prince, appelé par Élisabeth en Russie, avait embrassé la religion grecque et reçu le nom impérial de Pierre en mémoire de son aïeul. Marié par l'impératrice à la fille du prince régnant d'Anhalt-Zerbst, cette princesse adopta, comme son

mari, le rit grec, et fut nommée à son second baptême Catherine Alexieuwna, nom qu'elle devait illustrer depuis par tant de génie, tant de fortune et tant de crimes.

II.

Les causes de cette préférence pour une jeune princesse allemande, sujette du roi de Prusse, le grand Frédéric, furent cherchées dans la politique ; elles étaient toutes dans le cœur d'Élisabeth.

Élisabeth, encore enfant, avait été destinée à épouser un jeune prince d'Anhalt-Zerbst, que la cour de Moscou avait fait venir en Russie pour ce mariage. La plus tendre inclination s'était formée entre les deux fiancés, quand le prince d'Anhalt fut enlevé par une mort précoce. Élisabeth, fidèle à sa mémoire, avait juré de n'épouser jamais un autre prince. Elle conservait un culte pour son nom et recherchait toutes les occasions de rapprocher d'elle une famille qui lui rappelait son premier amour. La sœur du prince enlevé ainsi à la tendresse de la princesse maintenant tsarine de Russie avait été encouragée par le grand Frédéric à profiter de ce sentiment personnel pour présenter à la cour de Moscou sa fille, nièce du fiancé si cher à Élisabeth, et dont

la beauté pouvait séduire les yeux de l'héritier du trône.

Les prévisions du grand Frédéric se vérifièrent. La jeune princesse d'Anhalt et le grand-duc de Russie ne purent se voir sans s'aimer. La mère favorisa entre eux des entretiens secrets qui enflammèrent jusqu'à la passion l'héritier d'Élisabeth, puis feignant de les découvrir avec douleur elle se jeta aux pieds de la tsarine, les baigna de larmes et la conjura ou d'unir les deux amants ou de la congédier pour jamais d'une cour dans laquelle sa fille avait perdu la paix de son âme et le bonheur de sa vie. Élisabeth, émue des souvenirs de celui qu'elle avait tant aimé et dont elle retrouvait la ressemblance dans sa nièce, mêla ses larmes à celles de la sœur du prince d'Anhalt et se félicita d'une passion naturelle qui prévenait ses desseins secrets.

Le mariage fut fixé à un jour prochain, mais le même jeu du sort qui avait enlevé à la tsarine son fiancé parut menacer l'union du grand-duc et de la princesse. La petite vérole attaqua et défigura complètement le jeune prince doué jusque là d'une beauté de traits qui avait ravi les yeux de sa future épouse. Quand les deux amants se revirent pour la première fois après une longue séparation, la princesse ne reconnut plus son fiancé et conçut pour lui

autant de répugnance qu'elle avait eu d'attrait. Elle avoua cette invincible répugnance à sa mère et versa ses larmes dans son sein ; la mère la conjura de dissimuler pour un trône une aversion que le temps et l'empire atténueraient et compenseraient par l'élévation de sa famille. Un long évanouissement fut la seule réponse et la seule résignation de la jeune fille. Le trône alors ne lui dérobait pas le malheur de ne pouvoir aimer celui qu'elle était condamnée à épouser.

Le mariage accompli à regret et longtemps stérile par un léger vice de conformation du prince accrut au lieu de la diminuer la répugnance de l'épouse du futur empereur de Russie. La supériorité d'esprit et de grâce de sa femme l'humiliait, le contraste de son ignorance avec les goûts littéraires d'une jeune princesse élevée dans les raffinements de la philosophie et de la littérature allemande offensait sa rusticité. La tsarine Élisabeth et son chancelier Bestuchef semblaient se complaire à reléguer l'héritier du trône dans un isolement et dans des occupations triviales indignes de son rang ; la stérilité de sa femme lui était imputée à honte ou à crime. On semblait se repentir de l'avoir rapproché du rang suprême et méditer de lui substituer un autre tsar. Les délateurs, courtisans du parti de Bestuchef, ne cessaient d'entretenir la tsarine des incapacités ou des vices

de son héritier. On lui peignit ce jeune prince comme abruti par l'ivrognerie ; on l'enivra à dessein , par un criminel subterfuge , pour le faire surprendre chancelant et balbutiant, après un repas, par la tsarine. Convaincue ainsi par ses propres yeux des vices de son successeur, elle lui retrancha les traitements qu'elle lui faisait pour sa table et pour ses palais à Pétersbourg.

Il s'éloigna de plus en plus d'une cour où il ne comptait que des ennemis ; il s'enferma avec quelques familiers dans l'ancienne maison de campagne de Menchikof à Oranienbaum, sur le golfe de Finlande, dont l'impératrice lui avait fait présent. Il y vécut en prisonnier d'État volontaire, plus qu'en prince destitué du trône ; aigri contre la cour, livré à des adulateurs ou à des traîtres, infatué d'une puérile manie d'imitation du grand Frédéric, recrutant, habillant, exerçant dans la tactique prussienne une poignée de soldats qui jouaient avec lui à la guerre et aux conquêtes dans les jardins de sa forteresse.

III.

L'habileté et les charmes de son épouse, la princesse d'Anhalt, contrastaient de plus en plus avec la rusticité soldatesque de son mari. L'impératrice Élisabeth lui témoignait autant d'attachement qu'elle nourrissait de dégoût pour le prince héréditaire. Un seul titre manquait à sa faveur, c'était celui de mère d'un prince, gage de la transmission de l'empire au sang des Romanof.

Une intrigue de palais, plus digne de l'anecdote que de l'histoire, entre le jeune et beau Soltikof, chambellan du grand-duc et la grande-duchesse, corrigea la stérilité de la princesse. Un chirurgien, aposté par Soltikof, opéra pendant une ivresse la guérison de l'infirmité naturelle du grand-duc qui séparait les deux époux. La princesse devint mère. La rumeur publique l'accusa d'intelligence avec le chambellan pour attribuer à son mari la paternité d'un fils de Soltikof.

L'impératrice, quoique livrée de jour en jour da-

vantage aux passions d'une vie déréglée, s'indigna et menaça la grande-duchesse. Les protestations d'innocence et les larmes fléchirent Élisabeth. Solतिकof fut arraché aux délices d'Oranienbaum et relégué, avec le titre de ministre de Russie, à Stockholm. La grande duchesse parut longtemps inconsolable de son absence et le pleura secrètement jusqu'à l'apparition d'un jeune Polonais à la cour de Russie.

Ce Polonais était Stanislas Poniatowski, que l'amour de Catherine éleva au trône de Pologne et que l'indifférence en précipita.

IV.

Il avait reçu de la nature et de l'éducation, à l'exception du génie et de l'héroïsme, tout ce qui charme les yeux et séduit l'imagination des femmes : une figure gracieuse, un regard profond, une élocution facile, un caractère aventureux, un cœur plus féminin que mâle, une ambition que la fortune de son père et que des prophéties de famille avaient accoutumée à aspirer aussi haut que ses rêves. Il avait pour parler toutes les langues cette aptitude innée des hommes du Nord, aussi souples de langue que les échos de leurs forêts. Ses études et ses voyages en Allemagne, en Italie, en France l'avaient façonné et presque effacé de toutes les mœurs polies de ces différents peuples. On ne pouvait reconnaître, comme dans tous ses compatriotes, à quelle race du Midi ou du Nord ce jeune cosmopolite appartenait. C'était un homme de salon plus que de patrie. Ses légèretés de jeunesse à Paris, sous le règne dissolu de Louis XV, l'avaient fait renfermer pour dettes dans une prison

de débiteurs sans caution. Madame Geoffrin, veuve d'un riche manufacturier de glaces et patronne des hommes de lettres et des étrangers célèbres du temps, avait généreusement racheté sa liberté de ses créanciers. Il avait voué à cette femme opulente, prodigue de ses richesses, une reconnaissance et une amitié qui ne s'affaiblirent point sur le trône.

L'ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg, Hanbury Williams, l'avait mené comme ami en Russie et introduit à la cour. Les conseils licencieux du ministre anglais lui firent porter les yeux sur la grande-duchesse comme sur une conquête digne de sa séduction et de ses perspectives de grandeur. L'ambition de devenir le protégé d'une future impératrice de Russie arbitre de la Pologne enhardit autant que l'amour les regards et les aveux du jeune Polonais. La grande-duchesse y répondit en femme avide d'intrigues occultes et de plaisirs dérobés à l'aridité de son existence. L'impératrice Élisabeth, soupçonnant dans ce beau Polonais un successeur de Soltikof, lui fit insinuer le conseil de s'éloigner de Russie. Poniatowski était trop prudent pour résister, trop épris pour ne pas songer à justifier son retour. Il sollicita du comte de Bruhl, ministre du roi de Saxe et de Pologne, un caractère diplomatique auprès de la cour de Russie, qui le couvrit du droit des nations

contre les ombrages du grand-duc et contre les proscriptions arbitraires de l'impératrice Élisabeth.

Le grand-chancelier Bestuchef, jaloux de l'ascendant de Soltikof et redoutant moins un étranger qu'un Russe dans la faveur de la grande-duchesse, appuya secrètement auprès du comte de Bruhl les sollicitations de Poniatowski. Le crédit des Czartoriski, ses parents maternels, fit le reste. Malgré la loi constitutionnelle qui interdisait à un Polonais de représenter la Saxe et à un Saxon de représenter la Pologne, le comte de Bruhl, dans l'intérêt de sa cour, dérogea à cette loi et nomma le jeune Polonais ministre de Saxe et de Pologne à Pétersbourg. Les patriotes Polonais s'élevèrent en vain contre cette violation de pacte entre la république et le royaume de Saxe; les Czartoriski, appuyés par l'Angleterre et par la Prusse, dédaignèrent ces clameurs; ils voyaient dans l'amour de la grande-duchesse pour leur neveu le gage d'un trône pour leur maison.

V.

A son retour à Pétersbourg, Poniatowski trouva la grande-duchesse plus éprise que jamais, le grand-duc presque insouciant des infidélités de sa femme, asservi lui-même à la comtesse Woronsof, maîtresse sans beauté et sans génie, mais plus appropriée à ses goûts soldatesques par sa complaisance à ses vulgaires caprices de chasse, de guerre et de vin. Il trouva l'impératrice Élisabeth elle-même presque abrutie par l'excès des plaisirs, détournant ses regards de désordres qui n'égalaien pas les siens, et plongée tous les soirs dans une double ivresse sur laquelle on tirait le rideau des appartements intérieurs du palais.

Woronsof, père de la maîtresse du grand-duc, ayant succédé à Bestuchef dans la chancellerie de l'empire, la grande-duchesse, déjà soupçonnée et accusée par son mari de relations criminelles avec Poniatowski, se sentit abandonnée de toute la cour; ses entrevues nocturnes avec Poniatowski furent

surprises. Poniatowski, déguisé, reconnu et arrêté la nuit dans les jardins d'Oranienbaum, fut menacé du supplice par le mari outragé; l'intercession de la comtesse Woronsof, maîtresse du grand-duc, obtint son élargissement. Le grand-duc feignit d'avoir tout ignoré.

Élisabeth, attendrie par les aveux et les repentirs de la grande-duchesse, s'attacha de plus en plus au fils de cette princesse, le jeune Petrowitz. Elle parut un moment décidée à le faire proclamer par les soldats héritier du trône au préjudice de son père. Le comte Ivan Schouvalof, favori nouveau de l'impératrice, était le ressort caché de cette faction de cour qui voulait éloigner du trône l'héritier naturel. Il convoitait pour lui-même, après la mort d'Élisabeth, la présidence d'un conseil de régence. Woronsof luttait en faveur du grand-duc contre le parti de la grande-duchesse et de Schouvalof. Dans des conciliabules secrets entre Woronsof, sa fille et le grand-duc, il fut arrêté que, dans le cas de la mort prévue de l'impératrice, Pierre se ferait proclamer empereur, répudierait sa femme, déclarerait son fils illégitime et épouserait Romanowna Woronsof, sa favorite; l'ambassadeur d'Angleterre devait fournir au grand-duc les premières sommes nécessaires à la solde et aux gratifications des soldats.

VI.

Pendant que ces plans s'ourdissaient à Oranienbaum, résidence du grand-duc, des plans contraires se tramaient à Péterhof, résidence ou plutôt exil de la grande-duchesse. Un homme d'audace mesurée, de génie froid, de discrétion impénétrable, était l'âme de ce second conciliabule. Cet homme, jusquelà dans l'ombre, était le comte Panin, porté depuis au premier rang des hommes d'État de la Russie.

Panin, fils d'un aventurier italien venu de Lucques à Moscou sous Pierre le Grand, était resté étranger aux factions du gouvernement et de la cour. Élevé pour la diplomatie, qui aiguise l'esprit et polit les mœurs, ministre de Russie à Stockholm, rappelé pour son mérite par l'impératrice et nommé par elle gouverneur du jeune Petrowitz, fils du grand-duc, Panin n'avait pas tardé à se dévouer, par prévision et par attrait, au parti de la grande-duchesse, et à conquérir sur elle l'ascendant d'une haute intelligence

sur une femme entourée de basses médiocrités. Confident de l'inimitié mutuelle de la femme et du mari, complice muet de la double intrigue qui se nouait autour de la grande-duchesse et autour du grand-duc, Panin conçut un troisième plan qui consistait à réconcilier dans le même intérêt politique le grand-duc et sa femme, à enlever pour jamais l'élection turbulente et capricieuse des tsars à l'armée, à attribuer au sénat le droit de ratifier l'avènement régulier à la couronne, à limiter le despotisme des empereurs par une constitution aristocratique, et à importer en Russie les institutions de l'Angleterre comme un élément d'ordre, de liberté et de civilisation.

Dans cette pensée, Panin employa son habileté et son éloquence sur le favori de l'impératrice, Schouvalof, et sur le confesseur de cette princesse, pour la rapprocher du grand-duc et de sa femme qu'elle écartait avec la même répugnance de son lit de mort. Le grand-duc et la grande-duchesse, politiquement réconciliés, parurent ensemble au palais, s'agenouillèrent au pied du lit de l'impératrice mourante et reçurent ses pardons et ses bénédictions sur leurs têtes. « Je vous ai toujours aimés, leur dit la miséricordieuse impératrice, et je meurs en vous souhaitant la concorde et la prospérité, gages de votre bonheur et de celui de la Russie. »

La mort surprit sur ses lèvres cette vertu du pardon, qui, pendant vingt ans de règne, avait contrebalancé ses faiblesses de cœur, ses excès de tempérament.

VII.

Les conseils de Panin avaient amorti, dans un intérêt commun d'avènement pacifique à l'empire, l'animosité de la grande-duchesse et du grand-duc. Il y eut une trêve dans leur haine mutuelle qui empêcha les deux factions de se combattre sur le cercueil d'Élisabeth. Le grand-duc sentit qu'il avait besoin du génie supérieur et des grâces habiles de sa femme pour dompter les antipathies de cour, de sénat, d'armée qui répugnaient à sa proclamation au trône. La grande-duchesse espéra que le besoin qu'il avait d'elle pour gouverner le subjuguerait et l'enchaînerait à sa domination, et que si elle ne régnait plus dans son cœur comme épouse, elle régnerait au moins comme premier ministre dans son gouvernement. Plus homme d'État qu'épouse et que mère, cette espérance lui suffisait; l'ambition était sa première passion, l'amour n'était que la seconde.

Dans cette espérance, elle concourut successivement, pendant les dernières heures de la vie d'Élisa-

beth, à toutes les mesures qui pouvaient préparer l'avènement sans résistance de son mari au trône. Aussi habile à écrire qu'à combiner les plans politiques, elle rédigea de sa propre main les proclamations et les manifestes que l'empereur, son mari, devait adresser au peuple russe, au clergé et à l'armée en succédant à sa tante. Consultée par lui sur les plans constitutionnels de Panin, qui voulait que Pierre III reçût le trône du sénat, pouvoir civil, au lieu de le tenir, comme ses prédécesseurs, du droit à la succession et de l'acquiescement de l'armée, Catherine, avec l'instinct du despotisme qui se détruit en se limitant, répondit par une lettre raisonnée et confidentielle à l'empereur, qu'il ne fallait rien innover de restrictif au pouvoir absolu et d'offensant pour l'armée, et monter au trône selon les anciennes traditions de l'empire.

Ce prince, convaincu, par un entretien avec son confident Troubetzkoï, des périls des nouveautés proposées par Panin et de la sagesse des conseils de sa femme, écarta l'idée de subordonner son droit dynastique au contrôle du sénat et de limiter, par des lois écrites, la loi vivante en sa personne. Il monta à cheval suivi de ses aides de camp et se présenta au peuple et aux troupes, qui le saluèrent sans hésitation et sans murmure de leurs acclamations.

Le nouvel empereur prit le nom de Pierre III, nom cher à la mémoire des Russes. Son règne, secrètement influencé par les conseils de Panin, démentit dans les commencements tous les augures que Catherine et ses partisans avaient artificieusement répandus dans l'opinion contre le caractère et le gouvernement de son mari. Il parut digne du trône en y touchant.

VIII.

L'impératrice, ménagée d'abord par lui, bientôt négligée, puis outragée, à mesure que son mari se croyait plus affermi, vivait reléguée dans la solitude à Péterhof. Elle n'en sortait que rarement pour recevoir, dans les cérémonies publiques, tantôt des honneurs affectés, tantôt des affronts.

Le jour de la célébration de la paix conclue avec la Prusse, Pierre, assis à côté de sa femme pour contempler le feu d'artifice, appela la comtesse Woronssof, sa maîtresse, la fit asseoir à côté de lui et ne s'entretint qu'avec elle.

Quelques jours après, ayant porté à table la santé du prince Georges de Holstein, son oncle et général de sa garde allemande, Catherine ne se leva pas avec les autres convives pour répondre au toast de son mari, offensant pour les Russes. Pierre, échauffé par l'ivresse, s'indigna de cette immobilité de l'impératrice et murmura à demi-voix contre elle le mot le plus outrageant qu'un homme puisse adresser à une

femme. L'impératrice l'entendit, rougit de honte, pleura de rage et se plaignit à voix basse à son chambellan favori, Strogonof, qui assistait au festin, derrière son fauteuil. L'empereur, offensé de cet entretien et de ces larmes, ordonna à Strogonof de sortir de la salle et de se rendre à la prison militaire de Pétersbourg. Les Russes, spectateurs de ces outrages, s'attendrissaient pour l'impératrice et méprisaient un prince à la fois brutal et timide, qui ne savait ni répudier ni respecter son épouse; les fautes mêmes de Catherine, excusées à leurs yeux par sa jeunesse et par sa beauté, leur semblaient justifiées par la grossièreté soldatesque du tsar allemand et par le scandale public de ses amours avec la comtesse Woronsof.

Catherine, habile à tourner en popularité pour elle-même cette pitié des Russes, affichait ses larmes plus qu'elle ne les cachait à la cour. Ses artifices de conduite, poussés jusqu'à la plus abjecte hypocrisie, cherchaient dans les superstitions mêmes du peuple un intérêt et une faveur qu'elle opposait perfidement à l'irréligion de son mari. Bien qu'elle n'eût d'autre foi et d'autre culte dans son âme que le culte de l'ambition et du plaisir, et le mépris des superstitions nationales, elle simulait la dévotion grecque, chère au peuple russe. On la voyait tous les jours visiter les églises, adorer les reliques, honorer les popes,

affecter le zèle des autels, édifier les fidèles par ses dons et ses pèlerinages aux monastères, et se justifier des fautes qu'on lui imputait par l'appareil d'une sainteté publique qui la défendait contre les soupçons de la foule.

Le contraste de cette régularité apparente avec les opinions luthériennes attribuées à son mari, avec les scandales de sa cour d'Oranienbaum, pleine d'orgies, de schisme, de comédiennes et d'ivresse, reportait sur Catherine l'intérêt et le fanatisme qui s'éloignaient chaque jour davantage de son mari. Toute la conduite de la tsarine n'était qu'une conspiration muette contre son époux.

IX.

Les indiscretions domestiques du tsar n'amassaient pas contre lui moins de haines et de complots que ses mœurs, sa religion et sa politique ne blessaient les superstitions et l'orgueil des Russes. Il parlait presque ouvertement de répudier Catherine, de faire prouver et déclarer à sa honte l'illégitimité de son fils, le tsarewitz, et d'épouser la comtesse Woronsof, devant laquelle il s'abaissait quelquefois en public jusqu'à l'oubli de toute dignité.

Dans cette pensée, il rappela de Madrid, où il était ambassadeur, le premier favori de Catherine, le prince Alexis Soltikof, et l'accabla tour à tour de caresses et de menaces pour lui arracher l'aveu juridique de ses relations criminelles avec la tsarine et de sa paternité du tsarewitz. Catherine et ses partisans, informés des obsessions de Pierre pour obtenir ce témoignage, tremblèrent que l'ambition ou la terreur ne parvint à desceller les lèvres de Soltikof.

X.

Comme si Pierre eût voulu à dessein intimider jusqu'à la terreur sa femme et la pousser à la feinte ou au crime par les menaces suspendues sur sa tête, il affecta tout à coup de chercher dans tout l'empire et de présenter lui-même aux Russes un héritier du trône de Russie, plus légitime que le fils de Catherine et que lui-même. Il donna à cette recherche assez de mystère pour éveiller la curiosité inquiète de sa cour, et assez de publicité pour laisser transpirer le secret.

Cet héritier légitime du trône de la Russie existait dans le malheureux Ivan, orphelin précipité du trône dans les cachots avec la régente Anne, sa mère, grandi à l'ombre des voûtes de la prison d'État de Schlüsselbourg, sur le lac Ladoga, et expiant, pendant les vingt années du règne d'Élisabeth, sa naissance par son éternelle captivité. Il y languissait, quand Pierre III, moitié par pitié, moitié par animosité contre sa femme, et peut-être dans le vague

désir d'adopter pour son successeur un prince si cher aux vieux Russes; songea à visiter le malheureux Ivan.

Pierre III n'espérait plus avoir d'enfant, même en épousant la comtesse Woronsof; la nature semblait refuser toute fécondité à ses amours. Cette adoption le vengeait à la fois de sa femme et du fils illégitime qui monterait après lui sur le trône.

L'empereur, en parcourant l'intérieur de la forteresse de Schlüsselbourg, après avoir examiné un terrain propre à la construction d'une nouvelle prison, donna ordre au commandant d'y mettre de suite des ouvriers.

Cette prison était celle qu'il destinait à sa femme et à son fils. Les indiscretions qui lui échappèrent à son retour à Pétersbourg ne laissèrent que trop pour lui transpirer cette préméditation de sa visite à Ivan. Il ordonna au contraire que le prisonnier de Schlüsselbourg fût transporté immédiatement à Kexholm, autre flot fortifié du lac Ladoga. La fortune qui poursuivait Ivan depuis sa naissance faillit l'engloutir, pendant cette translation, dans les flots soulevés du lac.

XI.

Ce voyage, ces paroles ambiguës, cette prison dont la construction pressée de Schlüsselbourg était démentie par la translation d'Ivan dans un autre séjour et par son adoption indiscrètement annoncée aux familiers de Pierre, inspirèrent à Catherine la terreur et la résolution nécessaires pour prévenir par un complot le complot qui s'ourdissait si ouvertement contre elle-même.

L'isolement, le silence, l'oubli, les larmes, les dévotions dans lesquelles elle vivait en apparence ensevelie à Péterhof, n'étaient que des voiles. Ses nuits dérobées à ses surveillants rachetaient l'inaction de ses jours; sous l'apparence de la résignation, de l'étude et d'un deuil simulé de l'absence de Poniatowski, rappelé en Pologne, elle cachait à tout le monde ses amours avec le plus beau et le plus brave des officiers de l'artillerie de la garde russe, Grégoire Orlof.

Grégoire Orlof, remarqué par elle entre tous ses

camarades à une revue et admis à des entretiens secrets dans une maison d'emprunt des environs de Péterhof, avait ignoré longtemps lui-même le nom et le rang de la femme mystérieuse qui ne lui devoilait que son amour.

Ce ne fut que plusieurs mois après ces entrevues nocturnes, que, passant à cheval dans une cérémonie militaire devant l'empereur et l'impératrice, réunis ce jour-là sous le même dais, il reconnut sa souveraine dans son amante. Il trembla de terreur et frémit d'orgueil, mais l'orgueil et l'amour l'emportèrent sur l'effroi. Orlof s'enveloppa d'un plus impénétrable mystère, et ajouta au culte pour la femme le fanatisme du dévouement pour la sûreté ou pour la vengeance de l'impératrice.

XII.

Grégoire Orlof, maintenant aide de camp du prince Pierre Schouvalof, grand-maître de l'artillerie, qui avait été flatté d'avoir dans son état-major le plus beau de tous les Russes, n'était que le fils aîné d'un de ces strélitz dont la tête était tombée sous la hache de Pierre le Grand. Deux de ses frères, presque aussi remarquables que lui par leur stature, par leur force et par leur intrépidité soldatesque, servaient comme simples soldats dans les gardes. Une femme de chambre, confidente de l'impératrice à Péterhof, Ivanowna, était seule complice de ces amours. La princesse Dachkof, sœur de la maîtresse de Pierre III, la comtesse Woronsof, et amie passionnée de la tsarine, ignorait elle-même ce nouvel amour.

Pendant que Bestuchef, l'ancien chancelier disgracié, Kyrille Razomousky, hetman des cosaques, Wolkonsky, le neveu de Bestuchef, et Panin, gouverneur du tsarewicz, conspiraient, à l'instigation de Catherine, pour détacher la noblesse, le clergé, les trou-

pes, de la cause de Pierre et pour tourner toutes les faveurs du peuple vers la tsarine reléguée et menacée à Péterhof, Grégoire Orlof conspirait dans les casernes avec ses frères et avec les mécontents de l'armée, humiliés de la préférence montrée aux Allemands par le tsar germanique. Orlof assurait ainsi un à un des défenseurs à une princesse qu'on ne le soupçonnait pas même de connaître.

De son côté, la princesse Dachkof, jeune femme belle, intrigante, lettrée, éloquente, héroïque de courage, jalouse d'avoir été supplantée par une sœur sans talents et sans beauté, la princesse Woronsof, dans la faveur espérée du tsar, formait à Pétersbourg, dans sa maison, un noyau d'opposition et de parti dont elle était l'âme.

Ces trois conspirations marchaient parallèlement sans se connaître et même sans se soupçonner : l'une tramée par l'ambition de Bestuchef et de Panin ; l'autre inspirée par l'amitié de la princesse Dachkof ; l'autre échauffée par l'amour de Grégoire Orlof. La tsarine seule en tenait dans sa main les trois fils soigneusement distincts, se réservant de les confondre le jour de l'exécution. Jusque-là, il convenait à sa sûreté que la découverte fortuite de l'une ne fît pas découvrir les deux autres. Il lui convenait aussi de laisser croire à chacun des trois meneurs de

ces intrigues d'État, qu'il était le seul confident de l'impératrice et qu'à lui seul appartiendrait, après le succès, l'honneur et la reconnaissance du salut de sa souveraine.

La séduction personnelle des charmes, de l'esprit et de l'éloquence de la tsarine, chef invisible de ces trois complots, ne laissait pas douter que la flamme de la sédition militaire ne se communiquât électriquement aux soldats et au peuple à l'aspect inattendu d'une femme belle, d'une mère éplorée, d'une héroïne intrépide apparaissant comme l'image vivante de la Russie et demandant protection contre l'étranger. La nature, qui est le premier complice des conspirations de ce genre dans les yeux et dans le cœur des soldats, conspirait avec la tsarine. Les années qui venaient de s'écouler depuis son mariage à quatorze ans avec Pierre III avaient accompli au lieu de détruire sa beauté. Ses larmes, plus supposées que réelles, n'imprimaient à ses traits qu'un charme de plus, la mélancolie sur la jeunesse. Le portrait que les diplomates français résidant alors à Pétersbourg font de la tsarine atteste l'empire de cette jeune mère sur les yeux de son peuple.

« Sa taille, disent-ils dans leurs récits, est souple et noble; sa démarche fière; sa personne et son maintien remplis de grâces. Son air est d'une souve-

rainé. Tous ses traits annoncent un grand caractère. Son cou est élevé et sa tête fort détachée; l'union de ces deux parties est surtout dans le profil d'une beauté remarquable; et, dans les mouvements de sa tête, elle a quelque soin de développer cette beauté. Elle a le front large et ouvert, le nez presque aquilin; sa bouche est fraîche et embellie par ses dents; son menton un peu grand et se doublant un peu sans qu'elle soit grasse. Ses cheveux sont châtains et de la plus grande beauté; ses sourcils bruns; ses yeux bruns et très-beaux; les reflets de la lumière y font paraître des nuances bleues, et son teint a le plus grand éclat. La fierté est le vrai caractère de sa physionomie. L'agrément et la bonté qui y sont aussi ne paraissent à des yeux pénétrants que l'effet d'un extrême désir de plaire, et ces expressions séduisantes laissent trop apercevoir le dessein même de séduire. Un peintre, voulant exprimer ce caractère par une allégorie, proposait de la représenter sous la figure d'une nymphe charmante, qui, d'une main qu'elle tient avancée, présente des chaînes de fleurs, et de l'autre, qu'elle tient derrière elle, cache une torche enflammée. »

XIII.

Une telle femme n'avait pas besoin de l'intérêt que l'exil et la persécution attachent aux victimes pour enlever le cœur des soldats, son seul aspect les embauchait à sa cause.

Un soir qu'elle traversait une galerie obscure du palais de Péterhof, où elle était plus captive que tsarine sous la garde des détachements de troupes, une sentinelle lui ayant porté les armes, elle s'arrêta et lui demanda comment elle l'avait reconnue.

« Notre mère, lui répondit le soldat dans le style oriental de sa race, qui ne te reconnaîtrait pas ? Tu éclaires tous les lieux où tu passes ! » Elle envoya une pièce d'or au soldat.

Elle s'étudiait à leur plaire et à répandre parmi eux la renommée de sa familiarité maternelle en causant avec les sentinelles et en leur donnant sa main à baiser. La pitié qu'elle provoquait autour d'elle par le bruit des dangers dont elle était menacée, par l'affectation de tristesse et par des larmes

feintes, répandues et mal dérobées devant la cour, portait jusqu'à l'attendrissement et jusqu'à l'indignation le sentiment public qui s'élevait en sa faveur et contre son mari. Des rumeurs exagérées, habilement semées dans la capitale par ses partisans, sur les scandales de la cour d'Oranienbaum, sur la prochaine répudiation, sur le mariage du tsar avec la comtesse Woronsof, préparaient le peuple à tout croire, à tout craindre et à tout oser.

Orlof accréditait ces bruits, vrais ou faux, parmi les soldats des deux régiments et de l'artillerie en garnison à Pétersbourg. Son ami Bebikof et ses deux frères étaient les agents cachés, mais actifs, de la sédition. Nommé trésorier de l'artillerie par le crédit de l'impératrice, il puisait largement dans la caisse de ce corps les sommes nécessaires pour corrompre par la licence ceux que les sentiments désintéressés ne suffisaient pas à embaucher. Les popes, achetés par la haine du luthéranisme et par l'intérêt de la religion nationale, prêchaient à voix basse aux soldats l'insurrection pour la religion.

Ces manœuvres d'Orlof, ces corruptions, ces prédications avaient déjà conquis à la cause encore vague de la tsarine des compagnies entières du régiment des gardes d'Ismailof; les soldats avaient prêté un à un serment, sur les images saintes, de mourir pour la

tsarine ou pour son fils. Le colonel de ce régiment, Kyrille Razomousky, hetman des Cosaques, était le seul officier étranger encore au complot. Orlof, qui connaissait l'influence de ce chef demi-barbare des hordes de l'Ukraine sur les troupes, lui demanda hardiment un entretien secret au nom de l'impératrice.

Razomousky, flatté et enivré de la confiance que la tsarine lui témoignait et se croyant le chef d'un complot dont il n'était que l'instrument principal dans l'armée, jura de garder le secret et d'entraîner la garde et les Cosaques au premier signal de Péterhof. Avec l'hypocrisie perfide où les races barbares voient la supériorité de la dissimulation sur la vérité, Razomousky continua de fréquenter, d'aduler et d'endormir la cour allemande d'Oranienbaum, se réservant de se venger de la servilité par la trahison.

Il ne manquait plus à la révolution imminente qu'une occasion et qu'un homme d'État. L'occasion ne devait surgir que d'un hasard, l'homme d'État était trouvé dans le comte Panin.

Mais de même qu'à l'avènement de Pierre III Panin avait voulu restreindre le despotisme traditionnel des tsars en déférant l'installation du monarque au sénat et en limitant le pouvoir absolu par des lois, de même à la veille de la révolution contre le tsar, il

voulait circonscrire et légaliser la révolution en ne donnant que la régence à Catherine et en proclamant le tsarewicz empereur à la place de son père détrôné. Imitateur des institutions républicaines ou représentatives dont il avait vu le modèle en Suède et en Angleterre pendant quatorze ans de sa vie diplomatique, Panin se flattait toujours de les importer par degrés dans sa patrie. Le sentiment de sa propre supériorité d'esprit et d'éloquence sur les favoris et sur les soldats dont il était entouré lui assurait aussi plus d'ascendant durable sous un gouvernement libre que sous un despotisme arbitraire. La longue minorité d'un tsarewicz de cinq ans lui promettait aussi un plus long règne d'homme d'État sous cette minorité que sous une impératrice, maîtresse absolue du choix de ses ministres.

La princesse Dachkof dont Panin était éperdument amoureux, sans obtenir d'elle d'autre retour que des confidences politiques, partageait les opinions presque républicaines de cet homme d'État. Elle les transmettait par des billets confidentiels à l'impératrice qui feignait de les approuver. Panin et la princesse Dachkof avaient rédigé de concert un plan de constitution par lequel le sénat et les nobles déposant Pierre proclameraient l'impératrice régente, mais limiteraient son pouvoir par des restric-

tions, des consentements et des lois organiques,
bases de la souveraineté nationale et barrières contre
le despotisme du tsar.

XIV.

La lecture de cette constitution dessilla les yeux de Catherine; elle comprit que l'empire allait lui échapper au moment même où elle conspirait le crime pour l'empire. Sans rien révéler de son mécontentement à la princesse Dachkof et à Panin, elle chargea Orlof de les déjouer dans la capitale tout en paraissant obéir à leurs inspirations.

Orlof, dont la princesse Dachkof ignorait les relations secrètes avec la tsarine, s'offrit comme un simple instrument de sédition militaire à la princesse et à Panin sans rien leur laisser soupçonner de son intelligence secrète avec Péterhof. La princesse et Panin, heureux de rencontrer dans Orlof un complice inespéré et puissant dans les casernes, lui ouvrirent les conciliabules des nobles et du clergé engagés par eux dans la conjuration.

Orlof, devenu nécessaire à ces conjurés de la noblesse et du clergé qui ne pouvaient rien sans les troupes, protesta énergiquement devant eux contre

une demi-révolution qui n'aurait d'action sur les troupes qu'autant qu'elle aurait pour mobile et pour cri de ralliement le nom d'une souveraine adorée contre le nom d'un souverain indigne du trône. Il s'éleva contre ces demi-mesures qui perdent les conspirations comme les empires en diminuant la passion publique qui fait le succès de ces grands mouvements; il déclara au nom des soldats et du peuple que si le clergé et la noblesse persistaient dans ces tempéraments inintelligibles aux Russes, les soldats et le peuple se passeraient de leur concours pour délivrer seuls la Russie de l'oppression et de la honte dont le règne de Pierre III humiliait la nation.

Ces paroles et ces menaces confondirent en peu de jours les plans républicains de Panin et de la princesse Dachkof. Catherine, informée par Grégoire Orlof de l'évanouissement de ce rêve, dissimula sa satisfaction dans ses lettres à son amie et à Panin; elle leur promit qu'une fois impératrice par la sédition des soldats et par le fanatisme du peuple, elle saurait bien donner d'elle-même à l'aristocratie russe et à la nation les garanties contre le despotisme que des casernes ne voulaient pas comprendre en ce moment.

Tout conspirait à la fois dans la capitale pour la plus sûre des conspirations, celle des esprits et des

cœurs. Le tsar et ses ministres renfermés à Oranienbaum dans les plaisirs et dans les préparatifs du départ, étaient les seuls dans l'empire qui n'eussent pas le pressentiment de leur danger. A Pétersbourg et à Péterhof on n'avait plus d'incertitude que sur l'occasion, le jour et le mode plus ou moins sanglant de la révolution.

XV.

Les assassins ne manquent jamais aux conspirations chez les peuples encore voisins de la barbarie. Le sang, qui flétrit justement ailleurs, illustre dans ces temps et dans ces climats.

Un capitaine aux gardes, nommé Passek, était venu à Péterhof se jeter aux pieds de l'impératrice pour lui demander son consentement au meurtre de son mari, s'engageant à le poignarder en plein jour à la tête de ses troupes. Demander un tel ordre à une épouse c'était se désarmer soi-même. Passek fut désavoué avec une horreur décente, sinon sincère, par l'impératrice. Mais ce soldat féroce, prenant sur lui seul un crime qu'on ne pouvait pas lui commander, s'associa à un de ses camarades aussi féroce que lui, nommé Bachekakof.

Ils s'embusquèrent dans les roseaux, non loin de la petite maison inhabitée que Pierre le Grand s'était construite dans les îles marécageuses pendant qu'il bâtissait Pétersbourg. Pierre III venait s'y promener

fréquemment les soirs d'été, seul avec sa favorite Woronzof; les deux assassins les attendirent. Le hasard sauva la vie de l'empereur de leurs coups.

Par les conseils toujours modérateurs du comte Panin, on s'arrêta à un plan d'enlèvement nocturne de l'empereur dans la maison de campagne d'Oranienbaum qu'il habitait presque sans garde avec la confiance d'un souverain dont la nombreuse armée campe dans les villages autour de sa résidence. Un groupe choisi et non suspect de nobles conjurés, sous la conduite de Panin lui-même familier du palais, s'introduisit dans les appartements, sous prétexte de les admirer pendant une absence de Pierre III, reconnut les escaliers, la chambre, le lit, les corridors, les portes secrètes et s'assura ainsi de la promptitude et du silence dans l'exécution.

Les conjurés, revenus à Pétersbourg, convinrent de se porter par détachements et par diverses routes en nombre suffisant, une des prochaines nuits, à Oranienbaum, de pénétrer de gré ou de force dans le palais mal gardé par quelques Allemands de la troupe de Holstein, de monter à l'appartement du tsar, de l'enlever s'il se laissait surprendre dans le sommeil, de le poignarder s'il tentait de résister, de convoquer le sénat, le clergé, la noblesse pour ratifier le lendemain sa déposition ou sa mort, et de pro-

clamer à sa place l'impératrice Catherine, sa veuve, restée en apparence étrangère à l'événement.

Pour mieux attester son innocence dans une entreprise d'où pouvait résulter la mort de son mari, Catherine, scrupuleusement absente de Pétersbourg pendant les derniers jours qui précédaient l'événement, se renferma plus étroitement que jamais dans la solitude et dans le silence de Péterhof; mais présente, quoique invisible, par Panin, par la princesse Dackhof et par Orlof, à tous les conciliabules de la capitale et des casernes, elle était à la fois le centre, l'âme et le but du grand mouvement préparé dans l'ombre.

Un de ces hasards, qui trompent les combinaisons les mieux ourdies et qui assurent le succès des conspirations par le désespoir même des conspirateurs, faillit faire avorter le crime au moment où il était le plus fortement conçu.

XVI.

Ce même Passek, qui dans l'exaltation et l'impatience de sa haine avait épié le tsar dans les jardins d'Oranienbaum pour le poignarder au bras de sa maîtresse, avait fait confidence du complot d'enlèvement à un soldat de sa compagnie des gardes. Le soldat irrité d'une peine disciplinaire que Passek venait de lui infliger injustement, se vengea en allant dénoncer la conspiration à la police. A dix heures du soir, le 8 juillet, Passek fut arrêté et un courrier expédié dans la nuit à Oranienbaum pour informer l'empereur de la révélation du soldat.

Le moindre fil coupé rompt la trame du complot le mieux ourdi. L'empereur averti, en arrivant inopinément le lendemain dans sa capitale et en devançant les conjurés par la promptitude de sa justice, ne laissait d'option à sa femme et à ses complices qu'entre la fuite, le supplice ou le suicide.

Une précaution, digne de Venise, suggérée à la princesse Dachkof par un Italien, le Piémontais

Odart, son familier, prévint cette catastrophe. Par les conseils et par les soins d'Odart et de la princesse, un espion avait été attaché aux pas de chacun des chefs de la conjuration, afin que leurs démarches constamment éclairées ne permissent impunément à aucun d'eux le repentir, la révélation ou la trahison. L'espion qui suivait Passek accourut, un quart d'heure après l'arrestation de cet officier, au palais de la princesse Dachkof pour l'avertir de l'imminence du danger. Excitée plus qu'attérée par cette catastrophe, la princesse fait appeler Panin dans son palais, lui raconte ce qu'elle vient d'apprendre et l'encourage à prévenir par une explosion immédiate l'arrivée et la vengeance de l'empereur.

Panin était trop diplomate et trop temporisateur pour entendre un pareil langage; il conseilla d'attendre au lendemain, se retira et s'endormit lui-même dans l'admiration de sa propre prudence, supérieure, selon lui, à l'inquiète agitation des autres conjurés.

XVII.

Heureusement pour Catherine, la princesse Dachkof ne s'endormit pas comme Panin. A peine l'homme d'État, vieilli dans les temporisations de la politique, était-il entré dans sa demeure, que cette jeune femme de dix-huit ans, avide à la fois d'amitié, d'ambition et de gloire, s'habille en homme, sort seule de son palais et se rend sur un pont de bois de la Newa, où les conjurés, sous prétexte de respirer l'air du soir, avaient l'habitude de se rendre un à un pour échanger quelques mots, en se rencontrant, sur les progrès de la conjuration.

Grégoire Orlof et ses deux frères s'y promenaient; elle les aborde, leur parle à l'écart, leur annonce l'arrestation de Passek, le départ du courrier de la police pour le camp de l'empereur, son entretien avec le pusillanime Panin, sa persistance dans la nécessité d'une explosion soudaine, fait passer sa résolution dans leur âme, écrit au crayon un billet à l'impératrice et charge un des frères Orlof, nommé

le Balafré, de porter de toute la rapidité des chevaux ce billet à Péterhof. Orlof le Balafré part avec la promptitude d'un homme qui dispute un empire à la course. Le billet ne contenait que ces mots : « Venez, madame, le temps presse ! » Orlof lui dirait le reste.

XVIII.

Sans perdre une heure en vaines délibérations et sans douter de la promptitude de Catherine à accourir à leur signal, la princesse, les deux Orlof et les principaux conjurés, avertis les uns par les autres, se répandent chacun dans les casernes, éveillent les sous-officiers, se concertent avec les soldats affidés et se tiennent prêts en silence à donner le signal et l'exemple de la révolution au moment où l'on viendra leur annoncer l'arrivée de l'impératrice.

La princesse Dachkof, pendant ces rassemblements, répandait son âme et son éloquence dans la nuit. On assure que, pour décider Panin à confondre son sort à celui des conjurés, elle sacrifia pour la première fois sa beauté à l'amour jusque-là rebuté de l'homme d'État.

XIX.

Huit lieues séparent Péterhof de Pétersbourg. Orlof le Balafré les avait franchies avec la rapidité de la pensée des conjurés qui le suivaient sur cette route. On avait attendu ce jour-là l'empereur à Péterhof. Sous prétexte de laisser à son mari et à sa cour la libre disposition du château, mais en réalité pour échapper plus sûrement à la surveillance d'une domesticité nombreuse, l'impératrice s'était reléguée elle-même presque seule dans un pavillon séparé du château. Ce pavillon, noyé dans l'ombre des jardins, était construit sur les bords d'un canal, navigable aux petites embarcations de plaisir; ce canal communiquait à la Newa. Grâce à cette disposition des eaux, une barque amarrée sous les fenêtres de l'appartement de l'impératrice pouvait la recevoir au premier signal de mort ou de captivité venu d'Oranienbaum ou de Pétersbourg, et la soustraire au poignard ou au cachot de ses ennemis.

Grégoire Orlof, à qui ses entrevues nocturnes

avec l'impératrice donnaient le secret des lieux, des portes, des jardins, des corridors et même les clefs des appartements du pavillon impérial, avait tout éclairé d'avance pour les pas de son frère. Le Balafré, s'approchant dans l'ombre des murs du pavillon et réveillant à demi-voix la confidente Ivanowna, s'était introduit jusque dans la chambre où dormait l'impératrice. Là, oubliant ou feignant d'oublier le billet de la princesse Dachkof dont il était porteur, afin de revendiquer pour lui et pour son frère toute la gloire et toute la reconnaissance du service, il réveilla en sursaut Catherine : « Levez-vous, madame, et accourez, lui dit-il, il n'y a pas une minute à perdre. »

Sans attendre la réponse et sans écouter une seule question, Orlof redescend, sort à pied des jardins, court à une ferme voisine où par les soins de son frère une voiture et des chevaux toujours cachés et apostés attendaient l'instant d'un départ imprévu, attelle les chevaux, fait conduire la voiture à une porte extérieure du palais et, traversant de nouveau au galop de son cheval les jardins, revient annoncer à l'impératrice que tout est prêt pour la fuite.

Catherine, à peine vêtue, soutenue par le bras de sa femme de chambre, la fidèle et courageuse Ivanowna, court sur les pas d'Orlof à la porte indiquée,

y trouve la voiture, y monte avec Orlof et part au galop de huit chevaux tartares aussi rapides que ses désirs. Mais, à quelque distance de Péterhof, les chevaux essoufflés par cette course inusitée s'abattent sur la route et ne peuvent se relever pour conduire une voiture trop inégale à leurs forces.

Orlof, désespéré d'un retard qui peut coûter l'empire et la vie aux conjurés, laisse l'impératrice sur la route, s'enfonce dans les terres, découvre une maison de paysans, en ramène un chariot de campagne appelé *kibitka*, attelé de trois chevaux de labour, y fait monter sa souveraine, et prenant lui-même les rênes, court à toute bride vers Pétersbourg, tremblant d'être prévenu par le jour.

On avait franchi la moitié du chemin et les chevaux commençaient à perdre haleine quand on aperçut, à travers un flot de poussière, une voiture venant de Pétersbourg et courant au galop dans la direction de Péterhof. L'impératrice, Ivànowna, Orlof, tremblèrent un instant que ce ne fût la voiture de l'empereur attendu, venant d'Oranienbaum surprendre sa femme et se venger du complot découvert sur celle qui en était l'auteur et le but. Mais soudain, la voiture s'arrêtant et se retournant vers la ville, laissa voir Grégoire Orlof lui-même qui venait presser l'arrivée de l'impératrice.

« Tout est prêt, » s'écrie Orlof à sa souveraine sans descendre de voiture et sans perdre une minute en vain entretien. A ce mot, il reprend sa course vers la ville, suivi par le chariot de l'impératrice ; les deux voitures traversent, au lever du jour, au galop des chevaux, toute la capitale étonnée de la rusticité de ces équipages, et ne s'arrêtent que sur l'esplanade, où les casernes agglomérées des régiments des gardes forment une sorte de camp à l'orient de Pétersbourg.

XX.

Catherine, encore couverte de la poussière du chemin et appuyée sur le bras de sa femme de chambre Ivanowna, descend du chariot, traverse à pied le vaste espace destiné aux exercices qui sépare la route des casernes, et s'avance, pâle et tremblante, vers les portes de la cour du régiment d'Ismaïlof.

Elle s'attendait à trouver ce régiment sous les armes et à être accueillie par la multitude et par les acclamations qui décident du sort des journées. Le vide et le silence l'étonnent et la glacent ; à peine un groupe d'une trentaine de soldats en chemise, achevant de s'habiller, semblent-ils s'apercevoir de cette femme qui hésite à franchir le seuil de leur cour. A la voix et au geste d'Orlof, ces soldats étonnés se groupent peu à peu autour de l'impératrice, elle reprend courage et, se découvrant à eux, elle leur dit d'une voix tremblante, « qu'elle vient se jeter dans leurs bras, que l'empereur avait donné

l'ordre de la tuer elle et son fils leur tsarewitz; que les assassins déjà partis d'Oranienbaum la cherchaient en ce moment pour accomplir le forfait commandé; qu'elle venait implorer d'eux non l'empire, mais sa vie et celle de son enfant. »

Pendant ce colloque entre cette femme inconnue et ces soldats groupés autour d'elle, les autres soldats sortent comme un essaim des casernes, les officiers accourent, l'impératrice reprend son assurance. Elle les harangue non plus en suppliante, mais en souveraine. Elle ordonne d'aller appeler l'aumônier du régiment et d'apporter un crucifix. Le prêtre, entraîné par les soldats, se présente tremblant et hésitant, le crucifix à la main, sans savoir pour quel usage on prostitue au milieu de ce tumulte l'image de son Dieu.

L'impératrice fait prêter sur le crucifix à tous les soldats le serment de la défendre et de mourir pour elle. Cette scène remplit d'enthousiasme, de larmes et de cris les cours des casernes et l'espace vide entre les casernes et la route. Ces clameurs, répétées de caserne en caserne, se répandent jusqu'aux extrémités de la ville. La princesse Dachkof, avertie de la présence de son amie, accourt à cheval en uniforme de dragon, l'épée à la main, l'éloquence sur les lèvres. Les affidés de la noblesse, de l'armée,

du clergé, rassurés par l'accueil des soldats à l'impératrice, se mêlent sans crainte à un mouvement déjà prononcé; l'hetman des Cosaques, Kyrille Razomouski, démasque sa fausse fidélité à l'empereur, et vient donner son régiment à l'impératrice; les Wolkonski, les Schouwalof, les Bruce, les Strogonof, chefs de la noblesse disgraciée, se confondent avec les généraux, les soldats et le peuple.

Toujours enclins au parti aristocratique de Panin, ils parlent aux groupes de régence, de sénat, de liberté, de limites au despotisme, d'institutions conquises avec l'impératrice sur le caprice des mauvais princes. Leurs paroles, trop écoutées par le peuple, menaçaient encore une fois de changer une révolution de palais et de caserne en une révolution de liberté publique.

Grégoire Orlof, attentif à tout ce qui peut dénaturer le mouvement et atténuer sa future puissance, s'avance vers eux, leur dit que les soldats font des révolutions pour des noms propres et non pour des idées mixtes; que limiter en un pareil jour leur enthousiasme, c'est limiter et peut-être perdre le mouvement lui-même, et qu'il poignardera de sa propre main le premier noble qui prononcera encore le mot de régence.

XXI.

Déjà les trois régiments sortis de leurs chambres à la voix de leurs officiers étaient sous les armes sur l'espace compris entre les casernes. L'impératrice, entourée d'un bataillon carré qui s'était formé de lui-même pour protéger sa vie contre les prétendus assassins du tsar, passait et repassait tour à tour devant le front des troupes. Le courant irrésistible désormais entraînait tout.

Deux officiers du régiment de Preobrajenskoï, fidèles à leur serment à l'empereur, résistèrent seuls avec l'héroïsme sans espoir de leur conscience à l'entraînement de leurs soldats, et furent arrêtés par eux comme traîtres.

Passek, enfermé depuis la veille dans la prison de ce régiment, craignant un piège dans le bruit des acclamations du dehors qui retentissaient jusque dans son cachot, refusait d'en sortir.

Pendant que les soldats de ces trois corps baissaient la main de l'impératrice, Orlof, se croyant sûr

du régiment de l'artillerie, courait à ses casernes, et leur ordonnait de prendre les armes. Mais les artilleurs refusèrent d'obéir à un autre ordre qu'à celui de leur général.

Ce général était un Français, fils de ce Villebois, favori de Pierre le Grand, dont les mémoires secrets, récemment découverts, répandent tant de clarté sur le caractère de son maître. Le fils de Villebois, homme aussi remarquable par sa figure que par son intelligence et son caractère, avait été assez distingué depuis quelques années par les regards de l'impératrice, pour se croire une place à part dans son cœur et un avenir brillant dans sa faveur future. Grand-maître de l'artillerie et du génie, c'était par lui que l'impératrice avait fait nommer son favori caché, Orlof, trésorier de l'artillerie. Orlof, jaloux de l'attention de sa maîtresse pour Villebois, n'avait pas voulu l'initier au complot dans la crainte de lui donner ainsi un nouveau titre aux bontés de sa souveraine.

Catherine, apprenant l'absence de Villebois et l'hésitation des artilleurs, envoya un officier chercher le grand-maître de l'artillerie. Villebois, confondu d'un événement qu'il n'apprenait que par l'événement lui-même, accourut le dernier, et la rougeur sur le front, à l'ordre de Catherine. L'amour qu'il

nourrissait dans son cœur pour elle rendait son retard plus coupable et son attitude plus embarrassée.

« Vous auriez dû prévoir, Madame, lui dit-il en commençant une excuse qu'elle ne lui laissa pas achever...

— Je ne vous ai pas envoyé chercher, lui répondit-elle, en se pressant de l'interrompre, pour apprendre de vous ce que j'aurais dû prévoir, mais pour vous demander ce que vous prétendez faire.

— Vous obéir et vous servir, Madame, répondit Villebois, en tombant aux genoux de Catherine. »

L'amour avait vaincu d'un regard en lui la fidélité. Il partit pour aller faire prendre les armes à l'artillerie, au génie, et pour remettre les arsenaux à l'impératrice. Par cette dernière défection, toutes les troupes de Pétersbourg étaient à la tsarine.

Environnée de ces dix mille soldats d'élite, et suivie des flots d'une population fanatique, elle remonta dans ce chariot de paysan, dont elle avait fait un char de triomphe, et se rendit à la cathédrale, où le clergé la bénit et la proclama au bruit des cloches et des salves du canon. Elle en ressortit pour se rendre au palais. Déjà les troupes campaient autour du palais et des pièces de canon placées à l'embouchure de toutes les rues qui y aboutissent en défendaient l'accès aux troupes de l'empereur. On

croyait entendre au moindre bruit élevé dans la ville les pas de l'armée qu'il ramenait d'Oranienbaum pour reconquérir sa capitale et son trône. On s'était hâté de placer des postes à toutes les issues sur la campagne et sur la Newa, pour empêcher que ce prince ne reçût trop tôt la nouvelle d'une révolution destinée à le surprendre autant qu'à le vaincre.

L'impératrice, qui n'avait le matin qu'un seul homme et une seule femme avec elle, avait au milieu du jour une armée, une capitale et un peuple.

XXII.

L'impopularité de l'empereur à Pétersbourg était telle, que de toute cette armée et de tout ce peuple, aucun Russe n'avait songé à courir à Oranienbaum pour l'avertir de l'écroulement de sa monarchie. Un seul homme, d'une condition servile, nommé Bressan, Français de nation, barbier de Pierre III, et que cette domesticité intime avait attaché de cœur à son maître, avait prévenu la défense de sortir des portes. Par les soins de Bressan, un simple valet d'écurie, monté sur un chariot de poste traîné par un cheval rapide, et porteur d'un billet du barbier, courait sans être soupçonné ni poursuivi vers Oranienbaum. Il avait ordre de Bressan de ne remettre son message cacheté qu'à l'empereur lui-même.

Ainsi, c'était un serviteur étranger et un paysan en haillons qui donnaient seuls au maître de tout un empire un dernier signe de fidélité. Grâce aux deta-

chements postés sur toutes les routes, Orlof et l'impératrice se croyaient sûrs de dérober au moins un jour et une nuit aux mesures de l'empereur pour lutter contre la révolution.

XXIII.

Pendant que le courrier de Bressan courait sur la route d'Oranienbaum, l'impératrice avait envoyé les soldats de la garde chercher le tsarewicz enfant, qui, sous la garde de Panin, son gouverneur, habitait un autre palais de la capitale. Panin, resté jusque-là dans l'ombre d'une révolution qu'il avait conçue sans l'accomplir et qui le dépassait de son premier élan, prit dans ses bras l'enfant en chemise de nuit et l'apporta mal éveillé encore à sa mère.

Catherine, l'enfant dans ses mains, se présenta au balcon du palais aux regards attendris des soldats et du peuple, et l'offrit longtemps aux transports et aux bénédictions de la foule. Hélas! c'était ce même Paul I^{er} qui, salué empereur par une révolution en plein jour, devait expirer dans ce même palais sous la main d'une révolution nocturne, porté au trône par le crime d'une mère, précipité au tombeau par le crime d'une aristocratie! Mais nul n'entrevoyait

un pareil sort à travers le délire de popularité armée
qui entourait la belle impératrice, et qui excusait par
ses dangers son forfait.

XXIV.

Comme pour délier la multitude des scrupules de son serment à l'empereur, ou comme pour prophétiser à ce prince sa destinée prochaine, l'impératrice et la princesse Dachkof, habiles l'une et l'autre en expédients et en artifices, faisaient, au même moment, fendre les rangs de la foule et des soldats par un magnifique cortège funèbre, suivi d'un nombreux clergé, dont nul ne connaissait le cadavre. Des rumeurs utiles à propager, et sans danger à dissimuler plus tard, répandaient dans la foule que c'était le corps de l'empereur Pierre III, mort ou tué dans la nuit précédente, à qui on rendait silencieusement les honneurs suprêmes.

Cette conviction de la vacance du trône, que personne n'osait sonder ou révoquer en doute, enlevait toute hésitation du peuple dans la proclamation de la veuve et du fils du souverain porté au tombeau.

« Nous avons tout prévu, » disait plus tard la princesse Dachkof, confidente de l'impératrice,

quand on l'interrogeait sur cette mystérieuse apparition d'une sépulture sans mort. Cette fausse nouvelle, écrite le jour même par les conjurés et par les hommes crédules dans tout l'empire, aida beaucoup à l'unanimité de la révolution. Pourquoi les généraux, les soldats, les paysans, les esclaves se seraient-ils obstinés à garder fidélité à un empereur enseveli ? La crédulité populaire donnait du temps à la perfidie.

XXV.

Un manifeste, rédigé sous l'inspiration de l'impératrice par le Piémontais Odart, était semé en même temps sur les têtes de la multitude, annonçant que l'impératrice Catherine, cédant au vœu de ses peuples, montait sur le trône de sa chère patrie. Ce manifeste, habilement combiné pour flatter les préjugés russes, accusait, au nom d'une princesse étrangère allemande, incrédule et licencieuse, l'empereur, son mari, de son origine allemande, de sa partialité pour le roi de Prusse, de son impiété envers la religion nationale, et de son insoumission aux prêtres. « Enfin, s'écriait Odart en écoutant les acclamations qui s'élevaient de la foule à la lecture du manifeste impérial, je ne crains plus le supplice, ce peuple m'absout! »

La cour entière de Pierre III avait déjà passé dans les appartements de l'impératrice. Dans un conseil de guerre et d'État, tenu debout par ses

principaux complices autour d'elle, on se décida à abandonner à son propre enthousiasme la capitale, désormais compromise dans la révolution, et à marcher, sans laisser respirer l'événement, avec toute l'armée contre l'empereur. Il était midi. Les chefs du clergé russe, vieillards d'un aspect vénérable rehaussé par leur costume sacerdotal, leurs chevelures et leurs barbes blanches, traversèrent l'armée avant son départ, portant la couronne, le globe impérial, les rituels, et montant au palais au bruit des chants sacrés, couronnèrent l'impératrice.

A peine Catherine eut-elle dépouillé les ornements impériaux dont elle avait été revêtue pour la cérémonie, qu'elle emprunta l'uniforme de la garde d'un jeune officier de même taille qu'elle, et montant à cheval à la porte du palais, elle passa en revue l'armée, enthousiasmée de ses charmes relevés par l'uniforme, l'épée, le cheval manié avec la grâce virile d'une amazone. Les soldats jurèrent de vaincre ou de mourir pour elle. La princesse Dachkof, en habit de dragon et en casque d'or dont la crinière flottait sur son cou, galopait à côté de son amie, enlevant les yeux par sa beauté, les cœurs par son éloquence. Pendant que les troupes défilaient vers la porte qui mène au golfe de Finlande, Catherine, remontée dans son palais, dina rapidement près

d'une fenêtre ouverte, où les régiments la saluaient en défilant.

Après ce dîner public, elle remonta à cheval, reprit la tête de l'armée, et rencontrant à quelque distance de la ville un corps de trois mille Cosaques qui allaient rejoindre l'armée de l'empereur, elle les enleva d'étonnement et d'admiration par ses paroles et, par l'ascendant de Kyrille Razomouski leur hetman, en grossit son armée et les amena à sa suite. La marche de cette armée sans ennemis, ivre de séductions et d'espérances, accueillie de village en village sous des arcs de feuillages et de fleurs, précédée par deux jeunes femmes en habit de guerre, ressemblait moins à une sédition militaire qu'à une saturnale de courtisanes et de soldats. Mais le nom d'impératrice et le respect des Russes pour la mère de leur tsarewitz, imprimait même à une révolution triomphante l'empreinte d'une soumission passionnée et d'un dévouement religieux à la maternité de l'empire.

La nuit arrêta l'armée de l'impératrice non loin de Péterhof, sur la route d'Oranienbaum. Ces deux palais de campagne sont bâtis à quelque distance l'un de l'autre, sur les pentes qui bordent la Nawa, avant que ce fleuve se confonde avec le golfe de Finlande. Oranienbaum, bâti, comme on l'a vu, par

Menchikof et fortifié puérilement par Pierre III, qui se complaisait aux images de guerre, s'élève au sommet des dernières collines qui forment le bassin de la Newa, à l'endroit où le fleuve, cessant de serpenter entre des rives boisées et marécageuses et des fles, se répand tout à coup dans un horizon d'eau presque sans bornes, semblable à une mer. Des terrasses d'Oranienbaum, le regard plonge à la fois sur les sinuosités de la Newa, sur les sombres forêts de la rive droite du fleuve, sur le golfe arrondi de Finlande, et sur la ville et les fortifications de Cronstadt, en face, port, citadelle et arsenal de Pétersbourg. Un faible rempart de quelques pieds d'élévation, surmonté de canons et gardé par une garnison de trois mille soldats du Holstein, compatriotes de l'empereur, donnait à la maison de plaisance de Pierre III l'apparence, les consignes et la gravité d'une forteresse. C'est de là qu'il croyait dominer Pétersbourg, menacer la Suède, intimider le Danemark, et simuler le héros de Potsdam.

XXVI.

Le matin du jour où avait éclaté la conjuration, l'empereur, prêt à partir pour Péterhof, où il était attendu pour célébrer sa fête, avait reçu de Pétersbourg, par le courrier du ministre de la police, le vague indice d'un complot et la nouvelle de l'arrestation de Passek. Ces indices étaient trop légers, et le caractère de Passek trop décrédité, pour inspirer à l'empereur une sérieuse attention à la dépêche.

« C'est un fou, » dit-il avec dédain en parlant de ce conjuré à ses ministres; et sans donner à ces révélations plus d'importance qu'on en doit aux propos d'une tête folle, il était monté en voiture ouverte avec sa maîtresse, quelques jeunes femmes de sa cour et l'ambassadeur de Prusse; des aides de camp et des courtisans le suivaient à cheval sur la route de Péterhof. L'entretien était serein et gai comme le jour; aucun pressentiment de danger, aucun nuage d'esprit ne pesait sur les imaginations du maître et des courtisans. L'aide de camp général de

l'empereur, Goudowitz, précédant d'un quart d'heure le cortège, galopait vers les jardins de Péterhof, pour annoncer à l'impératrice l'arrivée de son mari.

Péterhof cependant était déjà plein de doute, d'inquiétude vague et de chuchotements sur les événements encore inexpliqués de la nuit précédente. On avait trouvé le matin la chambre de l'impératrice, dans le pavillon, vide. Une sentinelle interrogée disait avoir entendu le galop d'un cheval dans les allées du parc ; une autre avait vu deux femmes sortir de la porte du parc longtemps avant l'aube. Était-ce un enlèvement de l'impératrice par son mari, pour l'enfermer, comme on la menaçait, dans la prison mystérieuse d'Ivan, sur le lac Ladoga ? Était-ce une évasion de Catherine, et le premier pas d'une conjuration qui aurait éclaté en son nom dans la capitale ? Des marchands et un villageois de Péterhof, partis le matin de Pétersbourg, ne rapportaient rien qui pût confirmer ces dernières suppositions. Tout était tranquille, disaient-ils, à leur départ dans la ville, et les régiments se rassemblaient seulement aux champs des casernes pour célébrer militairement la fête du jour.

Un chambellan de l'impératrice, impatient cependant d'informer le tsar de l'absence de sa femme, dont il allait être étonné, s'acheminait lentement au-

devant des voitures sur la route d'Oranienbaum pour apprendre ou pour recevoir des nouvelles. Ce chambellan arrêta l'aide de camp Goudowitz et lui raconta précipitamment la disparition nocturne de l'impératrice. Goudowitz, jugeant avec raison qu'une pareille disparition était l'indice ou le commencement d'une grande crise, tourna la tête de son cheval vers Oranienbaum et courut à toute bride à la rencontre de l'empereur. Il fit signe aux postillons d'arrêter malgré l'empereur qui leur criait de poursuivre, descendit de cheval, et, s'approchant de l'oreille du tsar, il dit à voix basse quelques mots qu'aucun autre n'entendit.

On vit pâlir, à ces mots, le visage consterné de Pierre III, comme s'il avait vu sur sa tête une épée nue. « Laissez-moi descendre, » dit-il à ceux qui l'accompagnaient. Il descendit, s'entretint un peu de temps à l'écart sur la route avec Goudowitz, puis, se rapprochant de la voiture, il ordonna à toutes les dames d'en sortir, leur dit de venir le rejoindre à pied au château de Péterhof par les allées du parc qui allongeaient la distance, et, remontant seul avec Goudowitz dans la voiture, il courut comme le vent vers le pavillon de l'impératrice. Là, comme si les murs avaient dû lui rendre celle qu'il s'obstinait à y chercher encore, il regarda sous le lit, ouvrit les

armoires, sonda du pommeau de son épée les plafonds, les planchers, les lambris, et, redescendant consterné au-devant de sa maîtresse, qui accourait aussi troublée que lui vers le pavillon : « Je vous le disais bien, criait-il aux femmes de sa suite, qu'elle était capable de tout. »

A ce moment, un jeune domestique français, qui revenait de Pétersbourg à Péterhof et qui s'étonnait de l'étonnement général, vint, avec une naïveté terrible, dire à l'empereur « qu'on avait tort de s'inquiéter à Péterhof du sort de l'impératrice, et qu'il venait de la voir de ses propres yeux à Pétersbourg à la tête des troupes pour célébrer avec pompe la fête de l'empereur. »

XXVII.

Pendant que Pierre n'interprétait que trop bien la naïveté du jeune domestique étranger, le valet d'écurie envoyé par le barbier Bressan, et qui n'ayant plus trouvé l'empereur à Oranienbaum l'avait suivi à Péterhof, parut, se jeta aux pieds de son souverain, et tirant de son sein le billet du barbier, le présenta tout tremblant à l'empereur.

L'empereur lut à haute voix le message aux femmes et aux hommes de sa suite. « Les régiments des gardes sont soulevés, l'impératrice est à leur tête ; neuf heures sonnent ; elle est à l'église de Casan ; tout le peuple paraît suivre ce mouvement, et les fidèles sujets de Votre Majesté n'osent se montrer. »

« Eh bien ! messieurs, s'écria le tsar, déjà trop convaincu de l'audacieuse témérité de sa femme, vous voyez si j'avais raison de la soupçonner et de la surveiller. »

A ces mots, le grand chancelier Woronsof, présumant trop de son ascendant sur la capitale, ou pressé

peut-être de désertier, sous un prétexte de fidélité, une fortune qui chancelait, proposa de partir pour Pétersbourg. Il ramènerait, disait-il, l'impératrice à la soumission, les troupes à leur devoir, la ville à l'obéissance. Il partit, échoua du premier mot devant l'impératrice, trop engagée pour reculer, lui prêta serment, et se fit garder à vue par les troupes dans sa maison, afin de pouvoir alléguer la contrainte si l'empereur, triomphant à son tour, lui demandait compte de son inaction. Plusieurs des courtisans de Pierre III suivirent, sous d'autres prétextes, l'exemple du grand chancelier.

Sa cour diminuait comme sa fortune. Lui-même commençait à éprouver ce chancellement d'esprit des hommes qui tombent. Il cherchait à tromper, par l'agitation de son corps, l'irrésolution forcée de son âme. Sa tête faible ne conservait ni lucidité ni sang-froid. Il nommait un généralissime de ses troupes, et il le révoquait; il envoyait ordre à l'armée de marcher sur Pétersbourg, et le contre-ordre suivait à l'instant l'ordre; il courait à grands pas d'une chambre à l'autre, du palais au jardin, du jardin au palais; il chargeait l'un d'aller tuer l'impératrice, l'autre d'aller lui faire des représentations et des offres d'accommodement. Une soif inextinguible, symptôme de la fièvre qui consumait son âme, lui

faisait demander à boire à chaque instant ; il dictait des manifestes injurieux contre sa femme, et, n'ayant ni secrétaire ni presse pour les multiplier, il employait les jeunes femmes de sa suite à les copier à la hâte sous ses yeux pour les répandre dans l'armée. Il quittait, par les conseils de ses familiers, l'uniforme prussien qui le dépopularisait dans l'esprit de son peuple, et reprenait l'uniforme russe.

Un seul homme, dans toute cette cour dispersée à travers les appartements et les jardins, conservait le calme et l'autorité que donne l'expérience des grandes crises humaines ; cet homme était un vieillard de quatre-vingt deux ans, le maréchal Munich. A la nouvelle des événements de Pétersbourg, Munich, reconnaissant de son rappel de Sibérie par l'empereur, était accouru d'Oranienbaum à Péterhof pour conseiller, pour consoler ou pour agir. Il remerciait le ciel d'avoir assez de jeunesse de cœur sous ses cheveux blancs pour soutenir un trône ébranlé, ou pour mourir les armes à la main aux pieds de son bienfaiteur. Sa présence relevait l'espoir des courtisans alarmés. Munich, dans l'esprit des Russes, valait une armée.

« Cherchez tout de suite, dit-il à l'empereur, en général consommé, le salut de l'empire et le vôtre au cœur de l'armée qui vous reste encore. Ni Péterhof

ni Oranienbaum ne peuvent résister, avec les bataillons épars et découverts que vous appelez, aux vingt mille hommes de l'impératrice qui s'avancent et qui vous cerneront dans quelques heures. Une lutte inégale ne servira qu'à faire massacrer vos amis et vous-même par des soldats dont l'impunité est dans votre mort. Le salut et la victoire ne sont pour vous qu'à Cronstadt; hâtez-vous d'y rentrer sous la protection des remparts, de l'armée et de la flotte, encore intacte de la sédition; emmenez-y en otages les courtisans, parents ou femmes des traîtres qui ont levé contre vous le drapeau de la révolte et qui trembleront en voyant leurs familles entre vos mains. C'est de Cronstadt seulement que vous pourrez ou négocier, ou combattre, ou reconquérir par la terreur de votre armée, grossie par les provinces, la capitale repentante de son égarement irréséchi. »

Tout le monde applaudit à ce conseil qui éloignait le danger prochain et qui laissait du temps aux événements. Un aide de camp, envoyé immédiatement à Cronstadt, rapporta que la flotte et l'armée, indignées contre l'attentat des gardes, attendaient l'empereur et se glorifiaient d'avance d'avoir à combattre pour sa cause.

Mais déjà l'arrivée à Péterhof des trois mille Allemands de sa garde du Holstein rassurait l'empereur.

Cette troupe lui rendit la fatale prétention d'essayer son génie de grand général, émule du roi de Prusse, contre l'armée de Pétersbourg qui campait si près de lui. Sourd aux conseils du vieux Munich, il disposait ses trois mille Allemands sur quelques mamelons dominant la route de Pétersbourg, combinait un plan de bataille et de retraite dans les règles de l'art et disait qu'il était honteux de fuir, sans avoir combattu, devant l'armée d'une femme. Rassuré par la contenance de ses Allemands, il raillait maintenant avec ironie les courtisans et les femmes de sa cour qui se pressaient de s'embarquer sur deux légers navires pour s'éloigner de Péterhof et pour naviguer vers Cronstadt.

L'aurore dissipa cette velléité d'héroïsme. A peine les hussards de ses avant-postes entrevirent-ils l'armée de l'impératrice s'avancant en ordre de bataille vers Péterhof, qu'il donna l'ordre à ses Allemands de se replier sur Oranienbaum, et que, s'évadant lui-même du palais avec sa maîtresse, ses serviteurs, les femmes de la cour, il monta dans un des navires et vogua à force de rames et de voiles vers Cronstadt.

XXVIII.

Mais en perdant un jour et une nuit, il avait perdu à la fois son refuge, la flotte et l'armée que sa présence aurait électrisées la veille. L'impératrice l'avait devancé à Cronstadt comme à Pétersbourg : les révolutions ne triomphent qu'en dérochant le temps aux gouvernements. L'amiral Talitzin, entraîné par Orlof dans le parti de l'impératrice, s'était embarqué pendant la nuit dans une chaloupe et s'était présenté au lever du jour devant le port. Un ordre du commandant de Cronstadt interdisait de laisser descendre à terre qui que ce fût venant de Pétersbourg. Mais, au nom de Talitzin, les postes présument qu'un amiral n'est pas compris dans la consigne. Ils envoient prévenir le commandant de Cronstadt; il vient lui-même sur les marches du quai conférer avec Talitzin, debout sur le pont de sa chaloupe. Il lui demande des nouvelles de Pétersbourg. L'adroit

Talitzin répond qu'il les ignore; qu'une vague rumeur de révolution de la capitale est venue à ses oreilles, dans sa maison de campagne éloignée où il passait l'été, et qu'à ce bruit il a cru devoir accourir à son poste sur la flotte pour faire son devoir au service de l'empereur.

Le commandant, trompé par ce spécieux prétexte, ordonna aux postes de laisser prendre terre à l'amiral. Mais à peine Talitzin a-t-il touché le rivage qu'il harangue les soldats et les matelots attroupés par la curiosité autour de lui, leur apprend le mouvement de la capitale, la sédition universelle, la fuite de l'empereur, la révolution nationale accomplie contre un souverain qui humilie la Russie sous l'insolence d'une poignée d'Allemands, et leur ordonne, au nom de l'impératrice, désormais leur seule souveraine, d'arrêter le commandant de Cronstadt et de prêter serment à Catherine.

Les hourras lui répondent; la révolution, comme la flamme, gagne de vaisseau en vaisseau, de la flotte à la ville et de la ville à l'armée. Le commandant est consigné dans sa maison par ses propres gardes; les cloches sonnent, le canon retentit; le serment est prêté par les troupes et par le peuple. La nuit couvre la ville et la flotte; et Talitzin, plaçant deux cents pièces de canon, la mèche allumée,

sur les quais, surveille lui-même la mer et le fleuve pour prévenir tout débarquement nocturne et toute tentative des partisans de l'empereur.

XXIX.

Cependant l'empereur, que le vent soufflant vers la mer avait empêché d'entendre les cloches, les hurras et les salves de la révolution, abordait en pleine nuit au quai de Cronstadt. Déjà les matelots de son yacht se préparaient à jeter le pont mobile du navire au bord, pour le faire descendre au rivage.

« Qui vive ? » crie une sentinelle aux matelots.

— L'empereur ! répond l'équipage.

— Il n'y a plus d'empereur ! » répliqua la sentinelle.

Les soldats se pressent tumultueux sur le quai autour de leur camarade en faction, et présentent la baïonnette aux matelots, en répétant qu'il n'y a plus d'empereur.

Pierre, à cet arrêt qui frappe ses oreilles comme une déchéance, monte de la chambre du navire sur

le pont, ouvre son manteau, montre son uniforme et ses décorations et s'écrie :

« C'est moi ! Reconnaissez votre empereur ! »

Il se prépare à s'élancer sur le quai ; les baionnettes lui opposent une muraille de fer.

« Faites feu sur lui, s'il persiste à ne pas s'éloigner, » crie Talitzin à la troupe.

L'empereur, anéanti de surprise et de consternation, tombe en arrière entre les bras de Munich et de ses aides de camp. Talitzin répète à haute voix, entendue dans la nuit, l'ordre aux canonniers de couler les deux navires s'ils ne reprennent pas à l'instant le large.

« Au large les yachts ! au large les yachts ! » crie avec rage la foule grossissante.

Les canonniers pointent leurs pièces ; le capitaine des yachts leur crie, à l'aide de son porte-voix, qu'il va s'éloigner et qu'on lui laisse seulement le temps de s'évader. Il coupe les câbles de ses ancres pour fuir plus vite, et s'éloigne poursuivi de vague en vague, dans la nuit, par les cris forcenés de : « Mort à l'empereur ! Vive l'impératrice ! »

« C'en est fait ! dit l'empereur en reprenant ses sens ; la défection est générale : j'ai vu ce complot dès la première heure de mon règne. »

Et, redescendant dans la chambre du yacht, on

l'entendit sangloter longtemps entre les consolations de sa maîtresse et les conseils désespérés du père de la comtesse Woronsof.

XXX.

Les deux yachts, sans ordre de route, après avoir vogué assez loin pour être hors de portée de canon, flottaient sans rames et sans voiles sur une eau calme, aux lueurs de la lune d'été. Le vieux maréchal Munich et les jeunes femmes de la suite de l'empereur s'entretenaient à voix basse, sur le pont, des vicissitudes d'un seul jour, au bruit lointain des tumultes de la ville et au bruit rapproché des sanglots de l'empereur sans autre asile dans son vaste empire que le milieu d'un fleuve dont tous les bords repoussaient déjà sa fortune. L'impératrice, sa femme, rentrée triomphante dans le palais dont elle s'était évadée comme une criminelle la veille, couchait cette même nuit au milieu de l'armée, à Péterhof.

Pierre, après avoir pleuré son empire dans le sein de la fidèle Woronsof, fit appeler Munich sur le pont pour s'entretenir avec lui de ce qui restait de salut à sa fortune. Les femmes éplorées et les serviteurs,

devenus égaux au maître par l'adversité commune, entrèrent sur les pas de Munich, sans être conviés, pour entendre les derniers conseils du vieux guerrier.

« Maréchal, dit Pierre à son général, j'aurais dû suivre hier vos avis; mais enfin, vous qui avez vu tant d'extrémités, qu'ai-je encore à faire pour surmonter mon sort ?

— Rien n'est entièrement perdu, répondit Munich, qui avait eu le temps de rassembler ses idées pendant sa longue méditation sur le pont, il faut voguer à force de rames vers le port de Revel, y prendre un vaisseau de guerre, faire voile vers la Prusse, où quatre-vingt mille hommes de votre armée se glorifieront de donner l'asile de leur fidélité à leur empereur, et revenir avec cette armée à la conquête de l'empire. Je m'engage, avec une telle armée, animée par une telle cause, à vous rendre en six semaines votre trône et vos États ! »

L'empereur paraissait acquiescer à cette résolution, la seule ouverte, si elle n'était pas infaillible, quand l'effroi d'une longue navigation sur deux barques de plaisir dépourvues de vivres, le vent contraire, la fatigue des rameurs épuisés par un jour et une nuit d'efforts, firent jeter un cri presque unanime de contradiction aux femmes et aux courtisans témoins de l'entretien,

« Eh bien ! nous ramerons nous-mêmes s'il le faut ! » dit le vieillard.

Mais des conseils moins désespérés et moins résolus lui fermèrent de toutes parts la bouche. Les uns disaient que le plus sûr moyen de perdre l'empire, c'était de le fuir ; les autres, que la révolution de la capitale n'était qu'une émeute irréfléchie qui céderait à la première résistance des soldats allemands toujours fidèles ; ceux-là, que l'impératrice ne pousserait pas le crime jusqu'au bout, et qu'elle n'avait voulu montrer sa force que pour obtenir une part d'influence dans l'empire ; ceux-ci, qu'il fallait négocier avec elle le lendemain, et désarmer ses partisans par des conditions équitables accordées à son ambition ; tous, qu'il fallait retourner à Oranienbaum avant qu'elle y devançât l'empereur.

XXXI.

Pierre, comme un homme qui a épuisé ses forces dans les larmes et à qui il ne reste plus que les espérances désespérées, se complut à croire ce qu'il désirait et à se fier à un accommodement forcé avec sa femme. La nécessité, comme il arrive dans les âmes vaincues, lui fit même trouver de la convenance, de la dignité et de la douceur dans cette honte. Le vent et les rames ramenèrent rapidement les deux yachts à la hauteur de son château d'Oranienbaum.

Ses serviteurs éplorés, qui suivaient de loin le sillage de ses navires, l'attendaient sur la grève.

« Mes enfants, leur dit-il en descendant du pont, nous ne sommes plus rien ! »

On lui apprit que l'impératrice n'était plus qu'à quelques heures du château. Il conçut alors la pensée de s'enfuir, seul et déguisé, vers la Pologne, et il ordonna de seller et de brider le cheval le plus rapide de ses écuries. Sa maîtresse, ainsi abandon-

née, lui persuada qu'il y aurait plus de sûreté pour eux à se livrer à la magnanimité de l'impératrice et à obtenir d'elle la permission de se retirer ensemble dans son duché personnel du Holstein, pour y vivre inoffensifs au trône à jamais abdiqué.

« Ne le faites pas, notre père ! lui disaient les domestiques avertis par l'instinct de leur fidélité, ne le faites pas, elle vous fera mourir !

— Pourquoi, leur disait avec l'accent d'un tendre reproche la favorite plus dévouée que prévoyante, pourquoi vous complaisez-vous à effrayer notre maître ? »

Pierre, arrêté à ce dernier parti, puisqu'il ne restait plus ni temps ni moyen pour un autre, ordonna de cesser tout préparatif de défense, de démonter les canons de leurs affûts, de licencier les soldats et de mettre les armes en monceaux à terre.

« Eh quoi ! s'écria à cet aspect Munich révolté de tant de résignation, ne saurez-vous pas du moins mourir en empereur ? Si vous avez peur des armes, prenez un crucifix en main pour vous protéger contre les sabres des soldats ; ils n'oseront les lever sur le symbole de leur religion, et moi, je me charge de combattre et de tomber pour vous. »

Mais Pierre ne répondit à ce reproche héroïque qu'en demandant une plume et en écrivant une

lettre soumise et lâche à sa femme. Il lui abandonnait l'empire et ne lui demandait que son duché de Holstein pour y vivre en paix avec sa maîtresse, la fidèle Woronsof, et son fidèle aide de camp, le Cosaque Goudowitz.

Il chargea de cette lettre l'officier général qui commandait le matin les soldats du Holstein. La foule des courtisans et des femmes se hâta de s'embarquer avec le porteur de cette lettre pour fuir la contagion de l'infortune. La princesse Woronsof et Goudowitz restèrent presque seuls avec l'empereur. Ses disgrâces semblaient accrottre la tendresse de l'une et la fidélité de l'autre ; Pierre n'eut pas du moins à reprocher à la fortune la pire de ses injures, la défection de l'amour et la trahison de l'amitié.

XXXII.

L'impératrice, sans daigner lui répondre, lui renvoya par son messenger le modèle de la renonciation à l'empire, qu'il fallait préalablement signer. Un homme déshonoré n'est plus à craindre. Pierre n'hésita pas à signer sa honte. La renonciation était ainsi conçue :

« Durant le peu de temps de mon règne absolu
« sur l'empire de Russie, j'ai reconnu en effet que
« mes forces ne suffisaient pas pour un tel fardeau,
« et qu'il était au-dessus de moi de gouverner cet
« empire, non-seulement souverainement, mais de
« quelque façon que ce fût; aussi, en ai-je aperçu
« l'ébranlement, qui aurait été suivi de sa ruine
« totale et m'aurait couvert d'une honte éternelle.
« Après avoir donc mûrement réfléchi là-dessus, je
« déclare, sans aucune contrainte, et solennellement,
« à l'empire de Russie et à tout l'univers, que je renonce pour toute ma vie au gouvernement dudit
« empire, ne souhaitant y régner ni souverainement,

« ni sous aucune autre forme de gouvernement, sans
« aspirer même d'y parvenir jamais par quelque
« secours que ce puisse être. En foi de quoi, je fais
« un serment devant Dieu et tout l'univers, ayant
« écrit et signé cette renonciation de ma propre
« main. »

XXXIII.

A peine Pierre avait-il signé ainsi, non sa défaite, mais son ignominie, que ses Allemands furent sommés de rendre les postes du palais et de se retirer sans armes dans les villages voisins comme prisonniers de guerre. Il sortit lui-même d'Oranienbaum dans l'appareil d'un vaincu qui va implorer sa grâce, pour aller se remettre à la merci de sa femme. La princesse Woronsof, le maréchal Munich et son aide de camp Goudowitz le suivirent sur la route de Péterhof. Il redoutait l'effet de sa présence sur les corps de l'armée révoltée qu'il avait à traverser pour se rendre à Péterhof; la sédition pouvait s'absoudre dans son sang. Heureusement, les premières troupes qu'il atteignit furent les trois mille Cosaques rencontrés aux portes de Pétersbourg par les rebelles, et qui éclairaient maintenant l'armée de Catherine. L'aspect de leur empereur, hier sacré à leurs yeux, aujourd'hui humilié et déposé, les exhortations de Goudowitz, leur compatriote, destiné à être leur hetman,

imprimèrent un morne respect à ces barbares. Leur silence fut leur dernier hommage.

Mais aussitôt que les régiments des gardes aperçurent l'empereur, leurs cris de vive Catherine ! accompagnés de gestes menaçants, d'injures soldatesques, de cliqueus d'armes, portèrent la terreur dans l'âme du prisonnier. Des groupes forcenés de soldats et de populace précédaient sa voiture au pied du grand escalier ; il en monta les degrés sous les huées et sous les sabres nus de ses propres gardes ; son favori, Goudowitz, séparé du maître qu'il voulait encore défendre, fut foulé aux pieds des soldats. La princesse Woronsof, sa maîtresse, enlevée violemment de sa voiture, les cheveux épars, les vêtements en désordre, son grand-cordon déchiré en lambeaux sur sa poitrine, fut poussée d'un groupe à l'autre par les soldats comme un jouet de prostitution dans une cour de caserne ; ni sa pâleur, ni ses larmes, ni ses cris n'attendrirent la férocité et la vengeance de Catherine.

L'empereur reprenant, à ces cris, le courage désespéré de l'homme outragé dans ce qu'il aime, monta avec un mouvement de rage convulsive les marches de l'escalier, en reprochant aux soldats l'opprobre de leur conduite. Ces reproches ne firent qu'altérer leur fureur.

« Déshabille-toi, lui crièrent ses bourreaux.

— Me voilà entre vos mains, » leur répondit-il, et arrachant lui-même son cordon, son épée, son habit, ses bottes, il resta quelques moments nu, en chemise, exposé du haut du palier à la risée des soldats et de la multitude.

. Jamais, chez un peuple qui se vante de sa religion pour le trône, la royauté avilie ne subit une pareille *passion*. Ni le procès de Charles I^{er}, en Angleterre, ni l'échafaud de Louis XVI, en France, ne dégradèrent de ces excès l'armée, le peuple et le roi. La mort peut avoir sa solennité dans l'outrage, la dérision ne l'a pas; il vaut mieux être la victime que le jouet de la multitude. Catherine, en laissant outrager ainsi son empereur, son époux, sa rivale, faisait plus que se venger, elle déshonorait sa vengeance.

Enfin, l'infortuné souverain, arraché du trône, séparé de sa favorite et de son ami, foulant de ses pieds nus les marches de ce palais où il régnait encore le matin, fut jeté avec eux, sous des consignes impitoyables, dans des chambres basses du palais.

XXXIV.

Pendant ces huées et ces outrages à l'empereur, l'impératrice tenait sa cour à Péterhof, aux acclamations de l'armée campée dans les jardins et de la multitude accourue de Pétersbourg. Les parents de la princesse Woronsof se pressaient déjà dans ses salons et se jetaient aux pieds de Catherine pour implorer sa magnanimité et sa faveur. La jeune princesse Dachkof, l'héroïne de cette révolution, qui avait trahi sa famille pour servir son amie, était la sœur de la comtesse Woronsof. Encore couverte de son uniforme de dragon et de la poudre du camp, elle s'agenouilla avec ses parents devant son amie pour intercéder en leur faveur. « Madame, lui dit-elle, voilà ma famille que je vous ai sacrifiée. »

L'impératrice la releva, lui passa au cou le cordon et le collier que les soldats venaient d'arracher à sa sœur prisonnière, et promit sa faveur aux Woronsof humiliés.

On amena devant elle le vieux maréchal Munich, incertain du sort qu'on lui réservait.

« Eh bien ! lui dit-elle, vous avez donc voulu me combattre ? »

« Oui, madame, répondit le vieux et souple guerrier, qui croyait, comme tous les soldats, que la fortune accomplie dégage du devoir et du sentiment ; ce matin c'était mon devoir, maintenant mon devoir est de combattre pour Votre Majesté. »

Que s'était-il passé cependant entre le matin et le soir ? Rien que la défaite du droit et la victoire de la révolte. Mais, sous son apparence stoïque, Munich n'était qu'un courtisan ambitieux, jaloux de prêter son épée, comme un outil banal de guerre, à toutes les causes. Le service, pour un tel homme, n'est pas une conscience, c'est un métier.

XXXV.

Le lendemain, l'impératrice rentra avec l'armée victorieuse sans combat dans la capitale. Il n'y avait plus dans le palais d'autre lutte que la lutte des conjurés pour arracher un plus haut prix de leurs services, et la lutte des ennemis de la veille cherchant à racheter à force de servilité leur lenteur à deviner la fortune. Les voiles qui avaient couvert jusque-là le mystère de la conjuration et celui de l'amour se déchirèrent tout à coup aux yeux étonnés des courtisans.

La princesse Dachkof, qui se croyait la seule âme du complot et la seule maîtresse de la faveur de l'impératrice, son amie, fut confondue d'étonnement, en entrant inopinément dans la chambre de Catherine, de voir Grégoire Orlof, à demi couché sur un divan, tendre sa jambe nue à l'impératrice à genoux qui pansait de ses propres mains une légère blessure de son amant. Elle comprit, à cette familiarité, qu'elle n'avait été que l'instrument et non le ressort de la

révolution, et que l'amour ainsi déclaré en enlèverait le prix à l'amitié. Elle osa murmurer, reprocher et se plaindre. Écoutée avec répugnance, elle remplit le palais et la ville de sa déception. La disgrâce, déjà suspendue sur elle et modérée par la seule convenance, ne tarda pas à la reléguer à Moscou.

Orlof, affichant avec une hauteur soldatesque l'amour qu'il avait inspiré et les services qu'il prétendait avoir rendus seul, aspirait ouvertement à la main d'une maîtresse qui n'était pas encore veuve et défiait devant ses flatteurs l'ingratitude de l'impératrice couronnée par ses mains.

« Je suis maître absolu des gardes, osa-t-il lui dire un jour à table, dans l'échauffement du vin, et je pourrais renverser un trône aussi facilement que je l'ai élevé. »

X'XXVI.

Cependant la seconde capitale de l'empire, Moscou, accueillait mal une révolution faite sans son concours. A Cronstadt et à Pétersbourg même, les soldats qui n'appartenaient pas aux régiments complices d'Orlof commençaient à s'étonner d'avoir été entraînés, par quelques conjurés, plus loin que leur fidélité au sang de Pierre le Grand ne le permettait à de vrais Russes. L'armée et le peuple se sentaient joués, et de plus ils commençaient à se sentir coupables : les nations neuves ont le remords aussi prompt et aussi redoutable que la férocité.

Les auteurs du demi-crime contre Pierre III comprirent que le crime irréparable et tout entier pouvait seul les absoudre ou les prémunir contre la vengeance. Ils n'étaient pas hommes à scrupules : la terreur du châtement, l'amour, l'ambition, n'en ont pas.

Le meurtre du malheureux empereur fut résolu dans le palais où régnait son épouse ; Catherine

elle-même assista-t-elle à ces délibérations sangui-
naires? ou les ratifia-t-elle de son consentement
avoué? ou permit-elle aux meurtriers de présumer
d'elle assez de connivence tacite pour être sûrs de
son pardon quand ils lui rapporteraient le forfait
commis et irréparable?

Nul ne le sait. Mais les murs du palais le savent,
et la faveur réservée aux assassins par l'épouse de
Pierre assassiné atteste que, si elle ne fut pas com-
plice avant, elle consentit à l'être après. Le crime
qu'on ne prévient pas quand on est souveraine, le
crime qu'on accepte quand il vous couronne, le
crime qu'on récompense quand on devrait le punir,
ce crime est de vous dans toutes les langues. Il n'a
pas de jugement, mais il a un cri et une évidence.
Ce cri et cette évidence suffisent pour accuser éter-
nellement celle qu'on ne put jamais convaincre.

XXXVII.

Quant au meurtre lui-même, les circonstances en ont été longtemps obscures; le témoignage tardif, mais circonstancié, d'un témoin domestique (ce même Bressan qui avait envoyé un messenger à Oranienbaum, et qui avait obtenu d'être renfermé avec son maître) n'en laisse dans l'ombre aucune atrocité.

La proximité de Péterhof inquiétait l'impératrice et ses complices, une émotion des soldats de garde pouvait rendre un chef à l'armée de Moscou, un tsar à la Russie, un vengeur à l'usurpation conjugale. Le sixième jour après son couronnement, l'impératrice ordonna qu'on conduisît son mari au château impérial de Robscha, séjour décent pour une captivité d'État, que la pitié semblait vouloir tempérer de quelque douceur.

L'empereur, informé de cette résidence qu'on feignait de lui destiner, fit demander pour toute société à sa femme un petit nègre dont l'entretien l'amusait

quelquefois, un chien favori, ce courtisan du cœur et non du rang de son maître ; enfin son violon, dont Pierre se plaisait à jouer, comme Frédéric le Grand de sa flûte ; une Bible et quelques livres pour se distraire de l'obsession de ses pensées. Il disait dans sa requête à l'impératrice que, « rebuté désormais de la méchanceté et de l'ingratitude des hommes, il voulait vivre en philosophe détrompé des vanités humaines, comme Dioclétien à Salone, sans regrets du trône, sans retour vers le passé. »

Mais, au lieu de recevoir ces soulagements à son infortune, il fut transporté, pendant la nuit, dans une captivité plus étroite et plus ignorée, à Mopsa, petite maison de chasse de l'hetman des cosaques, le perfide Razomouski. Nul, à l'exception de l'impératrice, d'Orlof, de leurs complices et de quelques soldats employés par eux à la garde du prisonnier, ne connaissait à Pétersbourg le lieu de la résidence de l'empereur.

XXXVIII.

Il y languissait depuis quelques jours, quand l'agitation croissante parmi les troupes de Moscou et de Cronstadt précipita le crime encore indécis. Le poison fut choisi parmi tous les instruments de mort comme celui qui laissait le moins de trace sur le visage, le moins d'indice à la postérité. Un médecin de la cour, étranger vendu d'avance à tous les crimes d'État légitimés par l'intérêt des maîtres de l'empire, fut chargé de préparer le breuvage mortel. Alexis Orlof et Tieploff, hommes dévoués à tout ce qui pouvait donner un titre à la reconnaissance des assassins, se chargèrent de faire boire le poison par ruse ou par force.

Alexis Orlof était ce soldat colossal, frère du favori de l'impératrice, qui avait couru à Péterhof chercher la maîtresse de son frère pour monter au trône ou à l'échafaud.

Tieploff était un de ces aventuriers de parti qui tentent indifféremment la fortune par toutes les com-

plaisances que l'ambition demande à la servilité. Il était fils naturel de l'archevêque de Novogorod et de la femme d'un serf, chauffeur de poêles dans le palais épiscopal. Élevé libéralement par l'archevêque, précepteur ensuite de ce Kyrille Razomouski, paysan sauvage façonné pour la cour par son frère Alexis Razomouski, l'ancien favori de l'impératrice Élisabeth, exilé de la cour pour des crimes, rentré en grâce par la faveur de Kyrille, chargé par lui de l'administration de l'Ukraine, pays des cosaques, qu'il avait pressuré par ses concussions, revenu à Pétersbourg pour s'y vouer à la fortune des Razomouski et des Orlof, ses patrons ne s'étaient pas trompés en cherchant autour d'eux une main propre à toute œuvre de ténèbres.

XXXIX.

Le 6 juillet 1762, Alexis Orlof et Tieploff, partis ensemble de Pétersbourg, se firent ouvrir la prison de Mopsa, et se présentèrent avec un visage riant à l'empereur, comme deux messagers de réconciliation et de bonnes nouvelles, qui venaient lui annoncer sa prochaine translation à Robscha, avec toutes les douceurs et toutes les libertés dues au rang et à la résignation de l'ancien maître d'un empire. Ils lui demandèrent la faveur de dîner à sa table pour se réjouir avec lui de ces adoucissements à son sort.

Pierre, consolé par leur visite, ordonna de servir le repas. On apporta, suivant l'usage russe, quelques instants avant le dîner, des verres et des bouteilles de liqueurs fortes que les convives boivent debout pour aiguïser l'appétit. Pendant que Tieploff s'efforçait de distraire l'attention et les yeux du prisonnier par ses entretiens, Orlof remplissait les verres et versait furtivement dans celui qui était destiné à l'empereur le poison caché dans son sein, Pierre,

sans défiance, but le verre d'eau-de-vie empoisonné, et, consumé presque instantanément par le feu du poison qui dévorait ses entrailles, il jeta un cri et se tordit dans les convulsions de la douleur. Orlof, affectant de croire que ce n'était que la chaleur de l'eau-de-vie qui surprenait son palais à jeun, lui présenta un second verre.

Pierre le repoussa avec horreur, en lui reprochant la lâcheté de son crime. Il demandait à grands cris du lait et du contre-poison ; mais les murailles étaient sourdes, et les deux scélérats le poursuivaient avec un autre verre empoisonné dans la main, pour le forcer d'épuiser la dose. A la fin, le fidèle valet de chambre, François Bressan, entend ce tumulte, accourt, et reçoit son maître éperdu dans ses bras.

« Les lâches ! s'écriait Pierre, les ingrats ! les perfides ! Ce n'était donc pas assez pour eux de m'empêcher d'accepter la couronne de Suède et de me ravir celle de Russie ! il leur faut encore ma vie ! »

Bressan supplia Orlof et Tieploff d'épargner son malheureux maître, mais les deux bourreaux, secondés par un officier de garde, Baratinsky, qu'ils appelèrent à leur aide, jetèrent le serviteur hors de la chambre, et continuèrent à présenter le reste du poison aux lèvres de l'empereur. Pierre tomba sur

le parquet dans la lutte. Tandis qu'Orlof, avec une force et un poids d'hercule, pesait sur la poitrine de l'empereur écrasé sous son genou, et qu'une de ses mains gigantesques lui serrait la gorge, et que l'autre lui tenaillait les tempes, Baratinski et Tieploff prennent sur la table une serviette, la tordent en câble, et, la nouant en nœud coulant et la passant autour du cou de l'empereur, mal contenu par Orlof, achèvent de l'étrangler, et le laissent sur le plancher, se débattant contre la mort. Dans une dernière convulsion, la victime, portant sa main crispée au visage d'Orlof, l'avait déchiré à la joue d'un ongle sanglant.

XL.

A peine l'empereur avait expiré sous l'étreinte de ses trois assassins, qu'Alexis Orlof, remontant le cheval tout bridé qui l'attendait dans la cour, repartit au galop pour apporter le premier la nouvelle de son propre crime au palais.

C'était le moment où l'impératrice, dînant ce jour-là en public, venait de s'asseoir à table avec toute sa cour, le sourire sur les lèvres et la gaieté dans l'entretien. On vit entrer tout à coup, dit un des assistants, Alexis Orlof, échevelé, couvert de sueur et de poussière, ses habits déchirés, la joue saignante, la physionomie troublée, sinistre, pleine de tragédie et de précipitation. En entrant, ses regards inquiets et ardents cherchèrent les yeux de l'impératrice. Elle le vit, se leva en silence, s'écarta dans l'embrasure d'une fenêtre qui formait un cabinet, lui fit signe de la suivre, s'y entretint un moment seule avec l'assassin, puis, faisant appeler le comte Panin, dont elle avait déjà fait son ministre,

elle se consulta avec Orlof et lui sur la manière d'apprendre cette mort à l'empire. Panin conseilla d'attendre au lendemain pour se donner le temps de colorer le crime. L'impératrice, reprenant à l'instant sa sérénité un moment troublée, revint s'asseoir à sa table, dîna avec appétit et causa avec une gaieté soutenue jusqu'à la fin du dîner.

Le lendemain, ainsi que la scène avait été convenue entre elle et Panin, un messenger accouru de Mopsa lui apporta, pendant qu'elle était à table devant sa cour, une lettre par laquelle elle était censée apprendre inopinément la mort naturelle et subite de son mari. Elle se leva de table; elle sortit les yeux baignés de fausses larmes; elle congédia les courtisans et les ambassadeurs, et se renferma pendant quelques jours dans ses appartements pour y cacher à tous les yeux le mystère de sa douleur ou de sa joie. Elle dicta de là au peuple russe le manifeste hypocrite destiné à tromper les uns, à masquer les autres :

« Le septième jour après notre avènement au trône impérial, disait ce manifeste, nous fûmes informée que le ci-devant empereur était attaqué d'une colique violente, occasionnée par les hémorroïdes dont il avait eu autrefois de fréquents accès. Aussi, pour ne point manquer au devoir que nous

impose la religion chrétienne, et à la sainte loi qui prescrit de conserver la vie à son prochain, nous ordonnâmes de lui envoyer à l'instant tout ce qui pourrait servir à prévenir les suites d'un mal si dangereux, et de le soulager par de prompts remèdes. Nous apprîmes cependant hier, avec beaucoup de douleur et de regrets, qu'il avait plu au Très-Haut de terminer sa carrière. C'est pourquoi nous avons ordonné de déposer son corps dans le monastère de Newsky pour y être inhumé.

« Nous exhortons en même temps, en souveraine et en mère, tous nos fidèles sujets à faire les derniers adieux au défunt, en oubliant le passé, et à prier Dieu pour son âme, ainsi qu'à regarder cet arrêt inattendu du Tout-Puissant comme un effet des vues impénétrables que sa providence s'est réservées sur nous, sur notre trône et sur notre chère patrie. »

. XLI.

Le corps de Pierre III, apporté à Pétersbourg, fut exposé, en effet, pendant trois jours, dans l'église de Saint-Alexandre-Newsky. On l'avait revêtu, pour dépopulariser jusqu'à son cadavre, de son uniforme prussien, odieux aux Russes. La noirceur de son visage coloré par le poison, les traces des doigts des assassins empreints sur son cou, ne pouvaient laisser le moindre doute à ceux qui, selon l'usage russe, venaient baiser sur la bouche le visage de leur souverain; soit que l'impératrice dédaignât de cacher avec trop de soin les traces de la violence qui faisait son titre à l'empire et qui fondait la terreur de son nom; soit plutôt que les Orlof, les Tieploff, les Baratinsky, exécuteurs de l'assassinat et surveillants de la sépulture, ne fussent pas fâchés, pour se prémunir contre la peine, de laisser entrevoir au peuple qu'ils avaient une complice sur le trône, et que cette complice les absolvait en avouant sans scrupule leur crime commun.

Le peuple, moins vendu que les soldats, suivit le cortège funèbre en mêlant ses larmes, pour un empereur déjà regretté, à ses imprécations sourdes contre les gardes qui avaient trahi, livré et tué leur maître.

XLII.

Catherine avait dérobé l'empire par une conjuration ; elle avait maintenant à le reconquérir sur ses complices, et à légitimer par le talent du gouvernement, non le crime, mais l'usurpation. Ceux qui avaient été ses instruments allaient devenir ses obstacles ; mais si sa perversité de femme avait éclaté dans le complot, son génie de souveraine allait égaler son ambition.

Le grand Frédéric avait deviné le premier ce génie sous l'apparente légèreté de la femme. « L'empereur de Russie, écrivait-il le lendemain de la révolution de Pétersbourg, vient d'être détrôné par sa femme. On s'y attendait : cette princesse a beaucoup d'esprit et les mêmes inclinations vicieuses qu'Élisabeth. Elle n'a aucune religion, mais elle contrefait la piété. C'est la répétition à Pétersbourg de l'empereur grec Zénon, de son épouse Adriana ou de Marie de Médicis en France. Le pauvre empereur Pierre III a voulu

imiter Pierre le Grand , mais il n'en avait pas le génie. »

Déjà l'impératrice, qui avait soulevé le peuple et l'armée au nom de l'antipathie des Russes contre les Prussiens, commençait à se jouer des préjugés populaires et soldatesques un moment remués par elle pour le besoin d'un jour, elle caressait l'ambassadeur de Frédéric, qu'elle jugeait avec raison le plus grand et le plus utile des alliés. Elle se hâta aussi de rassurer le Danemark sur la guerre que son mari méditait follement contre ce royaume. Elle flatta également l'Angleterre de la prochaine conclusion de traités privilégiés de commerce, le meilleur gage d'alliance entre deux peuples dont l'un avait tout à acheter et dont l'autre avait tout à vendre.

L'ancien chancelier Bestuchef, le plus vieux et le plus consommé des hommes d'État de la Russie, fut rappelé par elle de son exil et consulté, avec une déférence qui lui rendit sinon l'autorité, au moins l'influence de premier ministre. Avoir été disgracié par son mari était le premier titre à sa confiance. Bestuchef et Panin furent les hommes d'État de son conseil; Grégoire Orlof resta l'homme de son cœur. Ce favori osait aspirer à la main de sa souveraine. La passion qu'elle lui témoignait ouvertement et les ri-vaux qu'elle lui sacrifia sans hésitation, aussitôt

qu'ils lui portaient ombrage, semblaient encourager Orlof à tout espérer. Schouvalof, qui avait paru plaire à Catherine, Villebois, qui avait osé l'aimer, et qui avait trahi pour cet amour son devoir de général de l'artillerie, enfin la princesse Dachkof, qui avait non-seulement conspiré, mais combattu pour elle, furent relégués loin de la cour.

XLIII.

Ces ingrattitudes soulevèrent les murmures des gardes pendant un voyage de l'impératrice à Moscou pour s'y faire couronner. Les soldats, encouragés par les popes, s'indignaient à haute voix, dans des conciliabules de casernes, de ce qu'un seul homme, dont la beauté et la faveur étaient les seuls titres, accaparaient insolemment tout le prix d'une révolution ; ils se demandaient si leurs régiments ne s'étaient révoltés contre leur légitime empereur que pour remettre l'empire à une femme étrangère à la Russie, qui le remettait à son tour à un soldat complice de ses amours ? Le nom d'Ivan, seul véritable héritier du sang et des droits de Pierre le Grand, circulait dans toutes les bouches. Une conspiration à la fois religieuse et militaire se formait dans l'ombre pour arracher ce jeune captif à son cachot, pour l'envelopper de l'armée et pour le proclamer à la place de Catherine.

La froideur avec laquelle elle était reçue à Mos-

cou, le masque de dévotion jeté par elle aussitôt qu'elle n'avait plus eu besoin de la connivence des prêtres, la disgrâce de l'archevêque de Novogorod, un des auteurs de la déposition de l'empereur, les confiscations des richesses des moines maintenues par l'impératrice contre l'espoir du clergé, les récriminations des papes et des évêques contre l'impiété de celle qu'ils proclamaient la veille la nouvelle Esther des Grecs, encourageaient cette agitation des casernes.

On y répandait un manifeste authentique, mais non encore publié, quoique signé, de l'infortuné Pierre III contre sa femme. Dans ce manifeste, le mari outragé et le souverain affronté articulait tous les crimes de son épouse, et déclarait que le grand-duc, son enfant présumé et l'héritier illégitime du trône, n'était pas le fils de l'empereur, mais le fruit d'un commerce criminel entre l'impératrice et Soltikof. Ce manifeste, imprimé à des millions d'exemplaires, était le titre d'une révolution nouvelle.

Cette révolution allait éclater, quand Alexis Orlof, Tieploff, Baratinsky, Glebof, Passek, Kyrille Razoumowski, laissés à Pétersbourg par Grégoire Orlof pour surveiller l'inconstance des troupes, la découvrirent, l'étouffèrent dans la terreur des châtimens, en firent mutiler les principaux fauteurs dans les

supplices, et envoyèrent les autres périr dans les neiges de la Sibérie. L'impératrice sentit, pour la première fois, le danger de laisser dans le jeune Ivan un droit vivant en contraste avec son usurpation.

On assure que, pendant les premiers jours de la révolution, au moment où l'empire indécis chancelait encore entre elle et sa fidélité au sang de Pierre le Grand, elle avait fait venir secrètement Ivan à Pétersbourg, afin de l'avoir sous sa main et de le présenter elle-même au peuple, si la révolution hésitait à la proclamer impératrice ; elle aurait gouverné comme tutrice d'Ivan adopté au détriment de son propre fils. La promptitude avec laquelle la Russie avait fléchi sous sa main l'avait dispensée de cette transaction avec la nécessité. Ivan était rentré dans sa prison, plus près désormais de la tombe que du trône.

XLIV.

La paix générale de l'Europe, après la guerre de Sept ans, si funeste à l'Autriche, si honteuse pour la France, si glorieuse pour le héros de la Prusse, laissait à l'impératrice le loisir d'étudier l'Europe et de civiliser ses vastes États. Dès les premières heures de son gouvernement, on reconnut en elle l'âme de Pierre le Grand sous une forme plus douce. La civilisation, la législation et l'administration de l'Occident, ne trouvant plus en Russie d'autres résistances que l'ignorance du peuple et leur nouveauté, se répandirent rapidement dans tout l'empire avec l'uniformité et l'universalité d'une volonté absolue. Le despotisme, quand par hasard il est éclairé, peut devenir un véhicule de civilisation.

Ce fut le caractère du règne de Catherine II. Plus elle avait de crimes à racheter dans l'origine de son pouvoir, plus elle s'étudia à en ensevelir le remords et la mémoire dans l'immensité de ses services à la Russie. Partageant sa vie entre l'ambition et le plai-

sir, elle donnait au conseil avec ses hommes d'État, Panin, Bestuchef, Biren et le vieux Munich éprouvés par le pouvoir et par l'exil, toutes les heures dérobées à ses plaisirs. Elle les étonnait par l'universalité de ses connaissances et par la lucidité de ses vues, elle s'enrichissait de leur longue expérience. Créer l'administration une et régulière, compatible avec l'étendue et la diversité de ses États, développer le commerce importation de la richesse, accroître sa marine à la proportion des nouvelles mers qui s'ouvraient au nord et à l'orient devant elle, remplir le trésor sans exagérer les impôts, attirer sur son nom la considération de l'Europe par le nombre et par la discipline de ses armées, se faire place en Occident, surtout par cette diplomatie grecque d'une cour réputée barbare qui veut séduire et s'assimiler avant de montrer la force et la conquête, enfin discerner et corrompre partout, et surtout en France, foyer de la pensée, cette puissance encore occulte de l'opinion publique qui s'exprime par la littérature, qui popularise les noms, qui décerne la gloire, et faire de cette puissance l'alliée sourde et invisible de son ambition et de sa renommée : telle était l'œuvre préméditée de Catherine.

« Je crois, disait-elle avec une fausse modestie au baron de Breteuil, ambassadeur de France, incapable

de la comprendre; je crois que la Russie mérite en effet quelque attention : j'ai la plus belle armée de l'Europe; l'argent me manque, il est vrai, mais j'en serai abondamment pourvue en peu d'années par les produits que je puis exporter partout. Si je me laissais aller à mon penchant, j'aimerais la guerre plus encore que la paix; mais l'humanité, la justice, la raison, me retiennent. Cependant, je ne serai pas comme l'impératrice Élisabeth, je ne me ferai pas presser pour entreprendre la guerre; je la ferai quand elle me sera utile, jamais par complaisance pour les intérêts des autres puissances! Ne me jugez que dans cinq ans : il me faut ce temps pour mettre l'ordre dans l'empire. »

XLV.

La Prusse et l'Autriche continuaient à occuper par leurs troupes les États héréditaires de Pologne. Catherine fit entrer quarante mille hommes, commandés par Romanzof et Tattschef, en Pologne, pour forcer Frédéric et Marie-Thérèse à évacuer ce royaume qu'elle voulait libre ou dominé par elle seule. Poniatowski, son ancien favori, à qui elle avait caché ses relations avec Orlof, ne doutait pas d'être accueilli à Pétersbourg en amant désormais avoué et peut-être en époux d'une souveraine. Elle dissipa ses illusions par la défense de venir en Russie, sous des prétextes politiques; mais elle conçut, dès cette époque, la pensée de compenser pour lui l'amour évanoui par le don du trône de Pologne.

Les exigences d'Orlof impatient de sa main, qu'elle ne voulait accorder à personne, les brigues entre ce favori et ses rivaux, les prétentions insatiables de tous ces soldats parvenus, auteurs de son élévation, et qui se croyaient le droit de lui redemander l'em-

pire en détail, contrastaient avec la majesté de son titre d'impératrice et avec l'élégance lettrée de son esprit. Ce joug de la soldatesque lui pesait ; elle le supportait jusqu'au moment où son autorité affermie lui permettrait de le rejeter loin d'elle.

Ses lettres aux étrangers, avec lesquels elle entretenait déjà des correspondances personnelles, sont pleines de ces dégoûts du pouvoir suprême :

« Je ne mène point une vie agréable, disait-elle un jour à un des ministres étrangers ; je sais que les soldats qui m'entourent sont sans éducation, mais je leur dois ce que je suis : ils sont pleins de courage et de dévouement, et je suis sûre, qu'ils ne me trahiront pas. »

Panin était le seul de ces conseillers qui fût digne, par ses lumières et par ses délicatesses d'esprit, de l'entretien d'une princesse lettrée. Il ne cessait de l'encourager à s'affranchir de cette sujétion et des exigences soldatesques en transportant une part de souveraineté politique au pouvoir civil représenté par les députés de la noblesse des provinces et par le sénat. Bestuchef détruisait d'un mot l'effet de ces insinuations de Panin, en démontrant à l'impératrice que tout partage de la souveraineté, dans un pays accoutumé à confondre le pouvoir et le despotisme, était une périlleuse abdication. Grégoire Orlof, flatté

par Panin d'être placé au sommet de ces institutions représentatives comme président perpétuel du sénat copartageant de l'empire, souriait lui-même à ces innovations sans les comprendre.

Bestuchef crut pouvoir le convertir à son parti en lui promettant plus que Panin. Il le flatte de décider l'impératrice à lui offrir d'elle-même la couronne. Orlof, comme tous les barbares, enfants par la crédulité et la passion, se crut déjà le tzar de cette patrie où il était arrivé soldat. Rien ne paraissait trop élevé à ces trois frères, les géants de la Russie, que la nature semblait avoir marqués de la taille, de la force et de la beauté des races primitives. Orlof pleura de joie en tombant dans les bras du vieux et rusé Bestuchef; il croyait avoir l'oracle de sa conduite et de sa fortune dans la tête supérieure de ce vieillard.

XLVI.

La grossesse avancée de l'impératrice, prête à donner un fils à Orlof, devait incliner Catherine à donner un père avoué à l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle parut écouter en effet les insinuations de Bestuchef avec une hésitation qui ne demandait que des prétextes pour être vaincue. Bestuchef se chargea de faire violence à ses scrupules en faisant parler le clergé et le peuple. Il rédigea et fit circuler des projets d'adresse de la nation à sa souveraine pour la décider à se choisir un époux dans l'intérêt de la perpétuité du trône.

« Le tzarewitz, fils de Pierre III, disaient ces adresses mendiées, ne promettant pas des jours assurés et longs à la Russie, l'impératrice, jeune, belle et féconde, devait d'autres héritiers à l'empire; il était nécessaire qu'elle se choisit un époux, soit en donnant sa main au jeune Ivan à qui elle restituerait ainsi la couronne, soit en élevant jusqu'à elle un

Russe digne du trône par le choix même qu'elle ferait de lui pour régner. »

Douze évêques, un grand nombre de papes et la plupart des généraux et des officiers vendus à Orlof signèrent cette adresse en ajoutant que le choix du prince Ivan serait dangereux et impolitique, puisque ce prince, croyant ne devoir le trône qu'à son droit, pourrait être ingrat envers l'impératrice et la précipiter du trône où elle l'aurait fait monter. Le choix d'un Russe qui devrait tout à l'estime et à l'amour leur paraissait préférable, et ils désignaient assez Orlof sans prononcer son nom.

L'impératrice était enivrée de sa toute-puissance ; Orlof, d'ambition. Panin, Kyrille Razomouski, le chancelier Woronzof, frémirent d'avoir à courber la tête sous le fils d'un strélitz échappé à la hache de Pierre le Grand. Le rude et astucieux hetman des Cosaques, Razomouski, osa protester respectueusement dans une audience secrète contre une faiblesse de cœur qui allait humilier et désaffectionner tant de braves serviteurs aussi dévoués qu'Orlof ; il se jeta aux pieds de l'impératrice pour la conjurer de ne pas prostituer l'empire à celui à qui elle donnait son cœur. Le chancelier Woronzof, d'autant plus persuasif dans son opposition au mariage qu'il était plus servile ou plus complaisant de caractère, se joignit à Razomouski.

Catherine, maîtresse d'elle-même, feignit d'apprendre avec étonnement le projet qu'on lui supposait d'élever son amant au trône ; peut-être même se félicitait-elle en secret d'une opposition qu'elle pouvait opposer elle-même aux instances d'Orlof comme un obstacle politique plus fort que son amour. Elle parut s'indigner contre Bestuchef, dénoncé par Panin et Razomouski comme l'inspirateur de ces adresses ; elle le traita en public avec sévérité, en secret avec faveur. Woronsof comprit que Bestuchef avait flatté le cœur, et que lui-même n'avait flatté que l'orgueil de sa souveraine. Il remit ses fonctions, s'éloigna de la cour et voyagea en Europe. L'impératrice accoucha en secret à Moscou d'un fils qui reçut d'elle une existence et une fortune anonymes.

XLVII.

La haine des rivaux de palais et de caserne contre le favori trop aimé couva en conspiration contre la vie d'Orlof. La garde du palais veillait à la porte de son appartement comme à celle des appartements impériaux. Une sentinelle achetée promit de livrer le seuil à trois conjurés. L'heure avait été mal indiquée. Quand les assassins se présentèrent, la sentinelle vendue était déjà relevée de faction; le nouveau factionnaire refusa obstinément la porte aux instances des officiers armés. Le bruit éveilla le palais; les assassins en uniforme s'évadèrent à la faveur de la nuit et du tumulte. L'impératrice trembla pour les jours de son favori et pour les siens; elle quitta Moscou le lendemain. Des cris de joie séditieux, des insultes, des menaces populaires saluèrent son départ précipité; son portrait, placé sur un arc de triomphe, fut déchiré sous ses yeux et traîné en lambeaux dans la boue.

La honte d'obéir à un strélitz insolent ouvrait les

cœurs, même à Pétersbourg, à tous les ressentiments. Panin et Razomouski eux-mêmes furent soupçonnés de méditer l'élévation d'Ivan au trône. L'impératrice avertie cherchait des indices sans pouvoir les saisir; elle crut que la princesse Dachkof, reléguée à Moscou, aigrie par sa disgrâce et maîtresse un jour de Panin, avait le secret de la conjuration; elle lui écrivit pour lui rappeler leurs premières amitiés et lui rendre sa faveur, si elle consentait à révéler ce qu'elle devait savoir du plan des conjurés.

« Madame, lui répondit en Romaine du temps de la liberté la jeune princesse, je n'ai rien entendu; mais si j'avais entendu quelque chose, je me garderais bien de le dire. Qu'exigez-vous de moi? Que je meure sur l'échafaud? Je suis prête à y monter, plutôt que de vous servir par la délation de mes amis. »

L'impératrice, sans oser porter ses coups aussi haut que les têtes suspectes de Panin et de l'hetman des Cosaques, frappa plus bas, pour intimider davantage. Elle rétablit la peine de mort, supprimée pendant tout le règne de la miséricordieuse Élisabeth. Il n'appartenait pas à l'épouse montée au trône sur le corps de son époux assassiné, de promulguer dans son empire l'abolition de la peine de mort, suprême vertu des gouvernements innocents. Ainsi tremblante entre les violences de son favori et les atten-

tats des ennemis d'Orlof, elle expiait l'amour par la sujétion à son complice, et l'empire par l'insomnie de l'ambition.

XLVIII.

La maladie du vieux roi de Pologne et de Saxe, Auguste III, usé de débauches, appelait Catherine en Pologne : Orlof la retenait à Pétersbourg dans la crainte que la passion de l'impératrice pour Poniatowski ne se rallumât par l'entrevue des deux amants.

Le 5 octobre 1763, Auguste III mourut.

Poniatowski, parvenu au trône de la république par l'amour de Catherine, n'avait su acheter le trône de Pologne par des caresses que pour livrer sa patrie à des menaces. Catherine, en faisant proclamer dans son favori un complice, s'assurait un complaisant d'abord, et une victime après. Elle voulut jouir elle-même de son ouvrage ; elle partit pour la Livonie. Poniatowski, déguisé, l'attendait à Riga pour lui rendre grâce et hommage. La terreur que la jalousie d'Orlof inspirait à Catherine couvrit de mystère l'entrevue et l'entretien du roi de Pologne et de l'impératrice de Russie.

C'est de Riga qu'elle envoya l'ordre impitoyable d'immoler dans sa prison l'innocent Ivan, avec la même indifférence qu'elle l'avait appelé peu de temps avant à Pétersbourg pour l'adopter et l'associer à l'empire. Ce crime était plus impardonnable que le meurtre de son mari, car il n'avait pas même la haine pour explication et la vengeance pour excuse. Ce n'était qu'une prudence sanguinaire, comparable à ces meurtres des frères des sultans dans le sérail de Constantinople, pour qui vivre était un crime. On se confond devant le défi à toute conscience et à tout remords dans les écrivains français, et dans Voltaire surtout, exaltant pendant trente ans, au nom de l'humanité et de la vertu, une femme qui venait de commander froidement un meurtre si atroce sur un enfant désarmé et sans crime. L'adulation, quand elle descend si bas, n'est plus seulement lâche, elle est complice.

Panin, informé de la mort d'Ivan par le gouverneur de Schlüsselbourg, se hâta d'envoyer un courrier à Riga pour annoncer à l'impératrice qu'elle n'avait plus de concurrent à l'empire. Une agitation extraordinaire, dont on ignorait la cause, se trahissait depuis quelques jours dans les traits et dans les mouvements de l'impératrice. Elle semblait avoir, dit le général irlandais Brown, on ne sait quel pres-

sentiment d'une catastrophe inconnue des courtisans; elle se levait plusieurs fois par nuit de sa couche, demandant à ses femmes s'il n'était pas arrivé un courrier de Pétersbourg. La lecture de la dépêche de Panin calma son anxiété. Elle avait pleuré d'attendrissement à Pétersbourg en voyant la jeunesse et la beauté d'Ivan, elle pleura peut-être en apprenant sa mort ; mais l'ambition satisfaite sécha ses larmes, et la politique cacha ses remords.

L'horreur de ce crime rejaillit avec tant de murmures contre l'impératrice qu'elle n'osa de quelque temps rentrer à Pétersbourg. On allait jusqu'à craindre tout haut pour les jours de son propre fils, le tsarévitz Paul, qu'elle semblait haïr de toute la haine qu'elle avait porté à son père. Les questions de cet enfant l'importunaient et ne pouvaient avoir de réponse. « Pourquoi, disait-il, a-t-on donc fait mourir mon père et pourquoi ma mère occupe-t-elle un trône dont j'étais l'héritier ? »

XLIX.

Ces alarmes, ces murmures, ces nécessités de coups d'État sanglants pour amortir le ressentiment d'un premier crime, contraignirent Catherine à se livrer de plus en plus à la protection ou à la domination d'Orlof, dont la faveur garantissait l'impunité et le crédit aux autres auteurs de la révolution. Ce règne soldatesque d'un strélitz humiliait Panin, ministre indolent, mais politique d'une trempe plus raffinée que ce favori du regard. Orlof, de son côté, offensé du moindre obstacle que Catherine opposait à ses caprices, s'indignait de l'ascendant de Panin. Forcée souvent de choisir entre le maître de son cœur et le directeur de sa politique, impératrice et femme tour à tour, Catherine s'efforçait en vain de réconcilier son maître et son amant.

Orlof, soit qu'il voulût menacer Catherine de son indifférence, soit que le remords de ses crimes, mal récompensés tant qu'ils n'auraient pas le trône pour récompense, l'agitât déjà de la démence où il expira

depuis, montrait une humeur farouche à sa maîtresse. Il s'absentait de Pétersbourg pendant des semaines entières pour des chasses aux ours dans les sombres forêts de la Russie, ou pour des débauches avec des femmes perdues de mœurs, indignes rivales de la maîtresse de l'empire. Il affectait d'étaler ces infidélités à sa souveraine, comme pour lui prouver le mépris des charmes qu'il avait achetés jadis par tant de hasards.

L.

Les événements de Pologne, qu'elle avait semés et qui mûrissaient, suffisaient à peine à distraire Catherine de ses peines domestiques. Les plans de partage se délibéraient ouvertement entre le roi de Prusse et l'impératrice de Russie sous prétexte d'étouffer la perpétuelle anarchie de la Pologne.

Catherine profita de la paix pour promulguer un nouveau code. Ce code, extrait des écrits de Montesquieu, fut présenté et discuté en présence de tous les députés des peuplades nombreuses et diverses de l'empire.

« Qu'avons-nous besoin de code écrit? dit un Samoyède au nom des pasteurs errants de sa nation, nous faisons paître paisiblement nos rennes. Faites des codes contre nos voisins et contre vos gouverneurs russes, pour arrêter leurs exactions et leurs brigandages. »

On parla d'affranchir les paysans serfs. La no-

blesse, propriétaire d'hommes, s'émut; les paysans, agités par le mot de liberté, fermentèrent. Catherine comprit le péril d'une idée neuve et juste présentée aux espérances des uns, aux terreurs des autres; elle se hâta de dissoudre ce congrès national qui commençait à sentir trop sa force et son droit pour la sûreté du despotisme. Elle se borna à se faire proclamer, par ses sujets ainsi représentés, *la Mère de la patrie!*

Frédéric le Grand, qui la flattait tout haut, après l'avoir caractérisée tout bas si sévèrement, lui écrivait : « L'histoire nous apprend que Sémiramis commandait des armées; la reine Élisabeth d'Angleterre est comptée au rang des grands politiques; Marie-Thérèse d'Autriche a montré qu'une femme pouvait être un héros au commencement de son règne : mais aucune femme n'avait jusqu'à vous été législatrice; cette gloire était réservée à Catherine II. »

Louis XV seul, parmi les rois, professait ouvertement son mépris pour elle. « Le roi, écrivait le duc de Choiseul, méprise trop profondément et la princesse qui règne sur la Russie, et ses sentiments et sa conduite, pour s'inquiéter de la haine de cette princesse contre nous. Il pense que la haine d'une telle femme est plus honorable que son amitié. »

Le ministre français lui refusait, le plus longtemps

possible, ce titre d'impératrice qu'elle ambitionnait pour s'égalér par le nom aux souverains qu'elle égalait en puissance.

LI.

Cette haine et ce mépris des étrangers instruits des crimes par lesquels elle était parvenue à l'empire fermentaient encore dans le cœur de quelques Russes. Un officier nommé Tschologlokoï, neveu de ce Skawronski que la servante de Livonie, devenue tsarine, avait reconnu pour son frère, résolut de venger le meurtre de l'empereur et d'Ivan. Il attendit trois fois Catherine, dans un couloir obscur du palais qu'elle traversait habituellement, pour l'assassiner. Il avait confié son fanatisme à un de ses camarades, qui le révéla à Orloï. Orloï le surprit le poignard à la main, et le traîna aux pieds de Catherine. Elle affecta la magnanimité, et se contenta de le reléguer, pour le reste de ses jours, aux extrémités de la Sibérie.

C'est à cette époque de son règne qu'elle offrit au philosophe français d'Alembert l'emploi de gouverneur de son fils, le jeune Pétrowitz. D'Alembert refusa, non, comme on l'a écrit, par répugnance morale

contre une cour dépravée, mais par fidélité de cœur aux attachements qui le retenaient à Paris. Il préféra la médiocrité philosophique et l'amitié d'une femme à ce luxe et aux vanités d'une cour. Le grand déclamateur Diderot, appelé à Pétersbourg pour donner des leçons de philosophie et de législation à Catherine, fut moins sage que d'Alembert; il accourut à l'invitation de l'impératrice. Elle feignit de l'écouter quelques jours en disciple; mais elle aurait donné elle-même des leçons de gouvernement à l'ami enthousiaste et utopiste de J.-J. Rousseau. Elle renvoya ce philosophe à ses rêves, comblé de ses bienfaits. Elle ne voulait que flatter en lui la littérature et la philosophie françaises, qui dispensaient la renommée en Europe.

Sa correspondance avec Voltaire, esprit plus juste et plus politique que Diderot et J.-J. Rousseau, atteste en elle un génie pratique de gouvernement qui n'avait rien à emprunter à ces philosophes que la popularité et la gloire. C'est pour mériter l'estime de ces dispensateurs de la renommée qu'elle fit voyager dans ses vastes États des savants chargés de faire la géographie des terres et l'enquête morale des différentes races qui les habitent. Elle fonda et dota alors, à l'imitation de Frédéric à Berlin, les académies de Pétersbourg. Elle introduisit, la pre-

mière, l'*inoculation* dans ses États, et en fit l'épreuve sur son propre fils; elle se fit inoculer elle-même avant de tenter l'épreuve sur le tzarévitz. Orlof imita sa souveraine.

« Le grand maître de l'artillerie, écrivait-elle à Voltaire, le comte Orlof, ce héros qui ressemble aux anciens Romains des beaux temps de la république, dont il a le courage et la générosité, est allé à la chasse le lendemain de l'opération, dans une épaisse neige. »

Orlof, de tous les Romains, ne rappelait que le licencieux et heureux Antoine.

LII.

La déclaration de guerre de la Turquie la surprit dans l'œuvre de ces améliorations intérieures.

Nous avons raconté dans l'histoire de Turquie et dans l'histoire de Russie les péripéties de cette guerre et les intrigues fomentées en Grèce par les Orlof pour l'arracher à l'empire ottoman. L'aveugle Europe semblait se complaire dans son indifférence ou dans sa complicité, devant l'étreinte de l'Orient par la Russie. Dans la rade de Tschesmé, deux amiraux anglais, sous les ordres des deux Orlof, incendièrent la flotte des Turcs ; en portant la terreur à Constantinople, la réverbération de cet incendie commença à éclairer l'Europe sur les desseins de la Russie. Catherine, dans l'ivresse de sa victoire, en attribua fausement la gloire aux frères de son favori et fit construire un palais et une ville pour en immortaliser le souvenir.

Alexis Orlof, laissant l'escadre russe à Paros, vint triompher en personne à Pétersbourg. Il en repartit bientôt, comblé d'honneurs et de dons par l'impéra-

trice, pour aller, disait-il, conquérir l'Archipel et l'Égypte. En passant par Vienne, il eut la sinistre indiscretion de raconter à table les détails de l'assassinat de Pierre III, étouffé par sa propre main. Il se plaignit des nécessités de la politique, qui exigeaient de tels services d'un homme aussi peu sanguinaire que lui. Les auditeurs frémirent d'horreur : nul ne se doutait qu'il allait bien mériter de sa maîtresse par un service plus lâche et plus perfide encore que le meurtre de son souverain.

LIII.

L'impératrice Élisabeth avait eu de son union secrète, mais légitime, avec le soldat aux gardes Alexis Razomouski, une fille élevée sous le nom de princesse Tarakonof. Cette jeune princesse, d'après les traditions russes, pouvait, à défaut d'Ivan, prétendre légalement à la couronne. Elle n'avait que quinze ans en 1771 ; sa beauté rappelait le sang de la première Catherine ; son âge, sa candeur, son innocence, les grâces naïves de son esprit éloignaient d'elle tout soupçon d'autre ambition que celle de l'amour. Une gouvernante, choisie parmi les étrangères qui élevaient ordinairement la noblesse russe, était chargée de sa maison et de son éducation. Rien ne transpirait au dehors de cet intérieur mystérieux que la naissance illustre de l'orpheline, ses charmes et ses précoces vertus. C'était le temps où Catherine faisait violence par ses armes à la Pologne, la contraignait à subir le joug des Russes par la main de son ancien favori, le faible roi Poniatowski. Le prince Radziwil,

Polonais révolté contre Poniatowski, et chef de la confédération des catholiques dissidents contre les Russes, chercha, dans son imagination romanesque de Sarmate, le moyen de se venger et peut-être de se grandir jusqu'à un trône en jetant un élément de compétition dynastique parmi les Russes. Il parvint, à force d'or et d'intrigues, à faire enlever la fille d'Élisabeth à Pétersbourg et à la conduire à Rome, en lui promettant de l'épouser et de la ramener en Russie avec l'appui des Polonais catholiques, pour y revendiquer l'empire usurpé. Mais déjà l'aventurier Radziwil, vaincu et proscrit après la confédération dissoute en Pologne, n'avait plus à offrir en réalité à l'orpheline que le partage de sa proscription et de sa misère dans la capitale du monde chrétien. Il y vivait des débris de son opulence passée, et de la vente successive des diamants de sa maison.

L'impératrice Catherine, inquiète de l'existence d'une jeune fille que la passion du peuple russe pour le sang de Pierre le Grand pouvait substituer à Ivan, tenta la cupidité de Radziwil. Elle lui fit offrir la restitution de ses immenses domaines dans sa patrie, s'il voulait se servir de son ascendant sur la princesse pour la ramener en Russie et la livrer à la merci de Catherine. Radziwil ne consentit qu'à la moitié de

la perfidie qu'on lui proposait ; il promit d'abandonner à son sort la princesse, mais il refusa d'être l'instrument de sa captivité. A ce prix, il rentra dans sa patrie, dans ses biens et dans la faveur de l'impératrice. Alexis Orlof se chargea du reste.

LIV.

A peine Alexis Orlof avait-il rejoint la flotte russe, qui en revenant de l'Archipel avait relâché à Livourne, qu'il s'occupa à attirer la fille ingénue d'Élisabeth dans le piège mortel où il s'était chargé de la surprendre et de la livrer. De concert avec lui, des intrigants italiens, masqués en officiers de la marine russe, se rendirent à Rome et parvinrent, sous prétexte de dévouement au sang de leur empereur, à s'introduire dans le palais de la jeune fille. Ils l'entretinrent avec d'hypocrites confidences du prétendu complot qui se tramait partout en Russie, dans le peuple, dans l'armée, dans la flotte, pour précipiter du trône l'infâme Catherine, étrangère à l'empire, et pour y replacer la fille du tsar. Ils finirent par lui insinuer, dans des confidences plus perfides, qu'Alexis Orlof lui-même, aigri par l'ingratitude de Catherine, avait résolu de se venger de l'impératrice en accomplissant contre elle la révolution qu'il avait accomplie à regret contre Pierre III : la main de la princesse

était le prix mis par Alexis Orlof à cette défection.

Les manœuvres et les illusions de Radziwil n'avaient que trop préparé la fille d'Élisabeth à ces perspectives de trône ; elle croyait les Russes impatients de couronner en elle l'héritière de Pierre le Grand. Le don de son cœur et de sa main au sujet courageux qui lui donnait en retour l'armée et la flotte ne paraissait pas à sa gouvernante et à elle-même un prix supérieur à un empire. Alexis Orlof reçut d'elle l'autorisation de venir secrètement à Rome conférer des plans ainsi préparés. Non content de flatter par ses respects l'orgueil et l'ambition d'une enfant, il enivra son cœur inexpérimenté de l'apparence d'une passion qui effaçait l'horreur de ses crimes. Un mariage sacrilège, célébré par des bandits subalternes déguisés en prêtres grecs, convainquit l'orpheline qu'elle était l'épouse de celui dont elle allait être la victime.

LV.

Aussitôt après la fausse cérémonie des noces, Orlof persuadant sans peine à son épouse qu'elle serait plus en sûreté en Toscane qu'à Rome contre les agents de Catherine, la conduisit à Pise où il lui avait fait préparer un palais et choisir des serviteurs vendus à ses desseins. Il l'entoura, pendant quelques semaines, de tous les respects et de toutes les fêtes d'une petite cour. Le peuple de Pise et des campagnes voisines, convaincu par ces apparences de la présence d'une impératrice de Russie dans ses murs, se précipitait sur ses pas dans les courses fréquentes qu'elle faisait jusqu'à Livourne, port opulent de la Toscane, voisin de sa résidence à Pise. L'amiral de l'escadre russe, Greig, le consul d'Angleterre et sa femme la recevaient au consulat en souveraine plus qu'en exilée. Tout concourait à lui dérober le piège sous les respects et sous l'amour. On lui persuadait que les matelots et les soldats mêmes de la flotte russe,

mouillée dans la rade, brûlaient de saluer en elle le sang des tsars, et qu'ils n'attendaient que sa présence pour faire éclater leur fidélité.

Le jour fut enfin choisi pour cette apparition de la princesse sur l'escadre. Orlof ordonna tout pour la tragédie qu'il avait conçue. Après une fête chez le consul d'Angleterre, à laquelle l'amiral Greig, son épouse, Alexis Orlof et ses principaux officiers avaient assisté, on conduisit cérémonieusement la princesse, revêtue de ses plus riches parures, au rivage, à travers des flots de peuple curieux. Des chaloupes pavisées y reçurent la fille d'Élisabeth, Orlof, l'amiral, le consul anglais, les femmes et leur suite. Les chaloupes, suivies par les regards et les acclamations de la foule, voguèrent au bruit des salves du canon vers le vaisseau amiral. Hissée à bord dans une espèce de trône, la princesse touche à peine le pont, que la scène change au signal d'Orlof. On repousse au large les chaloupes, on charge de menottes et de fers les mains et les pieds de la princesse, on lui déclare qu'elle est désormais sur le sol russe, et prisonnière de celle dont elle affectait tout à l'heure le trône; on la descend ainsi enchaînée dans un cachot de l'entrepont. Elle invoque en vain par ses cris et par ses larmes le secours d'un époux qu'elle ne peut croire complice : Orlof ne daigne pas même répondre

à ses gémissements et fait voile à l'instant avec sa proie pour la Russie.

Arrivée à Pétersbourg, la fille des tsars fut enfermée secrètement dans la forteresse, et traitée en criminelle d'État par Catherine. Elle y languit six ans, jusqu'au mois de décembre 1777, où les eaux débordées de la Néwa, refoulées par la mer, s'élevèrent au-dessus du soupirail qui lui donnait le jour, et la noyèrent dans son cachot.

LVI.

Les prétextes d'intervention et de démembrement, multipliés par les anarchies de Varsovie, décidèrent Catherine à faire la paix avec les Ottomans pour concentrer son ambition sur la Pologne. Grégoire Orlof alla la négocier à Fokzani; Romanzof continua tout à la fois la négociation et la guerre à Bucharest.

Orlof, averti par ses affidés d'une nouvelle passion de l'impératrice, accourut sans ordre à Pétersbourg pour perdre son rival ou ramener à son joug impérieux son ingrate souveraine. Depuis longtemps ce joug pesait à Catherine. Son ministre, Panin, sans cesse entravé ou dominé par l'impérieux Orlof, épiait l'heure du refroidissement entre la souveraine et le favori. Catherine, souvent humiliée des infidélités et des brutalités de son complice, croyait ne pouvoir congédier sans péril celui qui l'avait élevée à l'empire et qui ne pouvait lui-même avoir de sûreté contre le supplice qu'à l'abri de son trône. D'ailleurs, le fils qu'elle avait d'Orlof, Babrinsky, était un lien vi-

vant qui l'attachait encore au père. Souvent on la surprenait versant des larmes en embrassant cet enfant, dont les traits lui rappelaient ceux d'Orlof.

Un jour, surprise par Orlof lui-même dans un de ces retours de tendresse vers le passé, elle s'humilia jusqu'à lui proposer de l'épouser en secret pour l'enchaîner à jamais à elle. Orlof, plus offensé qu'attendri par cette offre, lui répondit avec hauteur qu'une union secrète était une insulte, et qu'il se croyait assez grand pour porter publiquement le titre de son époux, ou assez fier pour le dédaigner. Cette réponse décida Catherine à extirper de son cœur les restes de sa tendresse pour un homme qui aspirait à sa couronne plus qu'à son cœur.

Ce fut peu de jours après cet entretien qu'Orlof partit pour aller traiter des préliminaires de la paix avec le grand vizir à Fokzani. Panin et les ennemis du favori profitèrent de son éloignement pour insinuer à l'impératrice qu'Orlof, en se chargeant lui-même de cette pacification, ne songeait à rien moins qu'à se créer un empire indépendant, en se faisant accepter des deux empires comme souverain intermédiaire de la Moldavie et de la Valachie. Cette supposition ne dépassait pas les rêves ambitieux d'Orlof : celui qui avait tant obtenu de la fortune se croyait le droit d'en espérer davantage.

Mais un regard de l'impératrice sur un jeune sous-lieutenant de ses gardes, nommé Wasilikof, fut plus persuasif que les insinuations de ses ministres. Wasilikof était d'une beauté et d'une stature qui rappelaient la jeunesse d'Orlof. Placé sans cesse sous les yeux de Catherine, comme pour nourrir son inclination naissante, par l'ennemi des Orlof, l'astucieux et féroce Baratinsky, le sous-lieutenant fut élevé en peu de jours jusqu'au rang de chambellan intime de l'impératrice. Il parut aux yeux de toute la cour avoir hérité de tout l'amour dédaigné par Orlof; mais le génie manquait au nouveau favori pour nourrir la tendresse d'une femme que la beauté seule ne suffisait pas alors à séduire.

Orlof cependant, averti par ses amis d'une faveur qui menaçait d'effacer la sienne, partit sans ordre de Fokzani et accourut à Pétersbourg pour gourmander sa souveraine et pour écraser son rival. Catherine, instruite de son retour et intimidée de ses violences, ordonna de lui refuser l'entrée de la ville, de doubler la garde du palais, et de placer des sentinelles à la porte de l'appartement de Wasilikof. Orlof, arrêté par cet ordre aux portes de la ville, reprit frémissant la route de Gatchina, une de ses maisons de campagne. Le comte Tzernitchef, son ennemi, vint au nom de l'impératrice lui demander la démission de ses

emplois. Il marchanda fièrement son obéissance : on lui en paya le prix par des domaines et par des trésors, et par des pierreries digne d'un satrape du Nord. Le titre de prince de l'empire, une terre de six mille paysans, une vaisselle d'argent somptueuse, une pension de cinq cent mille francs, le décidèrent à voyager quelques années loin de sa patrie. Il alla étonner la France, l'Angleterre, l'Italie par des magnificences qui effaçaient celles des rois, mais qui laissaient d'autant plus lire sur son nom la tache de sang dont il les avait achetées. Le remords commença en lui avec la disgrâce. L'agitation de son âme en présageait l'égarement.

LVII.

Orlof, instruit de l'affaiblissement de la passion de Catherine pour Wasilikof, reparut tout à coup sans être attendu à Pétersbourg. A son retour, Wasilikof, congédié après vingt-deux mois de faveur, fut éloigné avec le titre et les trésors dont l'impératrice consolait ses favoris. On croit qu'elle voulut faire apparaître Orlof comme une menace devant les partisans du grand-duc, son fils, qui conspiraient sourdement pour ce fils de Pierre III contre sa mère.

Sa première tendresse pour Orlof parut se ranimer plus vive par sa présence. Elle lui rendit toutes ses familiarités et tous ses honneurs. Elle ne lui refusa que l'exil de son premier ministre Panin, toujours gouverneur du Pétrowitz, son fils. Elle maria cet héritier présomptif du trône à la fille du landgrave de Hesse-Cassel, la princesse Wilhelmine, qui prit le nom de Nathalie Alexiewa. La politique de la cour de Pétersbourg cherchait déjà depuis trois générations ses alliances de famille parmi les petites

cours d'Allemagne : la parenté devait avec le temps devenir un lien pour la politique ; le patronage sur l'Allemagne était la lointaine ambition de la Russie.

Après ce mariage qui émancipait le grand-duc de la tutelle de son gouverneur Panin, Orlof insista sur l'éloignement de ce ministre. Catherine ajourna encore cette condescendance à son ancien favori. Elle prit le prétexte de la politique pour s'y refuser ; son véritable motif était une quatrième passion couvée dans son cœur, et favorisée en secret par Panin. L'objet de cette passion était Potemkin. La révolte de Pougatchef suspendit pour quelque temps, en 1774, l'avènement de ce favori destiné à devenir bientôt le prodige de la faveur et l'Antoine de la Cléopâtre russe.

LVIII.

L'apaisement de cette révolte, qui avait soulevé un quart de l'empire et coûté des flots de sang à la Russie, rendit la sécurité à Catherine. Rien ne consolide autant un trône qu'un soulèvement vaincu. Orlof avait été soupçonné d'avoir suscité lui-même Pougatchef, pour faire sentir à l'impératrice la nécessité de s'appuyer sur le bras d'un soldat. Rien ne justifie une si odieuse et si périlleuse supposition de complicité dans Orlof; son nom était couvert d'autant d'imprécations que celui de Catherine dans les manifestes des rebelles; il était la première victime désignée à la vengeance des Russes. La cause du refroidissement de Catherine pour lui était tout entière dans un dégoût de femme, et non dans un soupçon d'impératrice. Il avait abusé des faiblesses et des docilités de l'amour; il voulait asservir quand il n'aimait plus. L'orgueil humilié avait fini par se revolter dans l'âme de l'impératrice. Depuis longtemps, elle aimait mystérieusement le jeune Potemkin.

Les Potemkin étaient une famille polonaise, naturalisée en Russie et vivant dans une modique obscurité sur une petite-terre seigneuriale des environs de Smolensk. Celui dont la Russie et l'Europe apprirent alors pour la première fois le nom était né dans cette résidence rurale de ses pères, en 1736. Élevé à Moscou dans les lettres, il s'y distingua par la promptitude de son intelligence et par sa passion pour la poésie, ce débordement de l'imagination dans les riches natures. De la poésie à l'héroïsme il n'y a que la distance du rêve à la réalité, dans les races primitives. Le jeune Potemkin rêva dès son adolescence des destinées démesurées à sa naissance; il se fit soldat, parce que l'épée est le talisman des hautes fortunes. La nature l'avait doué de cette mâle beauté qui attire les regards sur l'homme, et de l'homme sur le nom. Promu bientôt au grade d'officier dans les gardes à cheval, brave, enthousiaste, éloquent, supérieur de grâce et de génie à ses camarades, il ne tarda pas à être comme eux ébloui des charmes de la tsarine, attendri par ses malheurs, passionné pour sa cause contre les brutalités de son mari. Pressé d'évaporer dans quelques entreprises romanesques cette chaleur d'âme du Polonais, qui se répand dans tous les hasards et qui en fait le premier complice de toutes les révolutions, il entra

avec ardeur dans la conjuration des casernes pour Catherine; il fut l'âme et la voix des conciliabules soldatesques dans la nuit qui précéda la révolution.

Au moment où l'impératrice sortait de Pétersbourg pour marcher contre son mari, Potemkin ayant été envoyé par Orlof auprès d'elle pour lui demander un ordre, son cheval se cabra pour ne pas s'éloigner de celui de l'impératrice, et, soit instinct de l'animal, soit adresse du cavalier, Potemkin attira longtemps ainsi l'attention et l'émotion de sa souveraine. Elle n'oublia jamais l'émotion de ce premier regard. Orlof n'était que l'Hercule, Potemkin était l'Antinoüs de la Russie. Il fut un des officiers de confiance envoyés le soir, de Péterhof à Oranienbaum, pour demander à l'empereur trahi l'acte de son abdication. Récompensé de son zèle dans la révolution par le grade de colonel et par une mission diplomatique en Suède, il revint à Pétersbourg, et fut introduit par les Orlof eux-mêmes dans le cercle étroit de militaires et de partisans qui charmaient les soirées du palais. Il y conçut dès lors pour cette femme séduisante une passion qui ne s'exprimait que par le culte silencieux des regards et du dévouement.

Les Orlof néanmoins en furent offensés. Grégoire et Alexis, ayant un jour convié sous un faux prétexte le modeste adorateur à un entretien secret avec eux,

le raillèrent cruellement sur ses prétentions au cœur de la souveraine, et, dans une rixe qui s'éleva à ce sujet entre Potemkin et eux, Alexis et Grégoire Orlof lui crevèrent un œil d'un coup au visage. Ces barbares fils de strélitz se réconcilièrent néanmoins avec Potemkin, et ne soupçonnèrent pas la vengeance qui couvait sous l'oubli apparent de l'offense. Catherine, informée par eux-mêmes de la passion du beau Polonais et de l'accident qui avait puni son audace, affecta d'ignorer un amour qui lui inspirait une reconnaissance secrète. Il partit pour l'armée de Romanzof, décidé à chercher dans la mort l'oubli de la passion qui le consumait pour Catherine; il n'y trouva que des occasions de s'illustrer contre les Turcs dans la longue guerre de Moldavie.

Instruit du déclin de faveur d'Orlof, il obtint d'être envoyé par Romanzof à Pétersbourg pour apporter à Catherine la nouvelle de la victoire de Choksim. Il espérait trouver le cœur de l'impératrice libre; il le trouva occupé par l'insignifiant favori Wasilikof. Déçu dans ses espérances, il s'éloigna sans se plaindre de la cour où le bonheur d'un autre offensait ses regards, et courut s'enfermer dans un monastère des environs de Pétersbourg, pour y ensevelir sa douleur. L'impératrice, affligée de son absence, en apprit la cause, le plaignit tout haut, et le

rappela par des insinuations consolantes. Il s'obstina à ne pas les comprendre, se revêtit du costume des moines du couvent de Saint-Alexandre Newsky, parut décidé à abjurer le monde, et poussa la dévotion désespérée jusqu'à la démence. Ce délire de la piété et de l'amour toucha le cœur de Catherine; elle envoya sa confidente, la belle comtesse de Bruce, au couvent de Saint-Alexandre Newsky, pour rendre la raison avec l'espoir à Potemkin.

Le Polonais, jetant le froc, reparut à la cour d'autant plus adoré de Catherine qu'elle avait plus longtemps refoulé cette passion dans son âme. Wasilikof, relégué à Moscou, céda l'empire à ce rival arraché du cloître pour régner dans le cœur et dans le conseil de sa souveraine. Son ascendant absolu sur l'impératrice ressembla dès ce jour à un sortilège. Ce sortilège n'était que la perpétuelle agitation du caractère de ce favori, qui faisait tour à tour admirer, adorer, trembler, espérer Catherine, la traitant dans la même journée en idole ou en esclave. Mais Catherine, heureuse de son esclavage, lui sacrifiait tous ses rivaux. Orlof et Panin furent écartés. Potemkin régna ou par lui-même ou par des rivaux tolérés par lui jusqu'à sa mort.

Un mariage secret pouvait seul expliquer ces excès d'asservissement dans une femme impérieuse:

on le supposa, sans en avoir jamais la preuve. Affectant dans le palais l'attitude, le costume négligé, la familiarité supérieure d'un époux sur une épouse docile, il levait, dans ses colères, la main sur sa maîtresse ; il la punissait quelquefois par des absences obstinées de son appartement ; il osait lui reprocher tout haut jusqu'au crime de son usurpation et de ses meurtres.

Un jour que l'impératrice l'avait envoyé plusieurs fois prier de venir assister dans sa chambre au conseil, et qu'il continuait à jouer aux dés avec ses familiers sans daigner répondre :

« Que faut-il que je dise à l'impératrice ? lui demanda respectueusement le chambellan.

— Dites-lui, répondit insolemment le favori, qu'elle trouvera une réponse dans la Bible, au commencement du premier psaume : *Heureux l'homme qui n'a jamais assisté au conseil des pervers.* »

La passion effrénée qu'il avait su inspirer, parce qu'il la ressentait lui-même, lui pardonnait tout. Il concentra dans sa seule main tous les ministères et tous les commandements d'armée. Ces scandales et ces honneurs ne retranchèrent rien à ses démonstrations sincères de piété presque ascétique. Il passait des heures au pied des autels ; il ne vivait, pendant les longs carêmes grecs, que de racines ; il ne buvait

que de l'eau ; il éprouvait ou il simulait des scrupules sur son union illicite avec l'impératrice. La consécration de leur amour par un pape put seule, dit-on, les apaiser.

LIX.

Panin conservait encore sous Potemkin la molle direction des affaires, que son indolence rendait à la fois commode et inoffensive au favori. Quant à Grégoire Orlof, il n'avait pu supporter longtemps le spectacle du triomphe d'un rival autrefois dédaigné par lui. Époux d'une femme jeune et belle, il la perdit en visitant de nouveau la Suisse, dans son exil volontaire. Revenu à Pétersbourg après la mort de sa femme, il ne reparut à la cour que pour effrayer ses amis de sa démente, et l'impératrice de ses reproches sur leur crime commun. Ses remords prirent le caractère de la vengeance. L'ombre de Pierre III le chassait de résidence en résidence. Exilé enfin à Moscou, il y expira dans les convulsions du meurtrier qui s'entend citer au jugement de Dieu par sa victime. Sa vie et sa mort justifèrent la Providence de sa criminelle élévation.

Potemkin au moins, en partageant le trône, était innocent du régicide ; sa souveraine ne voyait pas

sur ses mains le sang de son mari. Sa faveur, toujours excessive en 1766, n'avait plus cependant le caractère de l'amour. Le cœur de Catherine, dépravé par l'inconstance de ses attachements, ne cherchait plus, comme une sultane du Nord ou comme une courtisane antique, que la nouveauté dans la passion. L'âme en elle se séparait des sens : commencement ordinaire de la dépravation qui a besoin de matérialiser le plaisir. L'impératrice régnaît, la femme se dégradait jusqu'à la courtisane. Cette courtisane couronnée choisissait, au lieu d'être choisie ; c'était désormais la seule différence.

LX.

Un jeune secrétaire du cabinet, nommé Zawadowsky, distingué pour sa figure par Catherine, fut agréé par Potemkin lui-même comme un rival subordonné à son dédaigneux ascendant. Un honteux marché parut, à dater de ce jour, conclu entre le favori suprême, les favoris subalternes et l'impératrice, pour se partager la faveur permanente de la politique, les faveurs changeantes de l'intimité, le trône et la couche. Le titre de favori fut dégradé au rang d'une domesticité quelquefois passionnée, toujours infamante. Zawadowsky en jouit peu de temps. Potemkin le craignit assez peu pour le laisser, après sa courte faveur, continuer ses fonctions de secrétaire dans le cabinet. L'impératrice ne rougissait déjà plus ni de ses abandons ni de ses inconstances.

Potemkin, récompensé de ses complaisances, reçut de sa souveraine des dons, des privilèges, des honneurs qui l'égalaient à un roi. Il fit venir sa mère à la cour, et la créa dame du palais. Trois de ses nièces,

filles de sa sœur, M^{me} d'Enquelhart, furent appelées d'Allemagne à Pétersbourg pour décorer de leurs grâces sa maison; elles y régnèrent sur son cœur jusqu'à sa mort. Potemkin continua à occuper au palais l'appartement contigu à celui de l'impératrice; une communication patente existait entre les deux appartements. Potemkin affectait de traverser à toute heure les salles et les corridors, les jambes demi-nues, les cheveux épars, la poitrine débraillée, un simple peignoir jeté sur ses épaules, dans le costume d'un homme à qui le mariage ou la familiarité sans bornes ne commande plus la pudeur. Ainsi, de ce mélange de domination et de complaisance, de culte et de dédain, se constitua, sous l'apparence d'un satrape de cour, le véritable empereur de la Russie. Une passion criminelle avait élevé Catherine sur le trône; c'était à l'amour dédaigneux de la dégrader.

Bientôt il se construisit, à côté du palais impérial, un palais personnel, bâti et meublé avec le luxe d'une demeure souveraine; puis, mécontent de l'architecture de ce palais, il s'en construisit un autre contigu à celui de l'Ermitage, habité par l'impératrice. Une galerie couverte, conduisant de ce palais dans l'autre, ne faisait des deux demeures qu'une seule habitation. Quand l'indolent Potemkin négligeait d'aller lui-même rendre les hommages d'un sujet à l'impéra-

trice, elle venait, sans être aperçue du dehors, le consulter sur les affaires d'État ou sur les plaisirs de cour, d'autant plus humble avec lui qu'elle s'abaissait de plus haut. Aucune servilité n'égale celle d'une souveraine qui est descendue, pour un sujet, de son rang. Les courtisans et les ambassadeurs des cours étrangères suivaient l'exemple de prostration que Catherine donnait à l'empire devant celui qui avait été son idole, et qui restait son maître.

LXI.

Un nouveau caprice l'entraînait vers un jeune barbare, nommé Zoritch, né dans les forêts de la Servie, et que le hasard avait amené à Pétersbourg.

Zoritch, simple fils d'un paysan de la Servie, avait été fait prisonnier par les Turcs dans une des nombreuses révoltes de sa sauvage patrie contre les pachas. Jeté dans le bagne de Constantinople, il avait limé ses fers; une barque grecque l'avait porté à Azof. Engagé dans l'armée russe du prince Galitzin, il s'était élevé au rang de capitaine de hussards. Sa figure grecque, sa taille albanaise, relevées par l'élégance de son costume militaire, faisaient du Servien Zoritch le type de la beauté virile dans les revues et dans les salons de Pétersbourg.

Potemkin, dans l'intérêt de son ambition, qui ne craignait rien d'un étranger illettré et demi-barbare, le présenta lui-même, comme un des officiers de son état-major, à l'impératrice, curieuse d'admirer ce chef-d'œuvre de la nature. Elle fut éblouie du pre-

mier regard. Elle avoua sa fascination à Potemkin ; elle lui demanda humblement la permission d'aimer. Potemkin ne l'accorda pas, il la vendit. Zoritch ne fut installé dans l'appartement et dans la fortune de favori qu'après avoir ouvertement payé à Potemkin un honteux tribut de quatre cent mille francs. Ce tribut, renouvelé à chaque inconstance de cœur de Catherine, devint une source des prodigalités de Potemkin, et comme une reconnaissance de son droit de tolérer ou d'exclure les favoris subalternes. Cet impôt sur les passions de Catherine, fourni par la souveraine, payé par le favori, perçu par le complaisant, est une de ces obscénités de l'histoire plus fétides que l'impôt de Vespasien. Pétersbourg, du premier coup, dépassait le Bas-Empire.

Zoritch, ingrat et insolent envers Potemkin, ne tarda pas à vouloir gouverner l'empire, parce qu'il régnait au palais. Ignorant et superbe, il prit la Russie pour un sérail où le caprice peut changer l'amour en despotisme ; il osa proposer un duel à Potemkin. Le favori dominant n'eut qu'un geste à faire pour expulser le Servien. La pitié de Potemkin et la munificence de l'impératrice lui assignèrent pour exil la ville de Schklow, érigée en principauté, et un revenu conforme à son nouveau rang. Il s'y consola, dans un faste barbare, d'une disgrâce qui avait

fait un prince d'un pasteur des montagnes de Servie.

Un huitième complaisant de Potemkin, idôle vide et futile de salons, le jeune Korzakof, succéda à Zoritch. Infidèle aussitôt qu'aimé, l'impératrice le surprit aux genoux de la belle comtesse de Bruce, sa confidente, dans sa propre chambre. L'éloignement et le silence furent la seule vengeance de l'amante et de l'amie offensées. Elle ne punit les téméraires qu'en retirant sa faveur à Korzakof, et sa familiarité à son amie. Magnanime, peut-être par indifférence, l'impératrice absolue ne vengeait pas la femme dédaignée. Elle semblait s'être habituée déjà à regarder la tendresse comme un service ; elle congédiait comme si elle eût dédaigné de punir. Un neuvième amour, plus digne cette fois de ce nom, couvait déjà dans son cœur pour un homme plus digne de l'inspirer et de le ressentir, le beau et malheureux Landskoï.

Mais la politique, la guerre, l'administration, l'encouragement des sciences, des lettres, du commerce, couvrirent, pendant ces années prospères de son règne, les obscures intrigues du palais.

LXII.

La première épouse que l'impératrice avait donnée à son fils venait d'expirer d'une mort prématurée. Catherine, qui la supposait capable de provoquer le grand-duc à la revendication du trône, l'avait dénoncée à son mari comme suspecte d'une inclination criminelle pour le comte André Razomouski. Elle avait éloigné Razomouski par l'ambassade de Naples.

Aussitôt après les funérailles, elle demanda pour le grand-duc la main de la princesse de Wurtemberg, nièce du roi de Prusse. Le grand-duc partit avec Romanzof pour avoir une entrevue à Berlin avec sa future épouse. Frédéric le reçut comme le gage d'une indissoluble alliance entre la Russie et la Prusse, les deux grandes ambitions conquérantes du Nord.

« Vous ne voyez en moi, prince, dit-il avec une glorieuse affectation de modestie à l'héritier de Catherine, qu'un pauvre vieillard malade, à cheveux blancs ; mais croyez que je sens mon bonheur et ma

gloire en recevant dans ces murs le digne héritier d'un puissant empereur, le fils unique de ma meilleure amie, la grande Catherine. »

La princesse de Wurtemberg, arrachée par la politique à l'amour mutuel qui l'unissait à son fiancé le prince de Hesse-Darmstadt, suivit de près le grand-duc à Pétersbourg, où son mariage fut célébré. Elle embrassa, comme les grandes-duchesses destinées à l'empire, le culte national grec. Elle fut la mère d'Alexandre, de Constantin, de Nicolas, de Michel, et de cinq princesses, que ce siècle a vus sur le trône ou sur les marches du trône de Russie.

Ces négociations pour un mariage servirent de voile au grand Frédéric pour négocier en secret avec Catherine le deuxième démembrement de la Pologne, et pour obtenir d'elle le détronement de sa créature, le roi Poniatowski.

LXIII.

Les succès de l'impératrice, depuis le Bosphore et le Danube jusqu'à la Baltique et à la Bavière, ne suffisaient pas à la distraire de l'amour. Ce sentiment semblait se rallumer dans son cœur avec les années, comme un bonheur auquel on s'obstine d'autant plus qu'on le sent plus près de s'évanouir.

Le jeune et beau Landskoï, né d'une famille honorable et simple chevalier dans la garde noble du palais, avait été depuis longtemps remarqué en faction à la porte de l'appartement par sa souveraine. Landskoï avait frappé Catherine par une expression de candeur et de modestie juvéniles qui contrastaient avec la jactance d'Orlof, la majesté de Potemkin, la barbarie de Zoritch, la vanité de Korzakof. Ses regards respiraient l'amour pur, respectueux, timide, dont les femmes dépravées chérissent encore l'image, même après en avoir perdu le sentiment. Landskoï sembla rajeunir et purifier le cœur de Catherine. Elle avoua son inclination à Potemkin, avant de la déclara-

rer par ses aveux à son nouveau favori. Potemkin exigea pour sa condescendance un tribut supérieur à celui qu'il avait reçu des précédents. Au prix de deux cent mille roubles donnés à Potemkin par Landskoï, l'impératrice reçut la permission d'élever jusqu'à elle le plus cher et le plus désintéressé de ses amants.

L'empire put s'humilier, mais il n'eut jamais à s'indigner de cette préférence. Le temps de sa faveur ne fut qu'une ère de félicité domestique pour Catherine, d'administration maternelle pour la Russie, de grâces, de nobles plaisirs pour la cour. Landskoï s'efforçait d'inspirer à l'empire tout entier l'amour qu'il portait à sa souveraine, et de reporter sur la Russie l'amour que la souveraine lui témoignait à lui-même. Sa douceur, sa modestie, sa bienfaisance assoupissaient l'envie; on se félicitait d'une faiblesse qui s'excusait par des bienfaits. Potemkin lui-même contemplait sans ombrage une tendresse mutuelle qui lui livrait la politique et qui ne voulait posséder que le cœur.

La mort trancha cette félicité. Une maladie lente, attribuée à tort au poison, minait la jeunesse du beau Landskoï. L'impératrice le soigna comme une mère son fils, et recueillit sur ses larmes son dernier soupir. Son désespoir égala sa passion. Enfermée, pen-

dant plusieurs jours, dans la nuit et dans la solitude de ses appartements, comme Élisabeth d'Angleterre après le supplice de Leicester, elle voulut mourir de la mort de Landskoï : elle parut même résolue à abdi-quer l'empire, plus cher jusque là pour elle que la vie. Ses gémissements remplirent longtemps ses demeures. Elle porta le deuil de son favori aux yeux de toute la Russie, fière cette fois d'avouer dans tant de regrets tant d'amour. Elle éleva, auprès de son palais de Tzarko-Zélo, un magnifique mausolée à Landskoï ; elle s'y recueillait souvent pour pleurer. Son cœur, désespérant de retrouver jamais un attachement si personnel et si désintéressé d'ambition et de fortune, parut renoncer pour jamais à l'amour. Un long interrègne de favoris suivit la mort de Landskoï.

LXIV.

L'ambition l'arracha seule à ce souvenir. Catherine avait incorporé à ses vastes états la Crimée, son Gibraltar dans la mer Noire, et le Kouban, sa route vers la Perse et vers la Turquie d'Asie. Elle rendit, pour la pompe des mots; son nom de Tauride à la Crimée; elle donna au Kouban le nom imposant de Caucase. La Fable s'ajoutait à l'histoire pour répandre en Europe le double prestige de ses conquêtes. Catherine savait, comme Napoléon, faire retentir, par la grandeur des noms, la grandeur des pas qu'elle faisait sur le globe. Potemkin, en récompense de ses succès, reçut le surnom de Taurique et le gouvernement presque souverain de la Tauride.

En même temps l'amiral Woïnovitch, esclave passé au service des Russes sur la mer Noire, recevait l'ordre de s'emparer du port persan d'Asterabad, sur la mer Caspienne. Les Persans, après avoir toléré la construction d'un fort russe sur leur rivage, firent prisonniers, par trahison, l'amiral et ses officiers, les

chargèrent de fers, les outragèrent de coups de fouet et ne les rendirent aux Russes qu'après avoir vu démolir le fort et jeter les canons à la mer. Catherine, obligée d'ajourner ses établissements commerciaux en Perse, se borna à y fomenteur les dissensions éternelles de cette Pologne asiatique, en attendant l'heure de l'envahir.

Un traité avec la Chine autorisa, pour le commerce entre les deux empires, la résidence d'un certain nombre de jeunes Russes à Pékin pour y étudier la langue chinoise. La petite ville de Kiatka, aux confins des deux peuples, fut neutralisée pour servir de foire périodique aux marchands russes et chinois. Des caravanes privilégiées et escortées furent autorisées à pénétrer d'un empire dans l'autre pour y porter les produits du sol, les fourrures et les étoffes fabriquées.

Le Kamschatka, les côtes nord-ouest de l'Amérique, le Japon furent également jalonnés par Potemkin pour des commerces ou des établissements futurs. Jamais un peuple si récent sur le globe n'avait tant espéré de l'avenir par l'universalité de ses regards et de ses entreprises : l'espace et le temps semblaient d'avance lui appartenir. Catherine méritait le nom de *Grande*, au moins par la grandeur de ses ambitions. Elle avait trouvé dans Potemkin une grandeur

de perspectives égale à celle de ses propres pensées : c'était le prestige qui l'attachait à ce ministre. Il lui donnait le monde en espérance, en retour du pouvoir qu'elle lui maintenait.

LXV.

Aussi insidieuse dans sa diplomatie que dans ses conquêtes, Catherine flattait l'empereur Joseph II, en contraignant par ses menaces la Hollande à céder à ce prince la libre navigation de l'Escaut.

Potemkin lui suggéra en 1787 le désir de se faire couronner à Cherson, comme souveraine de la Tauride. Ce voyage, destiné à rappeler ceux de Cléopâtre sur la mer de Syrie, et à éblouir ses nouveaux sujets par l'étalage d'une pompe asiatique, fut destiné aussi à fasciner les regards de Joseph II et des ambassadeurs de l'Occident par l'étendue et par la célébrité des territoires et des mers où Catherine les promenait à sa suite. Un nouveau favori de l'impératrice, Momonof, une foule de courtisans et de femmes, les ministres, les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche, le prince de Ligne, courtisan de la gloire, dont la conversation étincelante éblouissait alors l'Europe, faisaient cortège à ce triomphe d'une femme qui s'était fait de l'Europe

entière une cour. Montrer de près l'empire ottoman à ces représentants des cours d'Occident comme une proie facile à saisir, les rendre d'abord dupes, puis complices de ses desseins sur le Bosphore, engager leur responsabilité dans ces perspectives, obtenir enfin d'eux la permission, au moins tacite, d'accomplir en Turquie ce qu'elle avait fait en Crimée, tel était, après l'orgueil du voyage lui-même, l'objet politique de cette longue promenade à travers l'empire.

Le récit fait par le prince de Ligne et par l'ambassadeur de France, M. de Ségur, rappelle le théâtre plus que l'histoire. On croit voyager avec ces courtisans à travers la Fable : les traîneaux courant de jour et de nuit, emportés par des centaines de chevaux sur des routes illuminées par des bûchers de distance en distance ; les populations bordant ces routes et se relayant pour des acclamations aussi prolongées que l'empire ; des corps d'armée avec les généraux les plus célèbres à leur tête, campés pour saluer l'impératrice de province en province ; les cataractes du Dniester ouvertes dans le granit pour laisser voguer les cinquante galères de la souveraine ; le roi de Pologne, Poniatowski, accouru comme un simple vice-roi sur le rivage de Kanief, pour s'incliner devant son ancienne idole devenue celle du monde ; un entretien secret d'une heure avec ce roi

déjà condamné, encore trompé; des villages récents, aux façades factices, décorant de loin en loin les collines du bord des fleuves, pour simuler la population et l'opulence dans les déserts; l'empereur Joseph II, accouru par une autre route à Cherson, et attendant comme un vassal le débarquement de l'impératrice; des palais bâtis pour un jour, des prodigalités de cent millions semées sur la route; Potemkin, accompagné de la plus belle des femmes de l'Orient, madame de Witt sa maîtresse, faisant les honneurs de la Crimée à sa souveraine; l'impératrice de Russie logée à Batschi-Séraïl, dans le palais désert mais encore somptueux des khans; à Pultawa, une représentation, par deux armées de soixante mille hommes, de la bataille où Charles XII céda la fortune à la Russie.

Au milieu de cet orgueil, Catherine se dégradait en public par les plus serviles condescendances envers son nouveau favori, le vulgaire Momonof, convive des empereurs et des rois. Enfin les entretiens à demi-voix ou confidentiels de l'impératrice et de Joseph II sur la part qu'ils projetaient de s'adjuger de ces terres et de ces mers ottomanes, tous ces prodiges de puissance, de luxe, de fêtes, d'esprit, de scandales, firent du voyage en Crimée l'entretien de l'Europe et de la postérité. La Russie, personnifiée dans une femme à deux faces, européenne et orien-

tale, la civilisation dans une main, l'épée dans l'autre, apparut pour la première fois à l'univers.

L'attitude courtoisanesque des ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche, d'Espagne, d'Italie, la présence de l'empereur Joseph II lui-même ajouta la déférence de l'Europe à l'orgueil de la tsarine. Un avertissement du sort sembla réveiller Joseph II de ses rêves d'envahissement de la Turquie et de la Pologne : la nouvelle de la révolution de ses États de Brabant lui arriva pendant qu'il complotait des révolutions chez ses voisins. Il partit précipitamment pour aller contenir ses propres provinces.

Pendant ce voyage, les agents de Potemkin agitaient les Égyptiens au Caire, les Grecs à Smyrne, les Roumains en Moldavie et en Valachie, les Serbes dans leurs montagnes, les Bulgares dans leurs vallées. Les réclamations du Divan étant restées sans réponse, la Porte, inquiète du voyage inexplicable de l'impératrice et de son intimité avec Joseph II, résolut de prévenir la coalition et déclara la guerre à la Russie. C'est ce que désirait Potemkin.

LXVI.

Pendant une courte guerre avec la Suède, les Turcs, malgré le courage du vieux amiral Hassan-Pacha, succombaient à Oksakof devant l'intrépidité de Souvarof, dont le nom commençait à sortir de l'obscurité dans ce siège. Potemkin, généralissime de toutes les armées de terre et de mer, gouvernait despotiquement toutes les opérations militaires des généraux subordonnés, depuis la Pologne jusqu'au Dniester, au Pruth et au Kouban. Il rêvait, dit-on, comme avait fait Orlof, de se construire un empire personnel de ces vastes lambeaux de Bessarabie, de Crimée, de Valachie, de Moldavie et de Pologne, arrachés aux Sarmates, aux Tartares et aux Ottomans. Les Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg, devenu depuis célèbre par ses campagnes contre la Révolution française, conquéraient Choksim. Potemkin enlevait enfin Oksakof dans un assaut, qu'il contemplait de loin comme un combat de cirque donné à ses favoris et à ses maîtresses. L'assaut, le

pillage et le massacre d'Oksakof entassèrent quarante-cinq mille cadavres de Russes et d'Ottomans, confondus dans les rues, sur les remparts et dans le fleuve. Il n'y eut ni pitié d'un côté, ni imploration de la vie de l'autre; la mort fut le seul arbitre entre les deux peuples.

L'Europe, fascinée par les écrivains à la solde de la Russie, applaudit à cette atroce exécution d'une ville innocente par un satrape du Nord. L'impératrice envoya à Potemkin un présent de cent mille roubles, un bâton de commandement incrusté de diamants et entouré d'une branche de laurier aux feuilles d'or; elle lui conféra de plus le titre d'hetman des Cosaques, enlevé au vieux et perfide Razoumowsky, qui avait livré Pierre III, son bienfaiteur. Une aigrette de diamants et le rang de général récompensèrent Souvarof.

Souvarof, encouragé par ces distinctions de sa souveraine, déploya rapidement un génie sauvage qui fit de ce guerrier l'Annibal russe. La victoire de Foksani, remportée par Souvarof contre les Turcs, confirma sa renommée. Celle de Rimnik, où il sauva seul, avec trente mille Russes, l'armée autrichienne des deux cent mille Turcs ou Tartares du grand vizir, lui valut le surnom de Rimnisky et le titre de comte du saint-empire romain et de comte de l'empire russe.

LXVII.

Le seul boulevard de la Turquie était désormais Ismaïl. Potemkin l'assiégeait depuis sept mois. Entouré dans son camp d'un cortège de femmes et de courtisans, il y égalait le luxe et la licence d'Antoine en Égypte. Un jour qu'il se faisait révéler superstitieusement les arrêts du destin par une devineresse de sa cour, qui lisait le sort dans la disposition des cartes. « Je connais, s'écria-t-il tout à coup, un oracle plus sûr que celui-là. » Et appelant le chef de son état-major, il lui ordonne d'appeler Souvarof et son armée devant Ismaïl.

Souvarof arrive, harangue son armée : « Point de miséricorde aux vaincus, enfants ! leur dit-il avec le stoïcisme féroce d'un barbare ; les vivres sont chers ! »

Le soir, Ismaïl était emporté. Quinze mille cadavres de soldats de Souvarof avaient comblé les fossés, quarante-cinq mille Ottomans, soldats, habitants, hommes, femmes, vieillards, enfants, massa-

crés par l'ordre de ce héros du meurtre, avaient diminué le prix des vivres dans le camp. « Madame, écrivit Potemkin à Catherine, l'orgueilleux Ismaïl est à vos pieds. » Hassan mourut de douleur en apprenant la chute de ce boulevard de sa patrie. De jeunes officiers volontaires français, les Roger de Damas, les Langeron, les Richelieu, fuyant dans les camps de l'étranger les premières agitations de la Révolution française, décoraient la cour de Potemkin et signalaient leur valeur à l'assaut d'Ismaïl.

Catherine, enorgueillie du triomphe de ses généraux, parlait tout haut d'aller transplanter la capitale à Constantinople. Potemkin, rappelé après cette campagne à Pétersbourg, y arrivait par une route illuminée jusqu'à huit journées de distance de la capitale. Des courriers, envoyés deux fois par vingt-quatre heures au-devant de lui pour rapporter de ses nouvelles à l'impératrice, ne cessaient d'aller et de revenir de Pétersbourg à la station où le triomphateur avait passé la nuit. Une députation de ministres et de sénateurs alla jusqu'à Moscou lui porter les félicitations et presque les hommages de sa souveraine. Son entrée dans la capitale égala les cortèges romains après les guerres d'Asie.

Mais ce triomphe extérieur cachait autant de craintes qu'il montrait de joie et de déférence dans

l'impératrice : elle voulait lui dérober, sous la magnificence de l'accueil, l'embarras et la froideur qu'elle éprouvait de son retour. Cette longue absence avait déraciné ce superbe favori du cœur et presque de l'esprit de sa maîtresse. Momonof, aimé quelque temps par Catherine, avait manifesté sa répugnance pour une femme flétrie par les années. Épris de la jeune et belle princesse Sherbetof, il avait mal déguisé ses sentiments à l'impératrice. A la fois offensée et clémentine, Catherine avait doté les deux ingrats et les avait relégués à Moscou, pour ne pas être témoin de leur bonheur. Le dépit et l'habitude l'avaient jetée, le jour même du départ de Momonof, dans les bras d'un dernier favori. Ce favori était le jeune Platon Zoubof, jeune officier de la garde à cheval, pépinière de ces élus de la prostitution virile. Platon Zoubof, à peine âgé de vingt-trois ans, n'avait rien de ce qui pouvait justifier un tel choix, que la figure, la complaisance et l'ambition. La vieillesse de l'impératrice et sa dépravation croissante avaient laissé prendre à Zoubof sur son cœur un empire qu'il voulait étendre jusque sur sa politique. Bezboroko et Markof, ses ministres, étaient devenus les complaisants forcés du jeune favori.

Potemkin, informé de cet ascendant de Zoubof sur les affaires, avait protesté contre ce choix dans ses

lettres à Catherine. Il arrivait pour l'expulser de la cour. Zoubof ne redoutait déjà plus de rival et supportait mal un supérieur. Une faction libertine, composée de Valérien Zoubof son frère et de Soltikof son ami, confidents tous deux des scandaleuses familiarités de l'impératrice avec ce jeune homme, de Léon Narishkin, sorte de bouffon grotesque et flatteur, d'une folle de cour, à qui la feinte folie permettait tout, de la Branitska, de la Protasof, de quelques femmes et de quelques serviteurs de confiance, enveloppait Catherine dans un cercle de plaisirs et d'entretiens impénétrables aux profanes. L'ambassadeur de France, Ségur, celui de Joseph II, Cobentzel, hommes spirituels, intéressés à flatter par état et par habitude, le prince de Nassau, aventurier illustre et cosmopolite, qui cherchait la gloire dans toutes les guerres et la fortune dans toutes les cours, y étaient seuls admis. Les trésors dévorés par les onze favoris précédents, pour prix de leur passion ou de leur complaisance, étaient maintenant la proie de Zoubof et de ses courtisans. La liste authentique de ces dons en terres, en paysans, en pierreries et en or, que nous avons sous les yeux, n'élève pas à moins de cent vingt millions de roubles le chiffre total de ces dilapidations du cœur d'une seule femme pendant ce long règne. Tacite n'a pas de mot plus caractéristi-

que ce chiffre. Les affaires nécessitaient un autre génie que celui de Zoubof.

La mort de Joseph II, remplacé sur le trône par Léopold, avait arraché l'Autriche à l'alliance russe. Celle de Frédéric II, qui datait de 1786, avait refroidi le cabinet de Berlin. Potemkin conseilla la paix avec les Turcs, afin de reporter l'attention tout entière de la Russie sur les événements et sur les doctrines dont la révolution française ébranlait le monde.

Catherine, portée au trône par une révolution de palais, détestait les révolutions populaires. Séditieuse avec ses complices contre son mari, impie avec Diderot, philosophe avec Voltaire, perturbatrice des nationalités établies en Crimée et en Pologne, elle était contre-révolutionnaire et ennemie implacable des innovations politiques en France. Bien que la Russie, trop jeune pour la liberté, cet âge viril des peuples, fût impénétrable aux idées qui remuaient alors le midi de l'Europe, l'instinct du despotisme avertissait de loin l'autocratie que son devoir était d'être du parti des trônes contre le parti des peuples.

LXVIII.

Potemkin affectait, depuis son retour à Pétersbourg, l'attitude d'un roi plus que d'un sujet. Sa cour était aussi nombreuse que celle de sa souveraine. Il cachait sous des somptuosités, sous des fêtes et sous des amours d'ostentation, le chagrin qui minait son âme. Son crédit n'était plus qu'une apparence. L'impératrice, dominée tout entière par Zoubof et par les ministres du choix de ce favori, ne laissait à Potemkin les dehors de la toute-puissance que par la crainte qu'elle avait de lui, ou par la pitié qu'on a pour une vanité mourante.

Établi dans le palais Taurique dont elle lui avait fait don, Potemkin se complaisait à étaler aux yeux des étrangers et des Russes sa pompe au lieu de sa puissance. Il voulut y donner à l'impératrice une fête monumentale, dont la description historique fut une des merveilles de sa fabuleuse vie.

Une façade décorée de colonnades, et surmontée d'une coupole, présente l'idée d'un temple plus que

d'une habitation humaine aux regards. Quand on en franchit le seuil, on s'égare des yeux à travers de longs vestibules, d'immenses rotondes dont les corniches portent des tribunes, et des forêts de piliers et de colonnes entrelacés. Les murs lambrissés de cristal multiplient l'espace, les décorations, les spectateurs, en les réfléchissant dans leur glace. Des lustres à mille branches de feux y répandent, en s'allumant, les scintillements du jour dans les eaux. Des urnes colossales de marbre et de porphyre sculptées y rappellent, comme des captifs de l'art grec dans ces âpres climats, les triomphes de la Russie sur la Tauroïde. Au delà de cette rotonde on entrevoit, à travers les interstices d'autres colonnades, un jardin d'hiver. Des palmiers de pierre en supportent le ciel factice; des haleines chaudes, soufflées par des foyers invisibles, y transforment l'hiver en éternel été; des eaux attédiées, jaillissantes ou courantes, y arrosent les plantes du Midi, frissonnantes du froid de la Russie. De blanches statues de Paros semblent respirer dans cet Élysée; un obélisque égyptien creux, dont les quatre faces sont de cristal transparent, répète ces fleurs et ces statues, et en porte l'image jusqu'au plafond. Les parfums enivrants des parterres y amollissent les sens. La statue de Catherine II, en marbre pentélique, semble régner encore, par la

beauté autant que par le sceptre, sur ce séjour, don de l'amour et de l'orgueil.

La fête fut digne de la divinité à qui Potemkin en faisait la dédicace. Vêtu d'un habit de pourpre recouvert d'un vaste réseau de dentelle brodé de pierreries, étincelant de tous les diamants que la Perse, le Kouban, la Tauride, la Pologne, la Turquie avaient jetés dans son trésor, il ne pouvait en porter le poids. Ses aides de camp étaient obligés de lui prêter leurs bras pour soutenir les pans de son habit, surchargé d'or et de perles; il semblait vouloir étaler en lui le prix fabuleux dont sa souveraine et sa maîtresse avait payé son amour et ses services.

Les deux petits-fils de Catherine, Alexandre et Constantin, exécutèrent devant elle des danses symboliques. Un éléphant monté par un Persan, les harnais couverts de rubis et d'émeraudes, apparut portant les écrins du favori. Des tables à perte de vue, dressées dans les salles et dans les jardins, reçurent des milliers de convives. Potemkin, debout derrière l'impératrice, la servit comme un esclave volontaire. Au moment où elle se retira, il tomba à ses pieds et les arrosa de larmes. Elle s'attendrit elle-même au spectacle de sa propre grandeur et au souvenir de son amour éteint pour l'homme qu'elle

avait fait trop grand pour un sujet, pas assez pour un empereur.

Ce fut le dernier regard de l'impératrice à Potemkin et de Potemkin à sa bienfaitrice. L'inquiétude, l'envie, la maladie, le chagrin, le chassaient de séjour en séjour, comme un homme qui marche sur un terrain miné sans vouloir s'avouer son danger. On apprit, le lendemain, à Pétersbourg qu'il venait de repartir bouillonnant de colère contre le prince Repnin, son subordonné, qui venait de remporter, sur les frontières du Kouban, une victoire trop éclatante sur le seraskier Batul-Bey. Il gourmanda Repnin, et se rendit au congrès de Iassy pour y presser la conclusion de la paix avec les Turcs.

La maladie morale, la disgrâce, dont il fuyait en vain le sentiment, l'y poursuivit. Ses bizarreries d'esprit l'agitaient jusqu'à la démence. Il voulait braver, par la vigueur invulnérable de son tempérament, les souffrances sourdes qui le révélaient à lui-même mortel. Ses excès de table et de sensualités de toute nature redoublaient avec ses langueurs. Son intempérance égalait sa massivité colossale : chacun de ses repas, semblables à ceux de Vitellius, engloutissaient deux fois par jour une cuisse de bœuf, un jambon de porc, une oie, un faisan, des flacons de vins, d'eau-de-vie de Dantzic, de liqueurs corrosives.

Ce régime accéléra la fièvre lente qui le consumait.

Il s'imagina que le mouvement et le changement d'air évaporerait sa langueur. Le 15 octobre 1791, il éveilla ses serviteurs dans la nuit, et partit presque sans suite pour Oksakof. Sa nièce favorite, la comtesse Branitska, l'accompagnait. A quelques lieues de Iassy, au moment où l'aurore, en se levant, répand le frisson de la fièvre dans l'air de ces plaines, il se sentit mourir. On arrêta la voiture, il se fit transporter sur le bord de la route, au pied d'un arbre, pour reprendre ses sens. A peine y était-il enveloppé de son manteau, qu'il rendit le dernier soupir, la tête sur les genoux de sa nièce, son dernier attachement sur la terre. On le rapporta à Iassy. On chercha sur son corps les traces du poison : le poison, c'était la satiété, et enfin la disgrâce.

Ainsi mourut l'homme étrange, plus que grand, qui avait étendu d'un tiers le territoire de sa patrie. Il ressemble plus à un héros de la Fable qu'à un génie de l'histoire. C'est un de ces hommes disproportionnés en masse comme en petitesse, qu'il faut voir de loin pour les admirer. Le lointain est la perspective des colosses. Potemkin fut le colosse de la faveur, de l'imagination, de la fortune, de la disgrâce, de l'ambition, du dégoût, de la démence des grands favoris. Catherine, la Russie et lui se complétèrent.

Il fallait à cet homme chimérique une souveraine aussi hardie dans ses caprices que Catherine; il fallait à Catherine un favori aussi désordonné de conception que Potemkin; il fallait à Catherine et à Potemkin une nation aussi grandiose et aussi obséquieuse que la Russie de 1776, pour contenir et pour supporter une Catherine II et un Potemkin.

L'impératrice n'aimait plus Potemkin, mais elle se souvenait de l'avoir aimé. Sa mort lui rappela tout ce qu'elle perdait en lui d'amour et de génie. Un vide immense lui apparaissait dans sa jeunesse évanouie. Elle perdit plusieurs fois ses sens, en apprenant la nouvelle de cette fin inopinée sur la poussière d'où elle l'avait élevé jusqu'au trône. Elle lui érigea un tombeau où la gloire de son règne parut être ensevelie avec lui.

LXIX.

L'héritage des titres, des commandements et des ministères de Potemkin fut partagé entre Besborodko, Markof, Soltikof et Zoubof, les uns ministres, le dernier favori de plus en plus absolu de Catherine.

La Pologne avait cherché un appui perfide dans la Prusse, depuis la mort du grand Frédéric. Elle avait de plus promulgué, à l'imitation de la France, une constitution de 1791 qui l'émancipait de l'étranger. Ces deux prétextes décidèrent l'impératrice à déclarer la guerre aux Polonais. La diète et le roi Poniatowski lui-même parurent s'élever un moment à la hauteur du danger; mais avant que la Pologne eût le temps de réunir les cinquante mille hommes qui composaient toute son armée nationale, cent mille Russes inondaient ses provinces. Le nombre écrasa le courage. Le jeune Kosciusko se fit son premier nom de patriote et de héros dans ces luttes inégales.

Trahie par ses propres enfants, la Pologne, déchirée au dedans pendant qu'elle était envahie du dehors,

vit les Branitski, les Félix Potocki, les Rzewuski, les Kassakowski, les Radzivil, aristocratie parricide, trafiquer de leur consentement à l'anéantissement de leur patrie dans une confédération polonaise de nom, russe de cœur. Rassemblés à Grodno, ces patriciens polonais laissèrent l'ambassadeur de Catherine s'asseoir sous le dais du trône qu'il venait renverser. L'ambassadeur lut devant eux l'acte d'incorporation à l'empire russe de toute la Pologne envahie. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, incorpora de son côté le lambeau de Pologne saisi par ses troupes. L'ombre de roi, Poniatowski, assistait encore à Varsovie à cette déchéance qui lui laissait une capitale. Pendant deux ans il aida, par ses proclamations et par ses condescendances, les Russes et les Prussiens à triompher des confédérations patriotiques renaissantes en vain sous Kosciusko.

Ce jeune héros, ramassé mourant sur le champ de bataille avec ses compagnons de patriotisme et de gloire, Ignace Potocki, Zajonczech et Niemcewitz, poète politique et soldat, alla languir dans les cachots de Pétersbourg. Souvarof, que le massacre d'Ismail signalait à Catherine comme l'exterminateur sans pitié des capitales, emporta d'assaut le faubourg révolté de Varsovie, Praga, et y massacra froidement trente mille victimes, sans s'informer de l'innocence,

de l'âge, du sexe. Varsovie le reçut le lendemain, couvert du sang de Praga. La capitale fut incorporée comme le reste. Poniatowski, chassé du palais et relégué à Grodno sous une escorte russe et sous la protection du prince Repnin, alla y végéter d'une pension de l'impératrice. Trop voisin de sa honte, il demanda asile à Pétersbourg et y mourut dans le mépris des deux nations et de la postérité.

LXX.

L'assassinat de Gustave III, roi de Suède, par Ankaström, bien qu'étranger à la révolution française, avait redoublé la colère de Catherine et de sa cour contre les Français. « Je suis aristocrate de situation, et je dois faire mon métier, » répondait-elle au ministre de France qui faisait appel à ses anciennes opinions libérales.

Les émigrés français, cherchant partout asile, pitié, secours ou vengeance pour leur cause, remplissaient son palais et nourrissaient ses ressentiments contre la révolution. Les princes français y étaient représentés par le prince Esterhazy, leur ambassadeur, complaisant de Zoubof. Il flattait ce favori du titre de sauveur des trônes. Les Bombelle, les Choiseul-Gouffier, les Saint-Priest, les Calonne, les Langeron, les Richelieu, les Roger de Damas, les d'Escars, gentilshommes d'élite de l'émigration française, le comte d'Artois lui-même, depuis Charles X, apportaient à

Pétersbourg leurs hommages, leurs ardeurs civiles, leurs illusions.

Ils obtinrent d'elle, en 1794, des promesses, des subsides, des armements contre la France. Koutouzoï fut envoyé par elle à Constantinople pour obtenir du sultan l'expulsion de tous les Français qui propageaient la liberté et l'impiété dans le monde. Elle se décide enfin à joindre aux flottes anglaises contre la France une escadre de seize vaisseaux et de huit frégates. Elle rêvait sur mer et sur terre la lutte inégale du vieux despotisme russe et de la liberté naissante ; elle ne doutait pas du triomphe. La mort la prévint.

LXXI.

Rien n'annonçait en elle non-seulement la caducité, mais le déclin. Quoique âgée de soixante-huit ans, la majesté mêlée de grâce qui caractérisait sa beauté dans sa jeunesse était encore répandue en souvenir sur ses traits. On comprenait, au premier aspect, que cette femme avait voulu séduire autant que régner. Une certaine mollesse des lèvres et des joues, empreinte des longs excès, affaissait le bas du visage. Ses dents tombées de bonne heure déformaient et creusaient la bouche ; le menton triple et relevé, comme celui d'Agrippine, annonçait la solidité de l'esprit et l'habitude fière de l'empire. Sa taille, un peu massive, mais bien proportionnée, portait légèrement sa forte tête. Ses yeux, souvent baissés pour recueillir sa pensée, éclairaient en s'ouvrant sa physionomie d'une intelligence scintillante et pour ainsi dire visible. Elle cherchait à donner ordinairement à son visage l'expression d'une douceur maternelle, telle qu'il convenait à une mère de l'empire ;

mais, dans les moments où elle cessait de s'observer, les plis involontaires de son front semblaient envelopper des pensées cachées et profondes. Un sillon creux entre ses deux sourcils révélait l'astuce, le souci ou le remords. Une toilette toujours recherchée, des cheveux encore blonds, disposés avec artifice pour rappeler le diadème, le fard, les fleurs, les pierreries, les parfums, les étoffes soyeuses ou veloutées, les fourrures touffues, attestaient en elle le désir suranné de plaire au favori qui était honteusement chargé d'aimer, après le temps, celle qui voulait commander même à la nature et à l'amour.

LXXII.

Dans la matinée du 4 novembre 1796, Catherine, parée comme à l'ordinaire, sortit de son appartement, où elle venait de passer quelques heures avec Zoubof, pour déjeuner avec sa cour la plus familière, qu'on appelait *le petit Ermitage*. La joie rayonnait dans ses yeux et sur ses traits; tout lui était, ce jour-là, d'heureux augure, comme si la mort eût voulu lui cacher, sous des triomphes, son dernier pas dans la vie.

Un navire, arrivé dans la nuit de la Baltique, lui avait apporté la nouvelle de la retraite des Français sous le général Moreau au delà du Rhin. Elle avait écrit en badinant au ministre d'Autriche, Cobentzel, un petit billet familier pour l'informer de ce bonheur et de cette gloire des armes de l'Autriche. Ce billet respirait la joie, assaisonnée d'une légère ironie et d'un sanglant sarcasme. Elle avait provoqué ensuite à ses bouffonneries ordinaires son grand écuyer et son histrion de cour, Léon Narischkin, déguisé pour

lui combla en marchand ambulat, vendant et marchandant des futilités de femme. Elle s'était amusée à lui faire peur de la mort, dont il affectait de redouter jusqu'au nom, en le forçant à entendre les détails de la mort du roi de Sardaigne, son protégé, qu'elle venait aussi d'apprendre. Le déjeuner finit dans un fou riré qui éclata jusqu'aux larmes. L'impératrice, riant encore, se leva de table et sortit en se plaignant à Narischkin de l'excès de rire, qui lui causait, dit-elle, des convulsions dans les entrailles.

Ses familiers attendirent longtemps et en vain son retour. Ses femmes, étonnées d'une absence qui se prolongeait plus que de coutume à cette heure de délassement après le travail et le déjeuner, entrèrent dans son appartement, et heurtèrent du pied le corps étendu sur le plancher. Un cri d'effroi répand la consternation dans le palais. On court prévenir Zoubof, dont l'appartement communiquait à celui de Catherine. Les médecins de la cour arrivent, couchent l'impératrice sur un matelas au grand air près d'une fenêtre, lui prodiguent vainement tous les secours de l'art, ne discernent plus que quelques faibles palpitations de vie dans le poul, et prononcent l'arrêt fatal au favori, aux courtisans et aux ministres, agenouillés près de sa couche. Zoubof, pour éloigner de lui tout soupçon d'avoir voulu tramer quelque com-

plot de cour contre le droit héréditaire du trône, envoie son propre frère, Valérien Zoubof, prévenir le grand-duc à sa maison de campagne de Gatchina. En attendant, un demi-silence, interrompu seulement par quelques chuchotements indiscrets, empêche le secret du palais de transpirer dans la capitale.

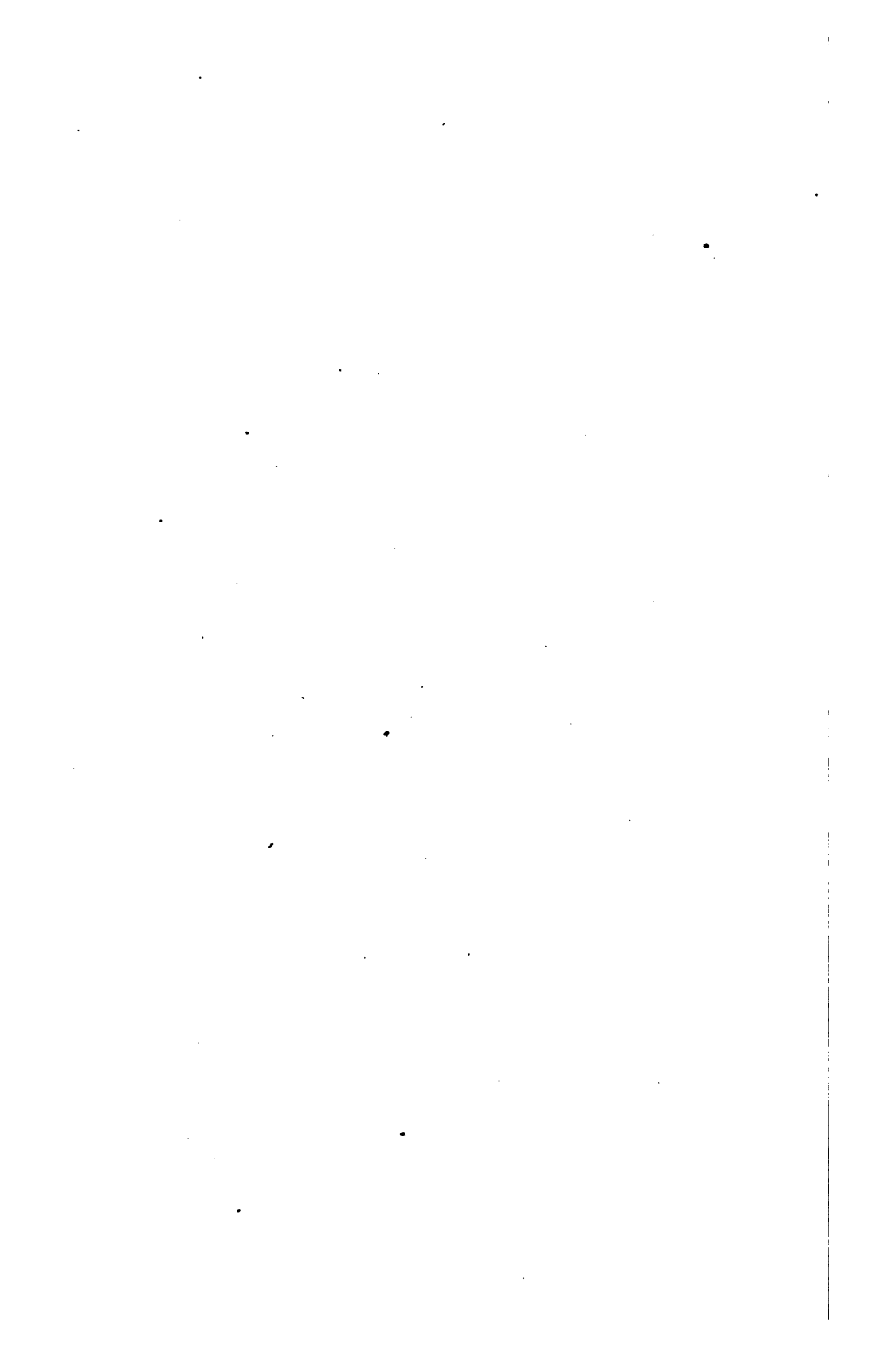
Le grand-duc, absent de Gatchina, était allé à trois lieues plus loin visiter un moulin qu'il faisait construire. Zoubof poursuit sa course jusqu'au moulin et annonce à voix basse l'événement au grand-duc. Le fils de Catherine, sans donner aucun signe de joie malséante ou de douleur simulée pour la perte d'une femme moins mère que tyran pour lui depuis son enfance, franchit en quatre heures la distance de seize lieues entre le moulin et Pétersbourg. Les ministres, le favori, les familiers s'éloignent respectueusement de lui, ne sachant s'ils sont dignes à ses yeux d'amour ou de haine. Le grand-duc, son épouse, ses trois fils, ses filles, debout ou agenouillés autour du matelas, versent des larmes, les unes feintes, les autres pieuses.

Suspendue entre la mort et la vie, l'impératrice fait attendre une nuit, un jour et la moitié de l'autre nuit, son dernier soupir. Les uns tremblaient, les autres espéraient qu'elle reprendrait la vie et la

parole pour écarter du trône un fils qu'elle n'avait jamais aimé, et pour le léguer à son petit-fils Alexandre. Une femme de chambre assurait qu'elle avait senti un serrement de main convulsif, et surpris un regard encore intelligent de l'impératrice. Mais la parole ne revint sur ses lèvres que pour jeter, au milieu de la seconde nuit, un cri déchirant qui remplit le palais d'horreur. Ce cri fut son départ de la vie, ou son entrée dans l'éternité. Ceux qui l'entendirent crurent y discerner l'accent du condamné qu'on traîne à son juge.

Son jugement était commencé sur la terre. Elle avait mérité son surnom de *Grande*; grande dans le crime; grande dans le vice, grande dans l'empire, grande dans l'admiration, mais grande aussi dans l'horreur des hommes. Elle avait civilisé, elle avait illustré, elle avait étendu l'empire, mais elle avait perverti la Russie. Quand l'histoire n'affectera plus de se séparer de la conscience, elle dira si une femme infidèle et conspiratrice, maîtresse et complice des assassins de son mari, usurpatrice du trône, marâtre de son fils, meurtrière à froid d'un compétiteur involontaire de l'empire, l'innocent Ivan, conquérante par ruse de la Crimée, spoliatrice par violence de la Pologne, courtisane achetant au lieu de vendre, présentant aux regards de son peuple douze favoris suc-

cessifs, étagés comme des cariatides obscènes sous les marches du trône, impie en France, hypocrite à Moscou, fomentant la révolution dans ses doctrines et la proscrivant dans ses actes, femme à trois faces et à trois langages, barbare avec les barbares, libérale avec les philosophes, révolutionnaire avec les peuples, contre-révolutionnaire avec les rois, comédienne souvent, tragédienne quelquefois, actrice toujours, mais grande actrice ; l'histoire, à ce point de vue de l'honnêteté morale, qui est le point de vue de la véritable politique, dira si une telle femme doit être comptée au rang des bienfaitrices de son peuple ou des corruptrices de l'humanité.



MURAT

MURAT

25 MARS 1771 — 13 OCTOBRE 1815

I.

Murat était le fils d'un simple cultivateur tenant une hôtellerie de campagne à la Bastide, bourgade du midi de la France, sur le revers de ces Pyrénées dont les races fortes, intelligentes et aventurières, respirent de près le génie chevaleresque de l'Espagne, et rappellent, jusque dans les rangs des paysans, la noblesse plébéienne et l'intrépidité du sang de Henri IV. Il y a, dans le midi de l'Europe surtout, comme il y en a en Espagne, en Écosse et en Orient, des tribus de peuple où la noblesse est de tous les rangs. Le mendiant lui-même y sent la dignité de race, parce qu'il a en lui la hauteur de

l'âme. Le jeune Joachim Murat était de ces tribus. Enfant, berger, fortifié par ces habitudes rurales et par ces rudes travaux agricoles de sa famille, servant tour à tour, comme ses frères, aux champs ou dans l'hôtellerie de son père, passionné pour les chevaux qu'élève, comme les Andalous et les Arabes, les paysans de ces contrées, les domptant avec adresse, pansant au besoin de sa main d'enfant ceux des voyageurs, hôtes accidentels de l'écurie de son père; ces habitudes le façonnaient de bonne heure aux goûts et aux habitudes du cavalier. Sa famille, aisée quoique rurale, lui faisait néanmoins recevoir, dans le village et dans la petite ville voisine de Cahors, l'instruction d'un enfant destiné soit au sacerdoce, soit aux professions accessibles alors aux jeunes gens de sa condition. Son intelligence vive et souple ne se prêtait pas moins à ces exercices de l'esprit que son corps aux exercices de la vie des champs ou des camps. Sa taille était élevée, son buste svelte, son col dégagé, ses bras souples quoique fortement noués aux épaules, ses jambes bien fendues pour embrasser le cheval, ses pieds bien arqués pour mordre les pentes des montagnes. Sa physionomie ouverte et rayonnante, ses yeux bleus, son nez aquilin, ses lèvres gracieuses, son teint coloré, ses cheveux châtons, longs, soyeux, naturellement ondes, flottant sur ses

joues ou rejetés sur son col à la manière des Basques, frappaient les yeux et gagnaient le cœur. Quelque chose d'héroïque était écrit par la nature dans l'extérieur de ce jeune homme et lui prophétisait on ne sait quoi ; sa mère et ses frères croyaient à son avenir. Son cœur sensible, serviable à tous et tendre, le faisait aimer de ses camarades et écartait de lui toute envie.

II.

Le goût du cheval et des armes l'emporta bientôt dans l'âme de Murat sur la vocation sacerdotale à laquelle sa famille le destinait malgré la nature. Le sanctuaire et la vie assise et oisive du lévite ne pouvaient contenir cette flamme et cette énergie. Tourmenté par une ambition vague, qui, au dire d'un de ses compatriotes, le portait sans cesse à élever ses regards vers les étoiles, il s'engagea en 1787, à quinze ans, malgré ses parents, dans le 12^e régiment de chasseurs. L'Europe était en paix ; il subit cinq ans sans impatience et sans dégoût la vie de simple soldat, dont son cheval et ses armes le consolait. La guerre de 1792 appela son régiment aux frontières, et fit ressortir la bravoure et l'aptitude du jeune soldat. Il passa en une seule année par les grades soldatesques de brigadier et de maréchal des logis. A la fin de l'année, il fut fait officier. L'émigration laissait les rangs libres et les places d'officiers vacantes. Bientôt capitaine en 1793, il fut élevé

en peu d'années, d'exploit en exploit, au grade de chef de brigade. Napoléon, qui le distingua partout dans la première campagne d'Italie (1796), le nomma son aide de camp à Milan, lui rendit en amitié tout ce que le jeune Murat lui donnait en admiration et en dévouement, l'attacha à sa fortune, lui confia plusieurs missions à Turin, à Gènes. Au mois de mars 1798, Murat marcha vers les confins de la Valteline, et réunit cette province à la nouvelle république Cisalpine. Envoyé à Rome avec Berthier, il défit les insurgés des campagnes voisines, et contint, par des arrestations hardies de prélats et de moines, la résistance contre les Français.

L'expédition d'Égypte résolue, il déclara qu'il suivrait partout Bonaparte. Témoin de ses charges de cavalerie contre les Mameluks, notamment à la bataille du mont Thabor (16 avril 1799), où il acheva la dispersion de l'armée turque, Bonaparte comprit l'électricité communicative que sa valeur inspirait aux troupes, vit en lui l'élan et l'enthousiasme de l'armée, le ramena en France quand il y revint éblouir et asservir le Directoire, et lui confia le rôle de l'audace et de l'action armée à Saint-Cloud, le 18 brumaire. On sait comment Murat, laissé par Bonaparte avec ses grenadiers à la porte de l'Orangerie pendant qu'il entraînait dans le conseil des Cinq-

Cents pour l'apostropher et le dissoudre, reçut dans ses bras Bonaparte repoussé, déconcerté, presque évanoui, le remit à cheval, rendit l'audace à ses résolutions, donna l'élan à ses soldats, couvrit son trouble, répara sa retraite, et acheva sa fortune et son crime en dispersant avec ses baïonnettes la représentation désarmée. De ce jour, Bonaparte reconnaissant vit dans Murat un supplément de lui-même, et résolut, par sentiment autant que par politique, de s'attacher ce compagnon d'armes qui portait partout bonheur à ses desseins. Ces deux hommes de guerre mêlèrent leur vie pour doubler, par l'attachement, leur force. Murat fut nommé commandant de la garde des consuls. Mais l'ambition n'était pas un lien assez fort pour enchaîner Murat à la fortune de son ami devenu chef de la République; l'amour rapprocha davantage encore le cœur du cœur, le sang du sang. Le jeune officier aimait une des sœurs de son général, Caroline Bonaparte. Elle entra à peine dans l'adolescence; elle était d'une beauté moins grecque et moins classique, aux yeux des statuaires, que celle qui fut depuis la princesse Pauline Borghèse, mais d'une grâce plus attrayante, d'une âme plus haute, d'une intelligence plus cultivée, d'une plus royale ambition. Murat tremblait de la demander, dans la crainte d'un refus motivé sur

son humble naissance et sur son dénûment de fortune. Bonaparte, lui comptant sa bravoure pour richesse et sa faveur pour sang, la lui offrit. Murat, le plus amoureux et le plus heureux des hommes, donna son cœur à la sœur, au frère sa reconnaissance et son dévouement. Les deux familles furent confondues comme les deux destinées.

III.

Bientôt après (1800), il commandait la cavalerie à Marengo, recevait un sabre d'honneur pour ses exploits, était chargé de commander en chef le détachement de nos armées qui marchait sur les États romains, rétablissait le pape à Rome, chassait les Napolitains, entrait à Naples en pacificateur, et concluait la paix avec le roi des Deux-Siciles. Il gouverna ensuite avec le titre de général de la république Cisalpine, et en 1802 se rendit à Lyon, où il installa les nouvelles autorités. A son retour, il alla visiter son humble famille et se parer de sa gloire dans le village de son père, mais avec une modestie et une cordialité qui élevaient à lui tous les anciens témoins de sa première obscurité. Bonaparte le nomma gouverneur de Paris. Il remplit ces fonctions avec une grandeur et un luxe qui faisaient présager l'Empire. Il aplanit la route du trône à son beau-

frère. Il le servit dans toutes ses pensées, mais Bonaparte le connaissait assez pour ne rien lui demander qui pût flétrir son cœur ou ternir son nom. Il chargeait Murat de ses grâces, les autres de ses rigueurs.

C'était l'époque où Bonaparte, dans des vues machiavéliques qui lui firent croire à la nécessité des crimes utiles, faisait enlever en pays neutre, juger et immoler en une nuit, le jeune et innocent fils des Condé. Murat ne prêta ni son âme ni sa main à cette tragédie. Sa place de gouverneur de Paris (1804) et ses liens de famille avec Napoléon laissèrent croire cependant dans les temps qu'il avait trempé dans ce sang. Ce fut une calomnie de l'ignorance.

Informé par la rumeur du palais et par M^{me} Bonaparte qu'il se tramait quelque chose de sinistre contre un prince de la famille des Bourbons, il emprunta le cœur et la voix de sa jeune femme pour détourner Bonaparte de toute mesure qui dépasserait la prudence et la sûreté de son gouvernement. Il fit parler la gloire avec la pitié. Il ne fut initié à aucune des circonstances qui préludèrent à l'attentat. Ses fonctions de gouverneur de Paris lui donnaient l'attribution de désigner les membres du conseil de guerre. Sur l'ordre du ministre de la guerre, il les désigna sans choix par leur grade et parmi les

chefs de corps de la garnison de Paris. Il pouvait croire à l'acquittement ; il espérait sans aucun doute une commutation de peine dans le cas de condamnation. Malade ou affectant la maladie dans ces jours funestes pour mieux retirer sa main de cette embûche, il se borna à envoyer à dix heures du soir, le jour du jugement, le chef d'escadron Brunet, son aide de camp, et le colonel Ravier, du 18^e régiment, à Vincennes, pour venir lui rendre compte de la séance du conseil de guerre aussitôt qu'elle serait terminée. Leur mission était uniquement de savoir ce qui se passait et de le rapporter à leur général. Ces deux officiers n'apprirent que dans les cours de Vincennes le nom du prisonnier. Ils assistèrent à ce jugement et au meurtre précipité qui le rendit plus odieux et plus féroce. Ils repartirent consternés avant le jour pour Paris. Le chef d'escadron Brunet, depuis général, jeune homme de vingt ans au cœur pur et à l'âme sensible, entra dans la chambre à coucher de Murat où il reposait avec sa femme. Il raconta ce qu'il avait vu. Murat et Caroline jetèrent des exclamations de surprise et d'horreur en l'écoutant. Ils savaient le procès ; ils ne croyaient évidemment pas à l'exécution. Ils confondirent l'un et l'autre leurs larmes avec les larmes de l'aide de camp. Ce n'est pas ainsi qu'un complice reçoit l'annonce d'un crime.

Murat en fut plus qu'innocent, il en fut navré pour lui-même et honteux pour la gloire de son beau-frère.

IV.

Après la proclamation de l'Empire, il fut revêtu de la dignité de grand amiral, dignité de cour qui lui donnait rang parmi les grandes féodalités impériales que Napoléon rêvait de reconstituer à l'imitation de Charlemagne. Mais la guerre était sa véritable dignité. Il y suivit partout l'empereur, commanda la cavalerie dans toutes les grandes campagnes de 1800 à 1808, et contribua par ses manœuvres, ses attaques et sa prodigieuse valeur, aux victoires d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau. L'empereur lui écrivit à l'occasion de la prise de Stettin : « Puisque vous prenez les places fortes avec votre cavalerie, je pourrai congédier le génie et faire fondre mes grosses pièces. » Le grand-duché de Berg, principauté de la rive droite du Rhin, enlevé comme une dépouille à la Prusse, lui fut donné en souveraineté par Napoléon. Il rêvait une souveraineté plus royale; l'empereur la lui faisait espérer pour aiguillonner son ardeur. Murat fut chargé de conduire une armée française

à Madrid (23 mars 1808), sous prétexte de pacifier l'Espagne déchirée par les dissensions de la famille royale, en réalité pour expulser les Bourbons et pour faire un trône de plus à sa dynastie. Murat, à la fois négociateur, général d'armée, protecteur apparent de la cour, exécuteur intéressé des pensées de Napoléon, conspirant et combattant pour lui-même, subjuga Madrid révolté, s'interposa entre le père et le fils au palais d'Aranjuez, contraignit l'abdication du vieux roi, engagea le jeune roi à se rendre à Bayonne, où la perfidie de Napoléon, qui lui promettait un trône, l'attendait pour lui donner une prison. L'Espagne, veuve de sa famille royale et occupée par les troupes françaises, était un empire à donner. Murat l'attendait pour lui. Il l'avait acheté par assez de bravoure, assez de services, assez de ruses, et il faut le dire, assez de sang versé. Bonaparte, mal conseillé par les ambitions de ses proches, le donna à son frère Joseph, déjà roi de Naples, promettant à Murat le royaume de Naples en dédommagement. Murat trompé, mécontent, désespéré d'avoir conquis et ensanglanté l'Espagne pour un autre, conçut un ressentiment profond d'une faveur manquée qu'il considérait comme un outrage. Il tomba malade de cette langueur qui suit les grandes ambitions déjouées. Il refusa de voir l'empereur, s'enferma dans un isole-

ment amer, et reçut enfin, par les sollicitations de sa femme, encore plus impatiente de régner que lui-même, le trône de Naples, non comme un royaume, mais comme une injure de son bienfaiteur. Il en prit possession en 1808, chassa les Anglais de l'île de Caprée, d'où leur pavillon offensait ses yeux dans son palais, éblouit son peuple par sa gloire, se l'attacha par sa grâce, et le gouverna avec une sagesse et une bonté qui le firent adorer de l'Italie. Sa cour brillante du luxe des armes, des fêtes, des plaisirs, fut une ivresse continue de guerre, d'ambition et d'amour.

V.

Il n'était néanmoins, quoique roi, qu'un vassal couronné de Napoléon. Il avait ajouté ce nom de Napoléon au sien en signe d'adoption d'une part, de clientèle de l'autre. Il continuait de servir en qualité de maréchal de l'Empire et de commandant général de la cavalerie française dans les campagnes de l'empereur. La couronne n'avait rien enlevé à son intrépidité. C'était toujours le premier soldat à cheval de l'Empire; le feu l'exaltait. La douceur de son cœur lui faisait cependant répugner au sang. Ce qu'il voulait à la tête de ses escadrons, ce n'était pas la mort des ennemis, c'était leur fuite et la victoire. Sa bravoure était un tourbillon qui dispersait tout, mais qui tuait peu. Il ne portait en chargeant ni un sabre, ni même une épée de combat. La seule arme qu'il ceignît à cheval était un glaive romain, large et court, inutile à l'attaque et à la défense contre les longues lames des cavaliers ennemis. Ce glaive, au pommeau de nacre artistement incrusté de pierres précieuses,

était orné du portrait de la belle reine Caroline, sa femme, et de leurs quatre enfants. Il ne tira qu'une seule fois cette arme du fourreau dans un danger extrême, non pour frapper, mais pour animer son escorte à fondre avec lui sur une nuée de cavaliers dont il était entouré. Il disait au comte de Mosbourg, son ami et son ministre, qui avait administré ses finances avec un talent et une fidélité dignes d'un plus vaste empire, et qui gardait sa mémoire avec le désintéressement et avec le culte de l'amitié : « Ma consolation la plus douce quand je repasse sur ma vie de soldat, de général et de roi, c'est de n'avoir jamais vu tomber un seul homme mort de ma main. Il n'est pas impossible sans doute que dans tant de charges à fond, où je lançais mon cheval à la tête des escadrons, quelques coups de pistolet, tirés au hasard, aient blessé ou tué un ennemi, mais je n'en ai rien su ; si un homme était mort devant moi, et de ma main, cette image me serait restée toujours présente, et me poursuivrait jusqu'au tombeau. »

La sensibilité du cœur s'allie ainsi dans le guerrier moderne à l'impétuosité du courage. Il veut la victoire en masse, les détails du carnage lui font horreur et pitié.

VI.

La campagne de Napoléon en Russie arracha une dernière fois Murat aux délices de sa cour de Naples. Il répugnait à cette guerre d'orgueil et de défi à la nature, où Napoléon allait jouer la vie de deux millions d'hommes et l'empire du continent contre une stérile conquête impossible à posséder. Mais Murat ne pouvait entendre de loin le bruit du canon et les échos de la gloire de ses anciens rivaux de renommée, sans se précipiter avec eux sur les champs de bataille. Il rejoignit l'empereur en route, lui fournit quelques régiments napolitains qu'il voulait tremper dans la grande guerre, et reprit le commandement en chef de cent cinquante mille hommes de cavalerie, la plus immense réunion de chevaux qui ait jamais sillonné l'Europe depuis les invasions d'Asie. L'empereur l'embrassa, partagea comme autrefois avec lui sa tente, le traitant tout à la fois en aide de camp, en ami, en beau-frère, en roi. Murat fit presque à lui seul toute la campagne, à la tête des avant-

gardes, contre un ennemi qui se repliait toujours après les premiers coups. Le roi de Naples semblait affamé de combats et jouir de ses dernières lueurs de gloire. Il n'y eut, du Borysthène à Moscou, de feu que pour lui. Il semblait n'en pas affronter assez pour son insatiabilité de gloire. Les Cosaques, dont le rideau se reformait et se dissipait sans cesse autour de lui, et qui le reconnaissaient de loin au luxe éclatant de son costume, jouaient eux-mêmes avec Murat à ce jeu du sabre, comme dans un carrousel oriental. Ils s'en approchaient, ils l'appelaient leur *hetman* français, comme les Mameluks, charmés de sa valeur, l'appelaient leur *bey* en Égypte. Ils en recevaient des présents.

VII.

Cette passion du luxe militaire, qui exposait la vie de Murat aux coups de l'ennemi, était une partie de son prestige sur les soldats. Son costume était une partie de son caractère. Il le signalait à la popularité des camps. L'éclat pour lui était l'image de la gloire. Homme du Midi, il aimait, comme le Cid, la pompe espagnole, les chevaux piaffants, les armes précieuses, les vêtements éclatants et colorés des Arabes. Son uniforme n'était jamais que le caprice éblouissant de son imagination. Il portait généralement des bottes de maroquin rouge, à larges plis retombant sur le cou-de-pied, ornées d'éperons d'or; un pantalon blanc collant sur la cuisse et révélant la mâle beauté de ses formes, une veste de brocart, une tunique courte, serrée à la taille, bordée de fourrures, enrichie de brandebourgs d'or; une coiffure relevée comme celle des compagnons de François I^{er}, deux ou trois panaches et une aigrette flottante et étincelante sur son chapeau. Héros de théâtre, mais à qui

l'œil pardonnait cette ostentation guerrière, parce que la bravoure dépassait l'ostentation, et que la scène était au milieu du feu et du sang. Napoléon souriait quelquefois avec ses lieutenants de cet appareil un peu puéril de son beau-frère, mais cet excès même lui plaisait, parce qu'il contrastait avec sa propre simplicité, autre nature de prestige dont il frappait aussi les yeux des soldats.

VIII.

Pendant que Napoléon, vainqueur presque sans combats, et enfermé dans le piège de Moscou, perdait le temps à hésiter entre une marche en avant, une paix menteuse et une retraite impossible, Murat, bivouaquant, hors des murs, à la tête de ses trente mille cavaliers, battait la campagne pour chercher l'ennemi ou l'écarter de Moscou. On sait les désastres de cette retraite, où l'armée de Napoléon, retardée par son indécision, lutta en se décimant dans des déserts de neige contre les éléments et les hommes. De cinq cent mille hommes et de cent cinquante mille chevaux qui avaient passé quelques mois auparavant le Borysthène, soixante mille hommes débandés et quelques centaines de chevaux le repassèrent à peine au cœur de l'hiver. Jamais, depuis l'armée de Xerxès, une si longue et si complète déroute devant la nature ne sema de cadavres d'hommes et de chevaux cinq cents lieues de déserts. L'âme de Murat ne fléchit pas à ce spectacle. Il l'avait présagé, il le brava en

homme qui voulait laisser sa vie ou rapporter du moins son nom. Il usa jusqu'à son dernier cheval de combat. Quand sa cavalerie fut évanouie presque tout entière dans les combats et dans la neige, il groupa le peu d'hommes qui lui restaient autour de l'empereur, il commanda le bataillon sacré qui remplaçait sa garde, petite troupe d'élite, reste pitoyable d'une immense armée, où les généraux faisaient fonctions d'officiers, et où les colonels et les chefs d'escadron serraient les rangs des soldats. Abandonné enfin par l'empereur, qui partit précipitamment pour précéder à Paris le bruit de ses désastres et pour prévenir le contre-coup de cette chute, Murat reçut la mission impossible d'arrêter ce courant de fuite, de réorganiser au cœur de l'Allemagne ennemie une armée qui n'était plus qu'une bande d'hommes démoralisés et décimés par les éléments. Murat lui-même ne résista pas. Après avoir vainement tenté de se faire obéir par des chefs dont l'absence de Napoléon encourageait la désobéissance, et par des soldats qui n'écoutaient plus que la voix du salut individuel, Murat, rappelé aussi secrètement par sa sollicitude sur le sort de son trône à Naples, déserta l'ombre d'armée confiée par l'empereur à son commandement, et partit nuitamment de Posen pour son royaume, le 17 janvier 1813, en remettant le

soin de rallier les troupes au prince Eugène Beauharnais. —

Il répétait dans la route au général Rosetti, son aide de camp : « Je ne serais pas étonné d'apprendre, en arrivant à Rome, que les Anglais sont en Calabre. »

IX.

Napoléon indigné masqua mal aux yeux de la France sa secrète colère contre son beau-frère et son ami. Il l'insulta de sa propre main dans une note publiée à ce sujet dans les feuilles publiques. « Le roi de Naples, malade, disait Napoléon, a dû quitter l'armée. Le prince Eugène en prend le commandement. Le vice-roi d'Italie a plus l'habitude d'une grande administration. Il a l'entière confiance de l'empereur. » C'était dire tout haut que Murat ne l'avait plus. Cette confiance était ébranlée depuis longtemps en effet. L'empereur savait que Murat et sa cour étaient assiégés, comme Bernadotte, des insinuations de l'Autriche et de l'Angleterre, qu'il les écoutait trop dans l'intérêt de son trône, et que Fouché, relégué à Naples, donnait à la reine Caroline, femme de Murat, et bientôt à Murat lui-même, des conseils machiavéliques de paix séparée avec les puissances et de séparation de sa cause de la cause perdue de Napoléon.

Napoléon ne se contient plus en apercevant enfin ces manœuvres obliques d'une cour vassale de la sienne et d'une défection méditée dans sa propre famille. Mais, selon son usage quand il était faible et qu'il voulait paraître fort, il révéla avant le temps sa colère, et il outragea au lieu de frapper. « Je ne vous parle pas, écrivit-il imprudemment à celui qu'il avait fait roi et qu'il avait rendu indépendant en le couronnant, je ne vous parle pas de mon mécontentement en apprenant la conduite que vous avez tenue après mon départ de l'armée; cela tient à la faiblesse de votre caractère : vous êtes un bon soldat sur le champ de bataille, mais, hors de là, vous n'avez ni vigueur, ni caractère. Seriez-vous donc de ceux qui pensent que le lion est déjà mort et qu'on peut impunément se partager ses restes?... Si vous faisiez ce calcul, il serait faux!... Vous m'avez fait tout le mal que vous pouviez me faire depuis mon départ de Wilna. Le titre de roi vous a tourné la tête... Si vous voulez le conserver, conduisez-vous bien!... »

X.

De telles paroles tombant sur le cœur d'un homme superbe, mais sensible, étaient de nature à envenimer plus qu'à ramener ce cœur. Murat, humilié, rendit offense pour offense. « Vous avez fait, dit-il, une cruelle blessure à mon honneur, et il n'est plus au pouvoir de Votre Majesté de guérir le mal ; vous avez outragé un ancien compagnon d'armes qui vous a toujours été fidèle dans vos dangers, qui n'a pas médiocrement contribué à vos victoires, qui a été un des soutiens de votre puissance, et qui jadis a ranimé votre courage défaillant au 18 brumaire.

« Quand on a l'honneur, dites-vous, d'appartenir à votre illustre famille, on ne doit rien faire qui puisse en compromettre les intérêts ou en obscurcir les splendeurs. Et moi, sire, je vous dirai pour toute réponse que votre famille a reçu de moi autant d'honneur que vous m'en avez fait par le mariage de votre sœur.

« Quoique roi, je regrette mille fois ces temps où,

simple officier, j'avais des supérieurs sans avoir un maître. Parvenu au trône, mais dans cette haute position tyrannisé par Votre Majesté, dominé dans mon intérieur, j'ai eu soif plus que jamais d'indépendance et de liberté. C'est ainsi que vous affligez, que vous immolez à vos moindres soupçons ceux qui vous sont le plus fidèles et qui vous ont le mieux servi dans la brillante carrière de vos succès : c'est ainsi que vous avez sacrifié Fouché à Savary, Talleyrand à Champagny, Champagny lui-même à Bassano, et Murat à Beauharnais, Beauharnais qui a auprès de vous le grand mérite de l'obéissance muette, et celui plus grand encore, parce qu'il est plus servile, d'avoir tranquillement annoncé au Sénat la répudiation de sa mère.

« Pour moi, je ne puis plus m'empêcher d'accorder à mon peuple quelque soulagement par le commerce, et je dois réparer le tort que lui cause la guerre maritime.

« De tout ce que j'ai dit relativement à Votre Majesté et à moi-même, il résulte que l'ancienne confiance est réciproquement altérée. Vous ferez ce que vous jugerez le plus à propos, sire ; mais quels que soient vos torts, je suis encore votre fidèle beau-frère,

« JOACHIM. »

XI.

Cette correspondance injurieuse, tantôt inspirée, tantôt adoucie par les conseils de la reine Caroline, sœur de l'empereur, mais femme ambitieuse et dominatrice de Murat, laissa le venin dans les cœurs. Murat crut pouvoir se passer de l'appui de la France ; il sollicita l'éloignement des troupes de Napoléon. Cette demande fut mal accueillie. De dépit, il voulut obliger *tous les étrangers*, employés dans son royaume, à se faire naturaliser Napolitains, ou à renoncer à leurs places : c'était déclarer qu'il ne se considérait plus lui-même comme Français. Un décret de l'empereur lui rappela durement son origine : « Considérant que le royaume de Naples fait partie du grand Empire ; que le prince qui règne dans ce pays est sorti de l'armée française ; qu'il a été élevé sur le trône par les efforts et par le sang des Français, Napoléon déclare que les citoyens français sont de droit citoyens du royaume des Deux-Siciles. »

Murat différa de célébrer la fête du roi de Rome, ne porta plus la croix de la Légion d'honneur, se retira dans son palais de Capo-di-Monte et y tomba malade.

XII.

En partant pour ouvrir en Allemagne la campagne de 1813, Napoléon écrivit à Murat pour lui offrir de nouveau le commandement de sa cavalerie. La situation de Murat fut cruelle à cet appel de son ancien chef qui allait livrer ses derniers combats sur le sol témoin de leur lutte de dix ans, périr peut-être en voulant ressaisir la victoire, mais peut-être aussi reconquérir Vienne, Berlin, la soumission de ses ennemis et une paix toute-puissante. Il était pour Murat aussi douloureux d'abandonner son ancien bienfaiteur vaincu qu'il était dangereux de mécontenter son beau-frère vainqueur. Il hésitait, ses ministres lui conseillaient de rester neutre et en observation douteuse à Naples. « N'avez-vous pas assez fait, lui disaient-ils, pour la reconnaissance et pour la gloire ? N'est-il pas temps de penser enfin à vous, à votre famille, à vos États perdus dans la défaite si vous vous mêlez au combat ? »

Murat, déjà secrètement engagé avec l'Autriche et

l'Angleterre par un traité qui lui livrait l'Italie, subit longtemps l'angoisse de l'incertitude entre son trône, ses devoirs secrets, ses devoirs publics envers la France, et son honneur de guerrier, de beau-frère et d'ami. L'acte imprudent qu'il avait commis en écoutant l'Autriche et en se liant contre son devoir pesait sur lui. Les regards de Napoléon et du monde, les soupçons des généraux français, de sa cour et de son armée, l'intimidaient également. Il crut pouvoir concilier misérablement en lui deux hommes : le général et le souverain. Comme guerrier, lieutenant de l'empereur, il se décida à partir pour l'armée et à combattre encore avec lui ; comme roi, il crut pouvoir reprendre, après avoir combattu, ses conventions particulières avec l'Autriche. Infidèle ainsi à deux causes, faute d'en avoir embrassé une, combattant du bras avec Napoléon, du cœur contre lui ; honteuse et déplorable situation où le salut n'est pas moins perdu que l'honneur.

XIII.

Le maréchal Ney, son fidèle émule de gloire, et ses amis de Paris lui écrivirent que sa lenteur scandalisait l'armée. Le comte de Mosbourg et la reine le conjurèrent de partir. Il leur avoua, sous la pression du moment, le traité secret signé entre lui et lord Bentinck, vice-roi réel de l'Angleterre en Sicile. Cet acte ténébreux avait été conclu, comme on trame un crime, dans l'île solitaire de Ponza, sur la côte déserte de l'État romain. La reine, ambitieuse et pleine de feintes, parut approuver tout haut une faute qu'elle blâmait tout bas. Elle aida son mari à tout concilier en lui conseillant de partir, mais de lui laisser, à elle, la régence, et en lui promettant de faire marcher en Italie l'armée en son nom de régente et, comme à son insu, au signal convenu. Le roi, embarrassé dans ses propres astuces, partit le lendemain pour la campagne de Dresde, laissant derrière lui ce nœud d'intrigues à dénouer, compliqué encore de l'ambition de sa femme et des jalousies de pou-

voir qu'il nourrissait contre les conseillers de la reine.

A peine le roi était-il parti que lord Bentinck, voyant dans son départ une rupture des conventions secrètes et une hostilité, quitta l'île de Ponza et regarda le traité comme non ratifié.

XIV.

Murat cependant, emporté par son ancien enthousiasme, volait à la rencontre de l'empereur en Allemagne. Il tombe dans ses bras. Napoléon le reçut en ami réconcilié et le vit combattre comme aux plus grandes journées de sa vie militaire, à côté de lui, à Dresde et sur tous les champs de bataille de cette dernière campagne. A la tête de trente mille cavaliers, Murat enfonça l'armée coalisée sous les murs de Dresde et refoula les Prussiens, les Autrichiens et les Russes. Trente mille prisonniers furent le fruit de ses exploits. L'empereur et l'armée le reconnurent à son héroïsme. Bientôt ces victoires aboutissaient pour Napoléon au soulèvement général de l'Allemagne et à la déroute de Leipsick. Murat repartit plus indécis que jamais pour ses États. Il sentait crouler l'appui de sa vie, il voulait en chercher un sur lui-même.

A peine arrivé à Naples, il réunit en conseil secret ses plus intimes confidents, et délibéra avec eux sur la fidélité ou l'infidélité à son bienfaiteur, choses sur

lesquelles l'honneur et le sentiment sont les seules délibérations. Les conclusions furent qu'il fallait se conformer à la fortune et sacrifier l'amitié à la politique et au trône. Fouché, qui avait toujours conservé l'ascendant d'une intelligence supérieure sur un esprit facile à subjuguer, accourut de Rome pour avoir des conférences secrètes avec Murat, sous prétexte de le retenir à la cause de Napoléon. On croit que les conseils secrets furent différents des démarches publiques, et qu'il fit envisager à Murat la chute de Napoléon comme imminente et le royaume de Naples comme entraîné dans cette chute, s'il ne cherchait pas un autre soutien. Un traité fut signé le 11 janvier 1814 entre l'Autriche et Murat. Par ce traité, Murat se rangeait, pour racheter sa couronne de la coalition, au nombre des ennemis de la France. Il promettait de fournir trente mille hommes opérant en Italie; l'Autriche en fournissait soixante mille. Ces deux armées seraient commandées par Murat en personne, et combineraient leur mouvement contre le vice-roi Eugène Beauharnais, commandant l'armée française à Milan. Le prix de cette défection était pour Murat le trône de Naples, abandonné par le roi Ferdinand, garanti à lui et à sa dynastie par les puissances coalisées. Héritage d'une ingratitude et d'un aveuglement que le temps ne pouvait ratifier.

XV.

A peine le traité était-il signé que la rumeur s'en répandit dans toute l'Italie, et que le cri d'indépendance qui couvait dans tous les cœurs italiens éclata dans la péninsule. Murat favorisait ce mouvement d'opinion, qui devait dans ses idées faire de lui non l'auxiliaire de l'Autriche, mais le libérateur de l'Italie et le souverain de ce vaste empire auquel il allait rendre la liberté et l'unité, ce réveil du long sommeil de l'Italie. Mais sa pensée même était comprimée en lui par sa situation. Les garnisons de Napoléon à Florence, à Rome, à Ancône, se défiaient de lui, l'Autriche l'observait avec inquiétude, l'Angleterre se réservait de le contenir dans les limites du traité qui lui assurait le royaume de Naples. Il tenta de tromper toutes ces puissances par la rapidité et le caractère équivoque de ses mouvements. Il rassura le général Miollis, commandant à Rome, le commandant d'Ancône, Barbou ; il lança ses colonnes sur les États romains, sous prétexte de demander seule-

ment passage. Les généraux français se renferment dans les citadelles. Pressé par les Autrichiens de tenir sa promesse, il ordonna à ses troupes de forcer les Français à évacuer les places fortes. Il partit lui-même de Naples à la tête d'une seconde colonne de vingt mille hommes, mais sans trésor, sans vivres, comptant sur le hasard, les sympathies, l'insurrection, pour se recruter. Il s'avança ainsi sur Bologne. Pendant sa marche, Rome, Ancône, Civita-Vecchia capitulaient, et les garnisons se repliaient libres sur la France. Lord Bentinck opérait en même temps un débarquement de troupes anglaises dirigées sur Gènes et portant sur leurs drapeaux : « Liberté et indépendance de l'Italie. »

Tout annonçait un choc prochain entre les Napolitains, les Autrichiens, les Anglais coalisés, contre Eugène, occupant encore la basse Italie pour Napoléon avec cinquante mille hommes de troupes françaises et italiennes aguerries sous un vice-roi fidèle.

XVI.

Lorsque Murat fit avancer ses troupes en Italie, sous prétexte de se joindre au vice-roi, mais, en effet, pour le combattre, les Français de la garde napolitaine, ne pouvant plus douter de sa défection, déclarèrent qu'ils ne passeraient pas Rome où déjà ils étaient arrivés. Les menaces, les prières, les séductions furent inutilement employées auprès d'eux, il fallut les ramener à Naples. De nouveaux efforts furent tentés et les trouvèrent inébranlables. Ils demandaient à être renvoyés en France. On les désarma, on les déclara prisonniers, et ils furent renfermés dans la forteresse de Gaëte.

Deux frégates françaises avaient quitté Ancône à l'approche des ennemis et s'étaient réfugiées à Brindisi. Elles se croyaient en sûreté dans un port soumis à la domination du beau-frère de l'empereur. Bientôt les commandants apprirent que le gouvernement de Naples avait décidé de s'en emparer. Bloqués par des bâtiments anglais d'une force supé-

rieure, ces officiers français furent réduits à mettre le feu à leurs frégates, pour qu'elles ne tombassent pas au pouvoir d'un allié perfide. Ils traversèrent, à la tête de leurs équipages formés en bataillons, les États du prince déloyal, chez lequel ils étaient venus chercher un refuge.

XVII.

Soit remords de combattre ses anciens compagnons d'armes, soit défiance de l'Autriche, soit attente de quelque grande insurrection nationale de l'Italie qui viendrait lui livrer la scène et améliorer les conditions de son traité, Murat, immobile à Bologne avec la moitié de son armée, consumait les jours, impatientait l'Autriche, portait ombrage aux Anglais à Gênes, et semblait s'arrêter à moitié chemin de sa défection, pour voir de l'autre côté des Alpes de quel côté se déclarerait la fortune. Il flattait tout le monde, et même Napoléon, d'avoir levé dans son intérêt le drapeau de l'indépendance. Les peuples d'Italie ne s'y rallièrent pas, voyant dans ces étrangers des instruments de la domination française dont ils étaient las en ce moment. Car pour une partie de ces malheureux peuples, la liberté n'est qu'une alternative de servitude, et la tyrannie présente est toujours la plus détestée. Murat, à la fois audacieux et timide, faisait régir les provinces traversées par

ses deux armées, comme si elles étaient destinées à former bientôt une vaste unité italique sous son sceptre. Les Anglais et les Autrichiens répandaient partout au contraire les promesses de la restauration des anciens États distincts et indépendants sous les princes de la maison de Savoie, de la maison d'Este, du grand-duc de Toscane et du pape, captif alors à Fontainebleau. Dans cette ambiguïté de leur sort prochain, les populations restaient spectatrices en apparence désintéressées de la scène. La ville de Naples seule, rouverte au commerce anglais et ivre de l'espoir de la domination sur les États rivaux, s'exaltait des triomphes promis à son roi.

XVIII.

Mais cette longue immobilité du roi de Naples à Bologne laissait s'amortir l'élan et s'affaïsser le ressort de son armée. Les généraux français le quittaient pour rester purs d'une guerre parricide contre leur patrie. Les généraux napolitains, quoique fidèles, aguerris, formés à l'école de nos grandes guerres, se subordonnaient mal à un souverain guerrier, il est vrai, mais qu'ils avaient toujours vu le second d'un grand homme. Ils l'obsédaient de leurs dissensions et de leurs conseils. Murat fléchissait et résistait tour à tour ; l'impulsion s'amollissait dans tant de mains. Nul n'apercevait assez clairement les motifs, le but, les résultats de cette expédition. L'ambiguïté de la politique donnait de l'incohérence aux actes. Les généraux sommaient le roi de s'expliquer. Lord Bentinck exigeait qu'il lui remit Livourne comme gage de l'indépendance de la Toscane. Le pape, d'un autre côté, délivré par Napoléon de la captivité afin de restituer Rome au siège du catholi-

cisme européen, s'acheminait vers sa capitale au milieu des populations italiennes ivres et prosternées. Le pontife approchait de Bologne, et Murat ne savait pas encore s'il le recevrait en prêtre qui va réclamer son temple ou en souverain qui vient réclamer ses États. Surpris dans cette indécision par le pape, Murat fut obligé de feindre le commun enthousiasme pour le captif de Napoléon, de lui témoigner un respect extérieur qui jurait avec son ambition secrète de garder Rome; il l'escorta jusqu'à Césène.

XIX.

A la même heure, les carbonari de Naples, secte mystérieuse, célèbre depuis par l'explosion de 1820 et par le soulèvement révolutionnaire de Naples et du Piémont, mais secte alors inspirée et remuée par la reine Caroline, femme de Ferdinand, roi de Sicile, agitaient les deux Calabres, proclamaient la déchéance de Murat, la restauration de la maison de Bourbon, et s'emparaient de ces deux provinces, les plus belliqueuses du royaume de Naples. Ces nouvelles et les derniers succès de Bonaparte en Champagne, exagérés par la distance, décidèrent un moment Murat à se réconcilier et à s'unir avec le prince Eugène Beauharnais. Il envoya de Bologne à Milan des négociateurs confidentiels à ce prince. Ces négociateurs furent repoussés comme les émissaires d'un traître. Ce refus de négociation, et les vives instances des généraux autrichiens et des commissaires anglais et russes qui l'assiégeaient, forcèrent Murat à attaquer les Français. Il attaqua, il fut vainqueur, il

cerna les Français refoulés dans Reggio ; mais au lieu de poursuivre son triomphe et de saisir le fruit de sa victoire, il accorda une capitulation aux troupes enfermées dans la ville, les laissa reprendre la route de Milan, et accrut ainsi les ombrages entre les Autrichiens et lui.

Il s'avança cependant vers Plaisance, pendant que le comte de Bellegarde, commandant les Autrichiens, menaçait Milan.

XX.

Telle était l'attitude de Murat, cherchant à dévorer les jours et les semaines dans une expectative dont toutes les éventualités l'alarmaient également, quand un courrier de Paris le rejoignit le 13 avril 1814, à midi, sous les murs de Plaisance. Il se promenait en cet instant avec le général Coletta dans le jardin d'une maison de campagne, près de la ville où il avait établi son quartier général. Il ouvrait son âme pleine d'anxiété, de desseins contradictoires et de remords, au général Coletta, homme de bon conseil, de talent remarquable et de résolution, mais Napolitain attaché avant tout à sa patrie. Murat ouvrit la lettre qu'apportait le courrier, lut en silence, pâlit, s'éloigna subitement de Coletta, fit çà et là quelques pas au hasard, comme un homme frappé d'un coup mortel, leva les mains au ciel, regarda ensuite tristement la terre, puis se rapprochant de Coletta et de quelques autres généraux de sa suite, accourus et interdits de cette attitude, il leur annonça la prise de

Paris, la déchéance et la captivité de Napoléon à Fontainebleau, la chute irrémédiable de l'Empire, et il pleura. L'ennemi, le despote, le tyran avait disparu à ses yeux; dans Bonaparte il ne voyait plus que l'ami succombant enfin sous les coups de la fortune, et succombant en le croyant infidèle et en le voyant lui-même au nombre de ses ennemis. Son émotion inspira pitié et attendrissement à ses généraux.

XXI.

Une heure après, soit qu'il n'eût pas le courage de poursuivre en commun avec les alliés la ruine des Français en Italie, soit qu'il pensât à son propre trône et à sa famille, que le contre-coup d'une pareille catastrophe pouvait atteindre subitement à Naples, il ordonna la suspension de toutes les hostilités à ses troupes, et se retira désarmé et déconcerté à Bologne. De là, après avoir disposé le retour de son armée dans ses États et laissé un de ses meilleurs lieutenants, le général Carascosa, avec six mille hommes dans les Marches, il partit lui-même pour sa capitale. Il la retrouva calme et fidèle. La reine, sa cour et le peuple le reçurent en vainqueur, et déguisèrent sous des fêtes multipliées les tristesses sourdes et les craintes intimes qui couvaient déjà dans tous les cœurs. Le pressentiment de la chute prochaine de cette royauté vassale de Napoléon était dans l'air. La famille des anciennes monarchies ne pouvait tolérer longtemps, encore moins protéger cette usurpation

sans base à Naples, pendant que Ferdinand réclamait son trône, et que le principe de la légitimité des couronnes devenait le droit public de l'Europe. Les services d'ailleurs rendus par Murat dans la dernière campagne à la coalition étaient si intéressés, si douteux, si faibles, qu'on pouvait sans trop d'injustice le traiter en ami ou en ennemi des alliés. Son trône tremblait comme sa conscience. Il n'avait pas même la consolation des revers, la fidélité à une cause vaincue. Il y avait du remords dans son adversité.

XXII.

Il affecta de n'y pas croire, pour enlever à ses peuples le prétexte de l'abandon. Inquiet des résolutions du congrès de Vienne et des complaisances de M. de Talleyrand pour les Bourbons de Sicile, dont les Bourbons de France devaient vouloir à tout-prix la restauration afin de fortifier leur principe, Murat envoya à Vienne deux ambassadeurs, le duc de Campo-Chiaso et le prince Cariati. Ils y furent reçus avec défiance, exclus des conférences, réduits au rôle d'observateurs de qui l'on se cache, sollicitateurs importuns d'un trône déjà secrètement donné à un autre compétiteur. Suspects aux cours légitimes, odieux aux Français de la cause de Napoléon, ces envoyés déguisaient mal à leur maître les périls dont il était menacé. Ils ne tardèrent pas à connaître ou à soupçonner le traité secret conclu entre l'Angleterre, la France et l'Autriche pour l'expulsion de Murat du trône de Naples. Murat s'obstina contre la cession de sa couronne. Il crut qu'avec l'amour de son peuple,

le nombre et la valeur de son armée, la force naturelle de ses frontières et le patriotisme italien réveillé à sa voix, il pourrait braver l'Angleterre, l'Autriche et la France, et conquérir son trône sur le sol même où il l'avait fondé.

Il sentit que la liberté pourrait seule lui concilier la nation napolitaine, plus éclairée et plus amoureuse alors d'institutions représentatives que le reste de l'Italie. Il promit une constitution à ses peuples, il créa en attendant des conseils délibérants, qui donnaient une ombre d'intervention nationale à son gouvernement encore absolu. Il s'attacha les carbonari qu'il avait jusqu'alors traqués par sa police, les protégea et s'en déclara publiquement le chef. Il réduisit les impôts, il ouvrit les ports, il donna la liberté du commerce. Il congédia avec douleur, mais pour complaire au génie du peuple, tous les Français qui occupaient des grades dans ses armées, et les plaça dans son administration. Il rechercha la popularité même par l'ingratitude, il institua de fortes milices civiques, il augmenta l'armée, il prodigua le luxe et les fêtes, il cacha sous une apparence de sécurité et de splendeur les périls et les inquiétudes dont il était dévoré. Les théâtres, les chasses, les revues, l'éclat de sa cour attiraient l'Europe. Il semblait se hâter de jouir d'un trône qui se déroba sous lui.

XXIII.

Des intrigues, sourdes se cachaient aussi dans le palais de Naples sous ces dehors de confiance et de paix. La princesse Pauline Borghèse, sœur de la reine de Naples et de Napoléon, arrivait de l'île d'Elbe, et concertait une réconciliation entre Murat encore roi et l'empereur exilé. Le cœur et l'intérêt s'accordaient dans le roi de Naples pour lui faire désirer un retour de Napoléon en France. Il voulait racheter le passé, assurer l'avenir. Il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour comprendre que les dernières extrémités de guerre, avec Bonaparte, valaient mieux pour son beau-frère que les ménagements si chèrement achetés et si mal garantis de l'Europe. Infidèle une fois par humeur et par intérêt mal entendu à son devoir et à ses sentiments, il reconnaissait maintenant que son devoir, ses sentiments et ses intérêts lui commandaient une fidélité à mort à l'auteur de sa

fortune et au chef de sa dynastie. Il regardait sans cesse du haut de la terrasse de son palais cette mer qui entourait l'île d'Elbe, et d'où quelques voiles à l'horizon pouvaient à chaque instant rapporter sur ses côtes ou sur les côtes de France l'homme qu'il avait trahi et qu'il implorait maintenant des yeux. Mais l'empereur, instruit de son repentir par sa sœur Pauline, quoiqu'il eût pardonné à Murat, et qu'il lui eût fait dire de se tenir prêt et immobile, ne se fiait pas assez à la solidité de son caractère pour se jeter à la merci de son beau-frère en Italie. Sans doute, il y aurait trouvé une armée, mais cette armée avait l'Italie à traverser et l'Autriche à vaincre, avant de franchir les Alpes pour le ramener en France. La promptitude et la surprise étaient les forces sur lesquelles il comptait le plus. Murat paraissait absorbé par les fêtes de cette saison de l'année. Il était au milieu d'un cercle de ses familiers et de ses généraux dans les salons de la reine, le 4 mars, quand un messager de l'empereur lui apporta la nouvelle de son débarquement à Cannes, et de sa marche sur Paris. Murat, sans communiquer à sa cour la nouvelle qu'il venait de recevoir, emmena la reine dans un appartement retiré du palais, pour concerter avec elle son langage et sa physionomie avant l'éclat de cet événement. Il resta longtemps enfermé avec elle, puis

reparaissant dans le salon le visage rayonnant de joie, il annonça le débarquement de Napoléon à ses courtisans, et se retira immédiatement pour réfléchir et pour tenir conseil.

XXIV.

Mais quoique son parti fût pris d'avance, et qu'il ne consultât ses conseillers que pour les ranger de son avis, il feignit d'apprendre cette rupture du banissement de Napoléon avec la même indignation que ses ennemis, et il expédia dans la nuit à toutes les cours des lettres dans lesquelles il jurait d'observer neutralité et fidélité au traité avec l'Autriche.

La reine, les amis de cette princesse à la cour, les ministres et les conseillers de Murat n'hésitèrent pas à le détourner de tout mouvement contre les puissances et de toute solidarité avec l'entreprise de Napoléon. Il fut sourd et impétueux comme sur le champ de bataille. Il énuméra ses forces, il s'éblouit lui-même de ses illusions sur sa popularité en Italie.

« L'Italie attend un signal et un homme, dit-il. J'ai quatre-vingt mille soldats aguerris, des bataillons de milice provinciale, une garde nationale, des gardes-côtes, deux mille étrangers; tous les pays baignés par le Pô m'appellent et me promettent des

bataillons de volontaires et des armes. Les généraux de l'ancienne armée d'Eugène à Milan, ceux du Piémont m'écrivent qu'ils sont prêts à s'insurger à mon approche et à former sous moi la ligue de l'indépendance italique. Le congrès, par ses actes, a mécontenté toutes les populations en deçà et au delà des Apennins; Gênes s'indigne, Venise s'humilie; le Piémont, ramené à la servitude des prêtres et des nobles par la maison surannée de Savoie, frémit du double joug qu'on lui montre; le Milanais subit impatiemment l'antique esclavage sous les proconsuls de l'Autriche; Rome et ses provinces retombent sous la tyrannie sacerdotale, qui hébète, en l'enchaînant, son peuple un moment affranchi. »

XXV.

On lui représenta en vain l'inégalité de ses forces contre les huit cent mille hommes de la coalition prêts à refluer sur les Alpes après avoir anéanti Napoléon en France, l'Angleterre menaçant ses côtes, la Sicile tramant la contre-révolution dans ses propres villes, les Calabres mal étouffées sous sa police et éclatant derrière lui pendant qu'il combattait pour l'indépendance de la basse Italie. Rien ne l'arrêta. Il avait conspiré seul avec lui-même dans le secret de ses pensées depuis huit mois; l'ancienne noblesse s'était ralliée à lui, les carbonari devaient l'aider par leur propagande secrète à mettre toute l'Italie en révolution. Ses arsenaux étaient pleins; son trésor suffisant pour une campagne, ses soldats levés, ses places préparées, ses généraux désignés. Certain de tout perdre s'il attendait immobile l'exécution des antipathies de l'Europe, il résolut de tout risquer, et, comme s'il eût voulu enlever à ses conseillers et à ses peuples le temps de la réflexion, il

déclara la guerre le 15 mars 1815, sans attendre même la nouvelle des succès définitifs de Napoléon et de son entrée à Paris.

Il prit le commandement en chef de son armée divisée en deux corps. Le premier corps, composé de sa garde, sous les ordres des généraux Pignatelli, Strongoli et de Livron, comptait douze mille hommes; le second corps, commandé, sous le roi lui-même, par les généraux Carascosa, Ambrosio, Lechi, Rossetti, Coletta, Millet, trente mille combattants. Le premier corps s'avança sur Rome, faisant demander passage au pape. Il refusa. L'armée continuant à s'approcher des murs, il abandonna Rome et se réfugia à Gènes. Le roi, avec le second corps, marcha sur Ancône.

A la nouvelle des mouvements inexplicables du roi de Naples, mais dont la coïncidence avec l'invasion de la France disait assez le sens au congrès de Vienne, l'Autriche effrayée d'abord, envoya, le 31 mai, un de ses plénipotentiaires pour donner l'assurance à Murat de sa conservation sur le trône, s'il s'unissait à la confédération européenne contre Napoléon. Murat recevant ces dépêches à Parme, répéta plusieurs fois en les lisant : « Il est trop tard, l'Italie veut être libre et elle le sera. »

L'Autriche se hâta dès lors de fortifier par de

nouvelles troupes son armée dans le Milanais. Elle
compta bientôt soixante mille hommes sous des généraux
consommés.

XXVI.

Des proclamations de Murat aux Italiens les appellent partout à la délivrance de leur patrie et à la liberté constitutionnelle qu'il leur promet sous la tutelle de son épée.

« Italiens,

« Un seul cri retentit des Alpes jusqu'au détroit
« de Scylla, l'indépendance de l'Italie. De quel droit
« les étrangers veulent-ils vous ravir votre indépen-
« dance, le premier droit, le premier bien de tous les
« peuples? De quel droit emmènent-ils vos fils pour
« les faire servir et mourir loin des tombeaux de
« leurs pères? Est-ce que la nature vous a donné en
« vain les boulevards des Alpes? Non, non; que toute
« domination étrangère disparaisse du sol de l'Italie;
« qu'aujourd'hui votre gloire soit de n'avoir plus de
« maîtres. Vous avez pour frontières la mer et des
« montagnes inaccessibles, ne les franchissez jamais,
« mais repoussez l'étranger qui ose les franchir et

« contraignez-le de rentrer dans les siennes. Quatre-
« vingt mille Italiens de Naples accourent à vous,
« sous la conduite de leur roi ; ils jurent de ne pas se
« reposer que l'Italie ne soit libre. Italiens de toutes
« les contrées , secondez leurs efforts magnanimes ;
« que tous les citoyens amis de leur patrie élèvent
« une voix généreuse pour la liberté ; que la lutte
« soit décisive , et nous aurons fondé pour toujours le
« bonheur de notre belle patrie. Les hommes éclairés
« de tous les pays , les peuples dignes d'un gou-
« vernement libéral , les princes qui se distinguent
« par la grandeur de leur caractère , applaudiront à
« vos triomphes ; l'Angleterre pourra-t-elle vous re-
« fuser ses suffrages ? J'ai la preuve de la perfidie
« de vos ennemis , et il était nécessaire que vous fus-
« siez convaincus par une récente expérience , com-
« bien les libéralités de vos maîtres actuels sont
« vaines et fausses , combien leurs promesses sont
« illusoires et mensongères. Je vous prends à témoin ,
« braves et généreux Italiens de Milan , de Bologne ,
« de Turin , de Venise ; combien parmi vous de mal-
« heureux guerriers et de patriotes vertueux sont
« arrachés du sol paternel ! Combien gémissent dans
« les cachots ! Combien sont victimes d'exactions et
« d'humiliations inouïes ! Italiens , levez-vous , mar-
« chez , je fais appel à tous les braves pour qu'ils

« viennent combattre avec moi. Je fais un appel à tous
« les hommes éclairés pour que dans le silence des
« passions, ils préparent la constitution et les lois
« qui désormais doivent régir l'Italie indépendante.

De Rimini, 23 mars.

Chose étrange ! Murat n'exceptait pas les Français de ces étrangers contre lesquels il appelait l'Italie aux armes. Il promettait aux Italiens les suffrages de l'Angleterre et se taisait sur la France.

XXVII.

Le premier choc de Murat et des Autrichiens commandés par Bianchi eut lieu dans les plaines de Bologne. Murat entra une seconde fois triomphant dans cette ville, foyer des lumières et du libéralisme italien. Il s'avança de là sur le Tanaro, fleuve qui se jette dans le Pô et qu'on traverse sur un pont à Sant' Ambrosio.

Pendant que son avant-garde, commandée par Carascosa, attaquait cette position hérissée de canons et faisait passer le Tanaro à gué à un de ses corps pour tourner les Autrichiens, Murat lui-même, emporté par son impétuosité naturelle, s'élance avec vingt-quatre cavaliers de sa garde au milieu du feu, traverse miraculeusement le pont sans être atteint, et, ralliant ses colonnes, enfonce et disperse à droite, à gauche l'ennemi. Il arrive sur les pas des Autrichiens à Modène et s'empare de cette ville. Au même

moment, ses lieutenants s'emparaient de Ferrare. Le roi de Naples, ivre de ces premiers succès, grossi par la renommée, revint de sa personne triompher à Bologne.

XXVIII.

Les proclamations de ce prince pour soulever l'Italie mouraient sans échos. Il n'arrivait à son armée ni régiments, ni volontaires, ni subsides. Nul ne se fiait à un étranger de l'indépendance de sa patrie. Tyran pour tyran, on aimait mieux celui qui avait le plus de chances de demeurer vainqueur. Rien ne remuait des Alpes aux Apennins. Les Toscans et les Modenais se joignirent aux Autrichiens contre les Napolitains.

Murat, déconcerté, appela ses généraux à Bologne, tint un conseil de guerre avec eux, accusa l'Italie, s'avoua la situation, et résolut de se replier sur Ancône, pour concentrer toutes ses forces plus près de ses frontières et pour attendre une bataille au lieu de continuer à la provoquer. Dans une guerre d'invasion et de surprise, une telle expectative était déjà une défaite. Il ordonna à sa garde de quitter Florence et de venir le joindre sur le revers des Apennins par Arezzo et Borgo-San-Sepolcro vers Ancône.

Le roi , après des engagements mêlés de revers et de succès , arriva à Imola suivi par deux armées autrichiennes. L'Apennin vit réunies ces deux armées. Elles formaient ensemble cinquante mille hommes. Mais Murat espérait les combattre séparément , et il avait choisi pour ce champ de bataille la position de Macerata , où il se pressait d'arriver. Vingt jours de marche lui étaient nécessaires pour se replier de Bologne avec tous ses corps sur Macerata. La fortune et l'habileté les lui donnèrent. Poursuivi en vain par Neipperg , Murat arriva enfin le 30 avril à Macerata , où il trouva sa garde au rendez-vous marqué et à l'heure dite. Elle reçut son général et son roi avec des acclamations de bon présage. La bataille , sur un terrain choisi de si loin par Murat , allait décider du sort de l'Italie ; elle passerait tout entière au vainqueur.

XXIX.

Le jour se leva chargé d'épais brouillards de printemps. Ces brumes dans ces vallées imitent les vagues et les ondulations de la mer, et dérobent complètement aux yeux les paysages. Bianchi à la faveur de la nuit et de ces nuages s'était recruté, à l'insu de Murat, de tous ses corps disséminés la veille et qui n'avaient pas encore rejoint ses colonnes. Au premier déchirement du rideau de brouillards par le vent du matin, le roi de Naples, à cheval, et prêt à poursuivre sa victoire, aperçut les collines de Tolentino couvertes et étincelantes de vingt-cinq à trente mille baïonnettes. Deux forts mamelons détachés des montagnes et s'avancant comme un cap dans la plaine portaient les avant-gardes de Bianchi. Murat fut interdit; il compta tristement le petit nombre de ses troupes, se repentit d'avoir détaché Carascosa avec le reste; mais, sentant aussi que l'hésitation serait l'aveu de son infériorité et que le dernier espoir était dans le désespoir, il fondit sur les postes avancés de

Bianchi, qui reculèrent jusqu'aux montagnes. Satisfait de cet ébranlement donné aux Autrichiens par ce premier choc, il n'osa aborder avec des colonnes si inégales les masses de Bianchi étagées sur le pied des montagnes. Deux heures se passèrent silencieuses et immobiles entre ces deux armées se mesurant l'une l'autre du regard, et laissant entre elles un vaste intervalle. Ce furent deux heures d'angoisses pour le roi et pour ses lieutenants. Il n'espérait plus que dans la nuit qui lui permettrait de dérober ses manœuvres, de rallier Carascosa, et de chercher la victoire ou le salut sur un autre terrain.

XXX.

Mais Bianchi, voyant son indécision et son petit nombre, fondit enfin sur les Napolitains avec toutes ses forces. Le choc fut terrible et la mêlée confuse. Murat s'y retrouva tout entier, à la fois roi, général et soldat. Dirigeant ses bataillons, chargeant avec ses escadrons, secourant les uns, ralliant les autres, perdant tour à tour ses plus braves aides de camp frappés à mort à ses côtés, cherchant lui-même la mort, il étonna les Autrichiens, fendit leurs carrés, éteignit leurs batteries, refoula leur cavalerie, et, se maintenant jusqu'à la nuit sur ce champ de bataille jonché de deux mille cadavres, il força le prudent Bianchi à laisser la journée indécise, et à se replier sur ses positions du matin pour y reprendre haleine et pour y concentrer ses renforts.

XXXI.

A peine les Autrichiens se retiraient-ils du champ de carnage, que Murat expédiait ordonnance sur ordonnance à Carascosa pour lui ordonner de lui envoyer de nouveaux corps. Carascosa obéissait et se découvrait lui-même devant Neipperg pour couvrir son roi. Une colonne commandée par le général Maïo s'avançait, Murat volait à sa rencontre pour la haranguer et lui assigner son poste de combat dans la bataille du lendemain, quand il fut arrêté dans sa course par deux courriers arrivant de Naples. L'un lui annonçait une insurrection générale des Calabres, dont la capitale même était au pouvoir des insurgés relevant le drapeau de Ferdinand; l'autre, les revers de ses réserves dans les Abruzzes, la prise du défilé d'Introdocco par douze mille Autrichiens, la déroute et la dissolution des gardes civiques, la route de Naples ouverte aux ennemis par Capoue, les dangers de la capitale, ceux de la reine et de ses enfants, l'extrémité du royaume.

A ces nouvelles, Murat, déjà obsédé des périls du jour et de ceux du lendemain, sent s'écrouler en lui toutes ses pensées. Il renonce à une lutte inutile sur un sol étranger pendant que ses propres États se dérobent à lui. Il se résout à voler d'abord au secours de son trône et de sa famille. Il ordonne la retraite, galope vers tous les corps, dispose les colonnes, attend les ténèbres, et, commandant lui-même l'arrière-garde, il dispute en héros les défilés de Macerata aux Autrichiens qui le poursuivaient. Descendant de cheval, on le vit plusieurs fois rouler de sa propre main avec ses sapeurs, sous les boulets de l'ennemi, les rochers et les troncs d'arbres dont il barricadait le défilé contre les chevaux et les canons de Bianchi. Il acheva la nuit à Macerata, attendant le reste de ses colonnes auxquelles il avait assigné ce rendez-vous.

XXXII.

A l'aurore, elles n'existaient plus; toutes les légions qui n'étaient pas sous la main de Murat, attaquées isolément par les Autrichiens, cernées par Neipperg et par Bianchi, écrasées par le nombre ou se débandant elles-mêmes sous la panique d'une retraite nocturne, s'étaient fondues. Les généraux et les officiers restaient seuls autour du roi. On employa les premières lueurs du jour à en rallier quelques restes. Carascosa, parti d'Ancône avec six mille hommes, rejoignit Murat, qui fit à la hâte filer ces colonnes sur ses États, leur assignant des rendez-vous et des garnisons dans les places fortes, à Civita et à Pescara. Il se dirigea presque seul vers les Abruzzes, pour y disputer l'entrée de ses États avec les forces qu'il se flattait d'y rallier encore.

On n'apprit à Naples que le 18 mai toute l'étendue de ces revers; l'arrivée de quinze mille fuyards et d'un grand nombre de blessés ne laissèrent bientôt plus de doute. La reine, les ministres, étaient plon-

gés dans la douleur. En effet, pendant ces combats et ces retraites, tout se décomposait à Naples. Les Calabrais s'avançaient vers la capitale, le commodore anglais Campbell croisait dans le golfe avec une flotte formidable, et menaçait de bombarder la ville et le palais, si on ne lui remettait pas les vaisseaux et les arsenaux pour désarmer un ennemi déclaré des alliés. La reine délibérait sous le canon des Anglais avec ses ministres ; la ville fermentait. Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, et la princesse Pauline Borghèse, sœur de l'empereur, s'enfuyaient du palais et de la ville. La reine enfin chargeait le prince Cariati de négocier en secret avec l'amiral anglais la cession du port et des arsenaux, à la condition qu'un vaisseau serait mis à sa disposition pour s'embarquer avec sa famille et ses trésors, et pour aller traiter de la paix en Angleterre.

Ces conditions accordées, la fermentation, suite de la terreur, s'apaisait à Naples.

XXXIII.

Pendant ces désastres, Murat, presque seul, atteignait par des chemins détournés la maison royale de Caserte. Là il apprenait l'insurrection de la garnison de Capoue, son dernier espoir. Six mille soldats, faisant violence à leurs officiers, avaient forcé les portes, abandonné les murs, s'étaient dispersés dans les campagnes, et avaient jeté le découragement et la consternation dans la capitale. Le roi Ferdinand était à Messine, n'attendant pour franchir le détroit et pour rentrer dans le royaume de ses pères que la nouvelle de l'écroulement de Murat. Remettant les débris fugitifs de son armée au général Carascosa, et le soin de négocier une paix prompte et à tout prix à ce général et à Coletta, commandant de son artillerie : « Sacrifiez tout, leur dit-il, excepté votre patrie. Je veux porter seul le poids de l'adversité. » Puis, changeant de cheval, il galopa vers Naples, où il arriva la nuit. Il monta, sans être attendu, l'escalier du palais, entra dans l'appartement de la reine.

et se précipitant dans ses bras : « Tout est perdu ! lui dit-il, madame ; il ne me restait qu'à mourir, je n'ai pas su mourir. » Des larmes roulèrent dans ses yeux en regardant sa jeune épouse et ses enfants. « Non, rien n'est perdu ! s'écria la reine, digne de son rang par son intrépidité, puisqu'il vous reste l'honneur et à nous la constance dans l'adversité ! »

XXXIV.

Ils s'enfermèrent quelques instants ensemble pour concerter secrètement leur départ par des chemins divers, et les lieux où ils devaient se retrouver. Ils passèrent le reste de la nuit à s'entretenir avec leurs plus fidèles amis et à sonder l'avenir. Le jour suivant, Murat sortit déguisé de ce palais où il avait vécu heureux et roi, et se rendit seul au petit port de Pouzzoles, fameux par les crimes de Néron et par le meurtre d'Agrippine. Une barque de pêcheur le conduisit dans l'île d'Ischia, lieu autrefois de délices, aujourd'hui d'adieux.

En y arrivant, il ne se fit pas connaître pour ce qu'il était, dans la crainte que l'île ne le livrât aux Autrichiens, déjà entrés dans Naples, ou aux Bourbons, qui s'approchaient, pour mériter, par sa tête livrée à ses ennemis, le prix d'une trahison. Quelques-uns de ses officiers commandant dans les forts de l'île eurent seuls la confiance de son séjour.

Il attendait du hasard un moyen de fuir jusqu'en France.

Le lendemain matin, en se promenant avec ses deux compagnons d'infortuné sur la plage déserte de l'île, entre la ville d'Ischia et les murs du jardin d'un de ses anciens palais de plaisance, il vit une felouque qui courait des bordées indécises entre le port et la plage où il errait, et qui semblait, à ses manœuvres, n'avoir d'autre but que d'être remarquée et d'attendre des passagers à un rendez-vous de mer. Murat se douta que ce navire, frété par des amis inconnus, était peut-être un secours inespéré que lui envoyait sa fortune. Il fit des signaux, qui furent à l'instant répondus par les officiers du bord. Le navire s'approcha de la plage, envoya à terre son embarcation. Murat s'y précipita avec ses deux amis, et se trouva en quelques coups de rames sur le pont de la felouque, dans les bras de son aide de camp, le duc de Rocca-Romana.

Le duc de Rocca-Romana, qu'on appelait le Bayard de l'armée de Naples, avait dans la physionomie et dans l'extérieur d'un paladin cette trempe du caractère antique et obstiné à l'amitié qu'on retrouve rarement dans l'Italie, amollie par la longue servitude, mais qui, dans les âmes où elle se rencontre, nobles ou plébéiennes, égale tout ce que l'antiquité

ou la chevalerie ont d'héroïque et de surhumain. Tel était Rocca-Romana, digne par son rang de la cour des Bourbons, digne par sa bravoure de combattre à côté de Murat, digne par sa fidélité à l'infortune de son ancien général de l'estime des deux partis. Son image, en le peignant ainsi, est dans nos souvenirs et dans nos yeux.

XXXV.

Le duc de Rocca-Romana, en apprenant par des confidences de camp et de palais que Murat avait pris la direction du cap Misène, conjectura que le roi était réfugié à Ischia. Il se hâta, de concert avec la duchesse de Conegliano, nièce de Murat, de s'embarquer sur une felouque calabraise appartenant à un des fermiers de ses domaines, qui se trouvait en ce moment dans le port de Naples, et il fit voile vers l'île pour chercher au hasard son maître, pour le recueillir et pour le sauver. Murat, Rocca-Romana, le colonel napolitain Bonafoux, le marquis Giuliano et quelques autres serviteurs du roi firent voile vers Toulon. Le roi espérait que Napoléon, encore à Paris alors, lui accorderait son pardon, lui permettrait de se rendre auprès de lui, de combattre comme chef ou comme volontaire dans sa cavalerie, et qu'il rachèterait ses infidélités ambitieuses par son sang. Dans cette vague espérance, mais sans oser devancer à Paris le pardon qu'il se préparait à solliciter, il

débarqua sur la même plage où Napoléon avait débarqué lui-même, à Cannes, le 28 mai, comme s'il eût voulu poser le pied sur toutes les traces des pas de son beau-frère. Il se réfugia dans un demi-mystère, pour attendre, aux environs de Toulon, dans une maison de campagne de l'amiral Lallemand, appelée Plaisance.

Il écrivit de là à Fouché, ministre de la police, qui avait été longtemps son hôte à Naples, et le confident de tous ses démêlés de famille et de politique avec l'empereur. Il ne pouvait choisir un plus puissant négociateur. Fouché se prêta, avec son obligeance naturelle, à ce rôle d'intermédiaire et de réconciliation entre les deux beaux-frères. Il aimait Murat et le croyait utile au prestige de l'armée. Mais, au premier mot qu'il dit sur ce sujet à l'empereur, celui-ci se rembrunit, et Napoléon, jetant sur Fouché un regard qui semblait dire que le séjour, qu'il voulait bien ignorer, de Murat à Toulon était une assez grande indulgence : « Quel traité de paix que j'ignore, dit-il à Fouché, a donc été conclu entre le roi de Naples et la France ? » Fouché n'osa insister contre un ressentiment qui pouvait se changer en menace. Il informa Murat des mauvaises dispositions de son beau-frère, et lui conseilla d'attendre dans l'obscurité que la victoire eût rappelé la

générosité, ou que les revers eussent ramené l'amitié dans le cœur de Napoléon. Murat obéit en frémissant d'impatience, et se rongea le cœur de remords et de douleur dans la solitude et dans l'oïveté de sa retraite.

Accablé d'un accueil aussi imprévu qui le privait, disait-il, de combattre pour la France en danger, Murat exhala tout son chagrin dans une lettre qu'il écrivit à Fouché :

« Je répondrai à ceux qui m'accusent d'avoir commencé les hostilités trop tôt, qu'elles le furent sur la demande formelle de l'empereur, et que depuis trois mois, il n'a cessé de me rassurer sur ses sentiments, en accréditant des ministres près de moi, en m'écrivant qu'il comptait sur moi et qu'il ne m'abandonnerait jamais. Ce n'est que lorsqu'on a vu que je venais de perdre, avec le trône, les moyens de continuer la puissante diversion qui durait depuis trois mois, qu'on veut égarer l'opinion publique, en insinuant que j'ai agi pour mon propre compte et à l'insu de l'empereur. »

XXXVI.

Il ne fut réveillé de cette léthargie que par le bruit de la catastrophe de Waterloo, de l'abdication et de la fuite de l'empereur, de la rentrée des Bourbons, ses ennemis à Paris, à cause des souvenirs, bien injustes à son égard, de l'exécution du duc d'Enghien; ses ennemis à Naples, à cause de la communauté d'intérêt et de sang. Les soulèvements royalistes de Marseille; les assassinats du général Ramel à Toulouse, du général Lagarde à Nîmes, du maréchal Brune à Avignon; la terreur qui changeait seulement de drapeau dans le Midi, et qui s'acharnait jusque dans Toulon sur tout ce qui tenait par le sang, par les fonctions ou par les opinions à Bonaparte, le forcèrent de quitter la maison de l'amiral Lallemand, où la police du marquis de Rivière, commissaire du roi dans le Midi, savait son séjour.

Il alla s'abriter dans une retraite ignorée de tous,

excepté de quelques officiers de marine dévoués à son infortune et fidèles à son secret. De là, il se retourna vers la générosité des Bourbons, rentrés à Paris, pour en obtenir sûreté et asile en France. Il écrivit une lettre digne et touchante au roi, et une autre lettre à Fouché, seul survivant au pouvoir après la ruine des impérialistes. Cette lettre de la main de Murat était datée : « Du fond de ma ténébreuse retraite, le 22 août 1815. »

La lumière du jour était, en effet, dérobée à l'infortuné roi de Naples dans sa retraite ; il ne respirait l'air et ne voyait le ciel que pendant la nuit. Il informait Fouché, dans cette lettre, que n'osant traverser le Midi, teint du sang de Brune, pour aller se jeter aux pieds du roi, il allait s'embarquer pour le Havre sur un navire de commerce affrété par ses amis de Toulon, et que du Havre il se rendrait à Paris avec plus de sûreté pour ses jours. Il chargea en même temps un de ses anciens aides de camp, le colonel Macerone, confident et agent secret de Fouché à Paris, de négocier pour lui auprès des puissances étrangères un sauf-conduit et des sûretés qui lui assignassent un asile et une situation dans quelque État du continent.

Pendant cette correspondance lente et entravée par l'ignorance où Murat voulait laisser Fouché et

même Macerone du lieu de sa retraite, les événements se précipitaient, et la terreur, qui épiait, de Toulon, son asile força encore Murat à prendre et à rejeter d'autres résolutions.

XXXVII.

Cependant Fouché, M. de Talleyrand, lord Wellington, M. de Metternich, cédant sans peine aux sollicitations de Murat et aux désirs exprimés par son aide de camp Macerone et le marquis Giuliano, un autre de ses compagnons de fuite, envoyé par Murat à Paris, remettaient à Macerone des lettres et des passe-ports du plénipotentiaire autrichien à Paris, M. de Metternich, autorisant l'ex-roi de Naples à rejoindre sa femme et ses enfants à Trieste, et à résider en sûreté dans les États de l'empereur d'Autriche.

Mais déjà le sort et les pensées de Murat avaient été changés par un de ces hasards funestes qui rompent les plans les mieux combinés, et qui rejettent les proscrits dans une anxiété pire qu'avant leurs tentatives d'évasion.

Murat aurait dû compter sur l'indulgence et sur la

conscience secrète du marquis de Rivière, gouverneur de Toulon. A l'époque où ce gentilhomme, pros- crit lui-même, rentré furtivement dans sa patrie pour y ourdir des trames contre Napoléon, avait été jugé et condamné à mort comme complice des cons- pirations de Polignac, de Pichegru et de Moreau, il avait dû sa grâce et la vie aux généreuses interces- sions de Murat auprès du premier consul.

C'était pour M. de Rivière une rare et sainte occa- sion de rendre générosité pour générosité, salut pour salut, à un fugitif livré à son tour par les vicissitudes du sort à sa merci. Le marquis de Rivière, expéri- menté des proscriptions, exerçant une autorité sans bornes dans le pays où Murat s'était réfugié, promet 48,000 francs de récompense à celui qui lui livrerait mort ou vif son libérateur.

Malgré toutes ces promesses, l'asile de Murat n'avait pu être découvert. M. de Rivière, désespérant d'atteindre sa proie, lui tendit un piège auquel lord Exmouth ne fut pas étranger. Il écrivit lui-même à Murat dans les termes les plus respectueux ; il lui rappelait tous ses bienfaits, et le priait de se rendre à la bonne foi et à l'humanité du roi de France. Cette lettre fut remise entre les mains de M. Joliclère, commissaire de police à Toulon, qui jouissait d'une grande réputation par son intégrité et par sa probité.

Il parvint à faire connaître à Murat l'objet de la commission dont il était chargé; il en obtint un rendez-vous dans lequel il lui remit la lettre du marquis de Rivière; mais Murat ne voulut point se rendre à l'invitation qui lui était faite. M. de Rivière ne lui offrait pas assez de garanties, et l'intervention de lord Exmouth excitait ses soupçons. Murat s'était adressé à cet amiral peu de jours avant, pour lui demander d'être reçu sur la flotte anglaise jusqu'à la décision des puissances alliées; lord Exmouth lui avait répondu qu'il ne pouvait le recevoir que pour l'envoyer en Angleterre en qualité de prisonnier.

M. Joliclère, en rendant compte au marquis de Rivière de l'issue de sa médiation, ne put lui cacher qu'il avait vu Murat. M. de Rivière garda le silence; mais, le lendemain, il donna ordre à M. Joliclère d'arrêter l'ex-roi de Naples, *ne pouvant pas aller qu'il ignorait le lieu de sa retraite*. M. Joliclère refusa d'obéir pour ne point participer à une infâme trahison : il conserva son honneur, mais il perdit sa place. Lassé de cette terreur continue qui assiégeait ses retraites et qui ne lui montrait plus de sécurité sur aucun point de la France, Murat fut forcé de renoncer à se rendre au Havre et à Paris, il résolut de passer en Corse, île pleine des parents, des partisans et des clients de la famille Bonaparte, mal

soumise encore au nouveau gouvernement des Bourbons, dégarnie de troupes françaises, demeurée dans une sorte d'expectative et de neutralité entre les événements, et où les anses nombreuses, les routes impraticables, les forêts, les montagnes, l'hospitalité sacrée des habitants assuraient mille moyens de fuite et de retraites inaccessibles ou de sécurité provisoire à un proscrit.

Par les soins du marquis Giuliano, de Macerone, du comte de Mosbourg et d'une femme de Paris qu'il avait aimée avant d'être roi, et qui lui conservait cette mémoire de l'amour, la plus tendre et la plus courageuse des amitiés, il avait reçu de Paris des vêtements, du linge, des bijoux, des armes et une somme de deux cent mille francs pour l'aider dans ses plans d'évasion. Il chargea le duc de Rocca-Romana, le colonel Bonafoux et le marquis Giuliano, ses aides de camp, moins inquiétés et moins suspects à Toulon à titre d'étrangers à nos discordes civiles, de lui fréter un bâtiment léger pour la traversée de la côte de France à l'île de Corse. Ces fidèles amis, assistés par des officiers de la marine française dont nous avons déjà parlé, réussirent, sans trop de peine et en peu de jours, à combiner dans le plus grand secret ces préparatifs. Les trésors, les équipages, les armes, les serviteurs, et

jusqu'aux vêtements du roi, furent embarqués à bord du bâtiment nolisé. On n'attendait plus que Murat lui-même.

XXXVIII.

La vigilance de la police aux portes de Toulon ou dans le port de la ville, et les menaces sanguinaires dont sa tête était l'objet comme complice présumé du 20 mars, ne lui permettaient pas de s'embarquer dans le port en même temps que ses officiers et ses gens. La main d'un sicaire ou une émotion du peuple pouvait le saisir et le frapper à son dernier pas sur le rivage de sa patrie. Il fut convenu que le bâtiment mettrait à la voile sans lui, qu'il courrait des bordées dans la rade, à une certaine distance de Toulon, et que, se rapprochant de terre à un point convenu de la rade où le roi devait se trouver la nuit, le capitaine enverrait un canot à la plage et embarquerait le proscrit à la faveur de la solitude et des ténèbres.

Le jour du départ fixé au 2 août, tout ce qui concernait le bâtiment s'accomplit comme il avait été convenu. Le duc de Rocca-Romana, le colonel Bonafoux, deux domestiques et les équipages du roi sor-

tirent du port sans éveiller de soupçons, et le navire qui les portait croisa lentement jusqu'à la chute du jour dans la rade. Le canot se détacha du bord, aborda la plage au point convenu, et les marins qui en descendirent cherchèrent longtemps Murat et le marquis Giuliano parmi les oliviers et les rochers de la côte.

Mais ils le cherchèrent et l'attendirent en vain. Une bande de soldats et d'agents de police, rôdant à travers la campagne, autour de l'asile du roi, l'avait empêché d'en sortir à l'heure fixée au rendez-vous qu'il avait assigné à ses amis. Le canot rejoignit le bâtiment. Les amis et les serviteurs consternés de Murat délibéraient entre eux dans une transe mortelle sur ce qu'il y avait de mieux à faire pour parer à ce funeste contre-temps : les uns croyant que leur malheureux maître s'était trompé de plage et les attendait dans quelque anse plus éloignée ou plus rapprochée de Toulon, les autres qu'il s'était trompé d'heure ou de jour et qu'il paraîtrait sur la côte après que le bâtiment l'aurait quittée ; ceux-ci proposant de descendre à terre et de passer la nuit à le découvrir et à l'appeler de rocher en rocher, ceux-là de croiser à portée du rivage et au risque d'être saisis par les gardes-côtes, jusqu'à ce que le roi fût en vue et que le canot pût de nouveau lui être envoyé sur une

plage. Ils s'arrêtèrent à ce dernier parti, le plus sage de tous, et coururent quelques bordées vis-à-vis de la côte. Mais ces manœuvres suspectes ayant attiré l'attention de la même patrouille royaliste qui avait battu la campagne autour de la retraite du roi, ces hommes hélèrent le bâtiment, montèrent à bord, les armes à la main, vomirent de sanguinaires imprécations contre les bonapartistes et contre le roi de Naples, déclarèrent que s'ils l'avaient trouvé à bord, ils auraient vengé, sans jugement, ses crimes et jeté son corps à la mer. Ils ordonnèrent au capitaine, sous peine de saisir son navire, de s'éloigner à l'instant de la côte, et de poursuivre sa route vers la pleine mer, afin d'éviter le soupçon de chercher à embarquer quelques proscrits. Le duc de Rocca Romana, le colonel Bonafoux, les domestiques du roi et ses équipages, cachés pendant cette visite à fond de cale, derrière des ballots de marchandises destinées en apparence pour la Corse, avaient heureusement échappé à l'attention des sicaires.

XXXIX.

Le navire, forcé d'obéir sous peine d'autoriser des soupçons et des patrouilles inévitablement funestes au roi, feignit de reprendre le large après leur départ; mais modérant de nouveau sa course pour donner à Murat le temps et l'occasion de le rejoindre encore, il stationna sous ses basses voiles à portée de la côte pendant les longues heures de la nuit. Rocca Romana, désespéré, voulait se livrer à la mort plutôt que d'échapper ainsi seul, à la place de l'ami qu'il était venu sauver. Les bâtiments armés qui gardaient la côte et qui observaient le navire l'empêchèrent d'aborder de nouveau le rivage ou de s'en rapprocher de trop près.

Pendant ces événements de mer, les bandes qui surveillaient les approches de la retraite de Murat s'étaient éloignées, le roi sortit vers le milieu de la nuit et se glissa, sans être aperçu, jusqu'au point du rivage où le navire devait l'attendre et l'embarquer. Il ne doutait pas de l'exactitude de ses compagnons



d'armes à s'y trouver et de leur patience à l'attendre. Il savourait déjà d'avance ce sentiment de sécurité anticipée dont il allait enfin jouir en Corse, après la longue oppression de douleur et de terreur sous laquelle il avait vécu depuis trois mois.

Vaine illusion de proscrit, que la fortune raille tour à tour dans ses joies ou dans ses craintes ! La plage était déserte et la mer vide. Le roi crut qu'il avait perdu ou devancé l'heure. Il ne se lassa pas d'espérer que le bâtiment allait paraître ou reparaître à chaque vague qui bruissait à ses pieds. Plus troublé cependant à mesure que la nuit s'écoulait et que de nouvelles étoiles se levaient ou se couchaient derrière les montagnes de la rade, il montait de rocher en rocher, pour apercevoir de plus haut une plus vaste étendue de mer. Il prenait l'écume pour une voile ; il ressaisissait et reprenait sans cesse l'espérance, avec cette obstination de l'homme qui cesse de vivre, s'il cesse d'espérer.

Enfin, les premières clartés du crépuscule du matin répandirent une clarté plus large que celle de la lune sur les vagues. Il aperçut et reconnut son navire au signallement qu'on lui en avait donné et aux signaux dont ses amis et lui étaient convenus à Toulon. Mais il ne le vit que pour reconnaître en même temps l'impossibilité absolue de l'atteindre.

•

Aucun canot n'était à sa disposition sur la plage, et le navire, observé par des bâtiments gardes-côtes, voguait à toutes voiles vers la pleine mer.

Son dernier espoir et ses derniers amis s'éloignaient avec cette voile. Il tomba un moment anéanti sur le rocher d'un écueil, appelant ses amis ou la mort.

XL.

Mais il était de cette trempe d'hommes qui ne plient pas longtemps sous le poids des circonstances même les plus désespérées. Exercé par les hasards de sa jeunesse, par le jeu avec la destinée et par les dangers bravés ou évités du champ de bataille, à toutes les extrémités de la fortune, il ne les subissait, comme les grands cœurs, qu'après avoir employé toutes les ressources de sa présence d'esprit et toutes les vigueurs de son courage à les surmonter. Jamais vaincu avant la mort, l'énergie et la souplesse de son âme domptaient, même dans les plus sinistres surprises du sort, les défaillances et les pâleurs de visage, et sa physionomie conservait le sourire et la sérénité de son courage.

Il se releva après quelques minutes données en vain au retour de plus en plus impossible de son vaisseau qui disparaissait à l'horizon sous les lames, et il s'enfonça dans les champs et sous les oliviers

qui bordent la rade, ne sachant où porter ses pas et ne pouvant néanmoins rester immobile.

Le jour allait le découvrir à ceux qui l'avaient cherché la nuit. La certitude que son asile de la veille était soupçonné et circonvenu ne lui permettait pas d'y revenir, à moins de se livrer à ses bourreaux. Il craignait dans chaque toit qu'il apercevait dans la campagne de rencontrer un délateur ou un ennemi. Il marcha au hasard, évitant le voisinage des forts et les villages, s'éloignant des bords de la mer, ne suivant d'autres sentiers que ceux que son instinct lui montrait comme les plus cachés et les plus déserts, vingt fois tenté de frapper aux portes de quelques maisons isolées, vingt fois repoussé par la crainte d'y trouver un traître.

Il erra ainsi trois jours et quatre nuits sans autre nourriture que les régimes de maïs qu'il broyait sous ses dents pour soutenir ses forces, et n'ayant pas d'autre manteau que les feuilles des oliviers pour se couvrir la nuit pendant son sommeil contre les intempéries de l'air. Il ne s'éloignait néanmoins pas trop des bords de la rade, et il s'en rapprochait le soir, dans la vague espérance que ses amis, une fois délivrés de l'observation des bâtiments de guerre, débarqueraient aux alentours de la plage convenue et parviendraient à le découvrir et à le ramener au navire.

XLI.

Mais aucun de ses rêves ne s'était réalisé. Le quatrième jour vers midi, contraint par la faiblesse de ses membres et par la faim, il se décida à frapper à tout hasard à la porte de la première maisonnette isolée qui s'offrait à lui, et à tenter l'hospitalité ou la mort de la générosité ou de la trahison des habitants. Il se flattait même de n'être pas reconnu et de pouvoir sonder les sentiments et les opinions de ses hôtes, avant de se révéler ou de se dérober de nouveau de leur seuil.

Sa fortune le conduisit vers une maison de campagne pauvre et rustique, isolée des autres demeures éparses sur ces collines et appartenant à un ancien militaire retiré du service qui cultivait là le petit héritage de ses pères. Une servante âgée, gouvernante du ménage et du domaine, habitait seule cette maison avec son maître. Le maître était absent au moment où Murat s'approchait du seuil. Le roi frappa timidement. La vieille femme quvrit, et voyant un

homme d'une figure noble et douce, d'un costume moitié militaire, moitié civil, mais décent et même riche, elle pensa que c'était un des amis, compagnons d'armes de son maître, et le fit entrer avec confiance dans la maison. Le roi lui dit qu'il était un officier de la garnison de Toulon, nouveau dans le pays, et que, s'étant égaré dans une longue promenade à travers ces campagnes inconnues, il s'était senti pressé par la fatigue et par la faim, et qu'il avait pensé qu'on serait assez hospitalier dans cette maison habitée pour lui permettre d'y prendre un peu de repos et de nourriture. La grâce et la noblesse de la figure du roi, la politesse de ses manières et la franchise honnête de son accent convainquirent et touchèrent la gouvernante.

Elle offrit au roi une place sur le banc de la table de la cuisine, et s'occupa à rallumer le feu et à chercher des œufs pour lui préparer à dîner. Tout en s'occupant de ces détails de ménage, elle entretenait l'étranger avec cette familiarité domestique du Midi qui met moins de distance que dans l'intérieur de la France entre les serviteurs et les hôtes. Elle lui demanda pardon pour la rusticité des mets qu'elle allait lui offrir, et lui dit que, si son maître l'avait attendu, il l'aurait certainement reçu à une table mieux servie. Le roi, au nom de maître pro-

noncé par la servante, trembla ; mais, cachant son impression sous une feinte indifférence, il lui demanda négligemment qui était son maître, et s'il était absent pour longtemps de sa demeure. Elle répondit qu'il était sorti seulement pour visiter ses oliviers, et qu'il ne tarderait pas à rentrer. Le roi allait continuer ses interrogations, quand le maître lui-même rentra de sa promenade, et voyant un étranger de noble apparence dans sa maison, déjà assis et mangeant à sa table, il le salua avec une cordiale hospitalité, et s'asseyant vis-à-vis de son hôte, il lui dit qu'il était lui-même en appétit, et il ordonna à la gouvernante de lui préparer un autre plat d'œufs de ses poules et de lui apporter une autre bouteille de son vin. Le roi, en effet, affamé par son long jeûne dans les bois, avait déjà dévoré le pain et les mets qu'on avait mis sur la table, devant lui, avant l'arrivée du maître de la maison.

XLII.

A peine les deux convives étaient-ils assis l'un vis-à-vis de l'autre, à la même table, que le maître de la maison, regardant de plus près et à un rayon de soleil plus direct l'hôte qui était devant lui, reconnut le roi de Naples à la ressemblance parfaite de ses effigies sur les monnaies du grand-duché de Berg et du royaume des Deux-Siciles, se troubla, se leva en sursaut de son banc, et témoignant du regard, du geste et de l'attitude tout le respect et tout l'attendrissement dont il était saisi en face de tant de grandeur et de tant d'abaissement, lui demanda pardon de la familiarité involontaire dont il venait d'user avec un hôte si auguste et si inattendu. Il se hâta de le rassurer sur sa discrétion, et lui jura qu'il risquerait plutôt mille fois sa vie que de le trahir; et que sa maison, sa fortune et sa personne étaient, sans réserve, à son service.

A cette soudaine exclamation de son maître et aux démonstrations chaudes de respect et de dévouement

qu'il donnait à l'étranger, la vieille femme, qui était occupée à son foyer, se retourna avec étonnement, comprit que l'hôte qu'elle avait reçu était un roi, et laissant d'émotion tomber dans la cendre le plat qu'elle préparait pour son maître, se précipita toute tremblante aux genoux de Murat, et se confondit en excuses et en attendrissement devant lui.

XLIII.

Murat bénit la Providence qui l'avait mieux dirigé que n'aurait fait le choix. Il passa quelques jours tranquille, heureux et inconnu sous ce toit de l'hospitalité. Mais le maître de cette maison étant un des militaires soupçonnés alors de souvenirs et de prédilections impérialistes, un de ceux sur lesquels la police de Toulon avait les yeux les plus ouverts, il ne crut pas prudent d'y prolonger son séjour au delà du temps nécessaire pour s'en préparer un plus sûr. Par les soins de son hôte et d'officiers de marine, ses amis, qu'il avait fait informer de son aventure, il se réfugia dans une autre maison de la campagne de Toulon appartenant à un capitaine de vaisseau et inhabitée en ce moment.

Une seule femme, fidèle, vigilante et sûre, fut mise dans la confiance et consacrée au service du roi dans cette maison que l'on croyait déserte. Les deux officiers de marine de Toulon, seuls confidents de son secret, veillaient de loin sur sa sûreté et lui

apportaient de temps en temps, pendant la nuit, les choses nécessaires à la vie et les espérances d'une meilleure fortune.

Mais le bruit répandu, parmi les exécuteurs des vengeances populaires dans le Midi, de la présence du roi de Naples caché dans les environs de Toulon, et des trésors, et des bijoux imaginaires, dépouille enviée de ceux qui le découvriraient, redoublait l'ardeur des investigations autour de lui. La femme qui le servait n'avait pas une heure de sécurité. Elle veillait toute la nuit pendant le sommeil du roi pour épier les pas et les bruits des patrouilles nocturnes dans la campagne, et pour faite évader son hôte, si les visiteurs armés s'approchaient de la maison.

XLIV.

Malgré ces précautions et ces discrétions des amis de Murat, le silence et le mystère eux-mêmes semblaient révéler les proscrits. Dans la nuit du 13 août, une bande de soixante volontaires royalistes, dirigée et commandée par un des chefs les plus acharnés à la découverte du roi, entoura la maison de campagne où il reposait. Des fenêtres de l'habitation, placée sur un monticule, on apercevait de très-loin, pendant le jour, tout ce qui s'approchait, et l'on avait le temps de se soustraire aux recherches; mais à la faveur des ombres de la nuit et du silence imposé à la troupe, les proscriptionnaires pouvaient entourer et surprendre leur victime, sans lui donner ni le soupçon de leur recherche, ni le temps de s'y dérober. Une lanterne portée dans un chemin creux par un des guides de la bande armée, pour les éclairer dans leur marche, ayant révélé par sa lueur à la gardienne de Murat, qui veillait près d'une fenêtre, l'approche d'une patrouille lointaine

montant le chemin vers la maison, elle éveilla en sursaut le roi, qui dormait tout habillé, ses armes sous la main, et l'avertit du danger.

Il s'élança de son lit, s'enveloppa de son manteau, s'arma de son poignard et de ses pistolets, et, sortant sans bruit par une porte de derrière, il s'enfonça dans les hautes vignes, à soixante pas de la maison, et se recouvrit de fagots de pampre secs laissés par les vignerons dans leurs champs. La vieille femme referma soigneusement la porte de la maison après l'évasion de Murat, effaça toutes les traces qui pouvaient révéler la présence d'un étranger dans les chambres, et, feignant de se réveiller et de s'habiller lentement aux coups des visiteurs à la porte, elle ne leur ouvrit qu'après avoir donné au roi tout le temps de s'éloigner et de se cacher.

Pendant que les volontaires visitaient, avec une rage trompée, les appartements, les caves, les greniers, les lieux les plus secrets de l'habitation, d'autres rôdaient dans les cours, dans le jardin, et jusque dans les vignes voisines de la maison. Ils passèrent plusieurs fois, leur lanterne à la main et le sabre nu, à quelques pas des fagots de pampre qui recouvraient le proscrit, et le roi les entendit se répandre en imprécations contre lui, et en espérances de le découvrir enfin pour l'immoler à leur

fureur et pour se partager ses dépouilles. Pendant ces entretiens entre ses persécuteurs, qui ne laissaient que quelques pas entre la mort et lui, Murat avait la main sur son poignard et sur ses pistolets, décidé, raconta-t-il depuis, à tuer d'abord les premiers qu'il pourrait frapper, et à réserver le feu de son dernier pistolet pour lui-même, afin de ne livrer qu'un cadavre à la férocité de ses bourreaux.

Cette recherche mystérieuse, trompée, dans la maison qu'il habitait, la lui rendit plus sûre, et il ne chercha plus à en changer. Mais sa tête était mise à prix à Marseille. On promettait mille louis à celui qui le livrerait mort ou vif aux inquisiteurs du parti des Bourbons. Le sol de la France devait, tôt ou tard, s'ouvrir sous ses pas. Il reprit la pensée de se réfugier en Corse.

XLV.

Les trois jeunes officiers de marine, qui n'avaient pas cessé de se dévouer secrètement à son salut, et qui étaient prêts à s'associer à ses hasards, MM. Donnadieu, Blancard et Langlade, lui préparèrent de nouveau un moyen de fuite. Le 10 août, un bateau de pêche, sans cabine et sans pont, dans lequel ces jeunes gens s'embarquèrent eux-mêmes, attendit le roi par une nuit sombre et par une mer houleuse sur un autre point de la rade. Cette fois il parvint à s'y jeter, favorisé par la sécurité des gardes-côtes, qui croyaient la plage assez gardée dans une telle nuit par la tempête, et il se livra aux lames et aux vents, peut-être moins cruels et moins acharnés que les partis politiques.

La barque, qui ne pouvait contenir que quatre passagers, gouvernée par des bras intrépides, sortit de la rade, et vogua, au lever du jour, sur la haute mer, dans la direction de l'île de Corse. Mais la tempête, qui soulevait en plein canal des vagues plus

démiesurées à la frêle embarcation que dans la rade abritée de Toulon; le vent, qui avait déchiré la voile et brisé la vergue; les flots, qui s'embarquaient à chaque rafale, menaçaient le roi et ses amis de leur creuser un tombeau entre chaque lame. Ils aperçurent un navire ponté qui cinglait vers la côte de France; ils en approchèrent pour conjurer l'équipage de les recevoir à bord et de les conduire en Corse, offrant au capitaine pour prix de ce service une partie des sommes que le roi portait sur lui. Mais le capitaine et l'équipage, sourds aux supplications des passagers, manœuvrèrent sans pitié, au risque de faire sombrer la barque sous leur proue, et laissèrent Murat aux prises avec les éléments déchainés. La nuit tombait, le vent mugissait, la barque faisait eau et chancelait à chaque coup de mer, quand une autre voile se montra sur les lames, à la lueur du crépuscule, voguant vers la Corse, dans la même direction que Murat, et prête à l'atteindre et à le dépasser.

C'était le bateau-poste de Toulon en Corse, commandé par le capitaine Michaello Bonelli, de Bastia, qui portait des dépêches et des passagers vers l'île. Aux signaux de détresse, aux gestes et aux cris de Murat et de ses compagnons, le généreux capitaine, quoique menacé lui-même par le gros temps, n'hé-

sita pas à carguer ses voiles et à attendre la barque. Il feignit d'ignorer quels étaient les passagers en perdition qu'il recevait sur son bord ; mais le capitaine de frégate Olessa, embarqué à Toulon sur le bateau-poste, avait reçu, avant de partir, la confiance du départ du roi. Il présumait que le vent et la mer n'auraient pas intimidé ce prince intrépide, qu'il le rencontrerait en mer, luttant contre les flots, et il avait secrètement insinué au commandant du bateau, Michaello Bonelli, de surveiller l'horizon et de recueillir l'infortuné roi de Naples. Murat fut donc reçu sur le pont du bâtiment, moins en naufragé qu'en roi.

A peine était-il sur le pont, que la barque, dé-mâtée et disloquée par les coups de mer, sombra à la vue des passagers.

XLVI.

Indépendamment du capitaine de frégate Ollessa, qui lui était dévoué, Murat trouva à bord du bateau corse des partisans de sa cause et des hommes qui fuyaient sinon la proscription, du moins la disgrâce. De ce nombre étaient des sénateurs, des généraux corses de haut rang, de la famille de la cour, ou de la haute faveur de Napoléon : des Bacciocchi, des Casabianca, des Rossi, des Galvani. Ils accueillirent Murat avec toutes les marques de respectueuse considération et de déférence compatibles avec la réserve que commandaient les circonstances. Il fut convenu sur le bâtiment qu'on affecterait d'ignorer, en touchant au port, le nom et le titre du roi. Il avait pris le nom de Campo Meli, un des fiefs de son ancien royaume.

XLVII.

Le roi, descendu sous ce nom à Bastia, le 25 août, fut bientôt reconnu et accueilli silencieusement par la popularité sourde qui s'attachait à sa personne, à ses exploits, à ses infortunes, que l'on confondait, dans l'ignorance de l'île, avec les revers de Napoléon. Toutefois, craignant que les agents et les partisans des Bourbons dans la ville, centre du gouvernement, ne prissent ombrage de son séjour et n'exécutassent contre lui quelque ordre de sévérité apporté de Paris ou inspiré par leur propre zèle, il ne passa qu'une nuit dans la ville, et, dès le lendemain de son arrivée, il partit avec quelques amis pour Vescovato, village situé dans un noyau de hautes montagnes de l'île, à douze lieues de Bastia.

La principale famille de Vescovato était la famille Colonna, antique et considérée dans ces montagnes où le peuple, comme en Orient, reconnaît des chefs naturels et héréditaires dans les chefs des vieilles tribus du pays. Murat avait été inspiré de se jeter à

Vescovato par le souvenir du nom de cette famille Colonna, dont un de ses généraux les plus affidés, le général Franceschetti, avait épousé une fille. Il pensait que la reconnaissance et l'affection que ce général, comblé de sa faveur à Naples, avait communiquées à sa parenté lui seraient un gage d'hospitalité et de fidélité. Il ne se trompait pas. Les liens de la nature et du cœur sont plus sacrés en Corse que ceux de la politique et de l'opinion, comme dans tous les peuples primitifs où l'homme est au-dessus du sujet ou du citoyen. Le maire de Vescovato, Colonna Cecaldi, beau-père du général Franceschetti, était le chef de cette famille. Il était royaliste, ennemi de Bonaparte, et dévoué aux Bourbons, mais, avant tout, dévoué au sentiment de famille, au devoir de l'hospitalité envers ceux qui l'imploreraient et aux mœurs antiques de son pays.

XLVIII.

Murat, en arrivant, comme un chef de bandes d'Écosse ou du Liban, sur la place de Vescovato, descendit de cheval devant le seuil de la maison du village qui présentait la plus imposante apparence : c'était celle de Colonna Cecaldi. Le maître de la maison et le chef du pays, Colonna, sortit de sa demeure au bruit des chevaux de la suite du roi. Murat se nomma, lui fit connaître les motifs de sa descente dans l'île, et lui demanda asile et protection parmi les siens, dans l'unique intention d'attendre en sûreté dans ces montagnes ce que le roi de France et les souverains alliés décideraient de lui. Le vénérable chef des Colonna répondit au roi par le témoignage de la plus inviolable hospitalité. Il lui dit qu'il n'existait, à sa connaissance, aucun ordre du roi de France et aucune raison de conscience et d'honneur pour un fidèle partisan des Bourbons, qui autori-

sassent personne en Corse à traiter le roi de Naples, dépossédé, en fugitif et en ennemi.

Le roi vécut quelques jours en sécurité et en paix dans la maison de Colonna Cicali, où se trouvait le général Franceschetti, gendre de son hôte.

XLIX.

Aussitôt que le colonel Verrière, commandant militaire de Bastia, averti de la descente du roi de Naples en Corse, et pressé par son propre zèle et par le zèle des royalistes de son parti d'agir contre le fugitif de Toulon, eut appris que Murat était à Vescovato, il lui adressa, par un parlementaire, une sommation de se remettre entre ses mains jusqu'à ce que le roi de France eût prononcé sur son sort. Murat, déjà garanti à Vescovato par l'inviolable hospitalité des Colonna, et bientôt entouré de paysans, de pasteurs et d'anciens soldats armés pour sa protection, refusa d'obéir, en alléguant, pour motiver son refus, l'absence d'autorité légale et souveraine dans l'île. En recevant cette réponse, le colonel Verrière publia une proclamation qui déclarait le roi de Naples, Murat, ennemi du roi de France et perturbateur du repos public. Un détachement de quatre cents hommes, appuyé par un corps de gendarmes, marcha à Vescovato pour faire exécuter

les ordres du gouvernement et pour s'emparer de Murat.

Mais déjà Murat était une puissance inattaquable dans le noyau des hautes et belliqueuses montagnes où il s'était cantonné. Chez les uns, le dévouement héréditaire à la famille Colonna, dont il habitait le seuil ; chez les autres, les droits sacrés de l'hospitalité, qu'aucune opinion ne leur ferait oublier, ni trahir ; chez ceux-ci, la popularité aventurière du roi de Naples ; chez ceux-là, la mémoire des anciennes guerres dans lesquelles ils avaient servi sous ses ordres ; chez les plus ambitieux, l'espérance de partager ses périls et les dépouilles d'une expédition de cet ancien souverain pour conquérir son royaume ; chez les cupides, la solde que Murat distribuait sur les sommes qu'il avait apportées ou qu'il escomptait sur Paris, tout cela avait groupé à Vescovato, autour du roi de Naples, un millier de défenseurs armés et prêts à tout pour sauver, suivre ou venger ce proscrit populaire. Le détachement envoyé de Bastia, intimidé par le nombre, par la résolution de ses partisans et par la force naturelle des lieux, revint sans sa proie à Bastia.

L.

Cette petite armée de Murat et l'attachement des montagnards le pressaient de lever l'étendard de l'indépendance de l'île en son propre nom, et de s'emparer de Bastia. Il s'y refusait encore, affirmant toujours qu'il ne voulait rien entreprendre contre le roi de France, et qu'il se bornait à pourvoir à sa sûreté et à sa dignité sous la garde de ses hôtes belliqueux. Mais déjà ses partisans autour de lui faisaient violence à sa réserve affichée ou sincère, et recrutaient hardiment des hommes, des armes, des munitions, des subsides pour sa cause. Il fermait les yeux et semblait flotter lui-même, indécis, entre une insurrection de l'île en sa faveur et une expédition sur les côtes de son ancien royaume.

La certitude d'échouer devant l'Europe après un succès momentané dans l'île de Corse, et la médiocrité de la conquête proportionnée au danger le détournèrent de la première idée et le précipitèrent dans la seconde. Le désespoir surtout et l'am-

bition d'imiter et de surpasser Napoléon, en rentrant à Naples et en s'y maintenant, le poussèrent en aveugle à ce pas funeste de sa vie. Ses ressources pécuniaires s'épuisaient, il ne pouvait supporter le poids de l'oisiveté, ni l'humiliation d'une vie privée et obscure après une vie de tumulte dans les camps ou de splendeur sur un trône. Des peines domestiques ajoutaient leur amertume secrète et leur incitation à ses revers politiques. Il adorait sa femme, jeune, belle, ambitieuse, avide de pouvoir et d'éclat. Il était jaloux de ses faveurs d'esprit présumées pour de jeunes généraux de sa cour, dont elle avait semblé quelquefois préférer les conseils à sa propre politique. Il était humilié de l'avoir fait descendre du trône où elle l'avait élevé par son union avec lui. Il était impatient de l'y replacer par l'audace de son génie et par la bravoure de son cœur; il s'indignait du rang vulgaire où il allait laisser ses enfants, qu'il adorait comme leur mère. Son cœur troublait sa tête. Il prit le vertige de l'orgueil, de l'amour et du trône. Il se donna, pendant trois semaines de séjour dans ces montagnes, le délire ou les illusions dont il avait besoin pour justifier sa démence.

LI.

« Je suis adoré à Naples, disait-il à ses confidants, et comment ne le serais-je pas? je n'ai fait que du bien aux Napolitains que j'ai gouvernés avec mon cœur, et dont j'ai relevé le nom militaire dans les camps en le couvrant de mes propres exploits. J'ai affranchi le peuple, j'ai relevé la noblesse, j'ai aguerri les soldats, j'ai aimé les paysans, j'ai policé, administré, enrichi le royaume. J'entends encore d'ici les acclamations de la multitude sur mon passage toutes les fois que je rentrais en triomphe dans ma capitale, de retour de nos campagnes avec la grande armée. Grand Dieu! quels souvenirs ces applaudissements d'une nation éveillent dans mon âme! Naples et mon peuple m'obsèdent de leur continuelle présence! » Et fondant en larmes à ces tableaux : « C'en est trop, disait-il, je ne puis plus vivre et mourir que pour mon peuple. Nous verrons Naples, nous verrons Naples, hâtons-nous de partir! »

LII.

En vain quelques officiers généraux, plus calmes et plus fidèles à ses intérêts qu'à ses illusions, lui représentaient les dangers de l'entreprise : l'Europe debout, l'Autriche et ses armées sur ses frontières, les Bourbons de Sicile à peine rendus à leur royaume et n'ayant pas eu le temps encore d'épuiser l'enthousiasme et la popularité de ces retours, l'armée vaincue et disloquée, ses officiers rattachés aux Bourbons par les souvenirs de famille, le devoir, le serment, l'intérêt; l'oubli si rapide qui suit la disgrâce du sort et l'absence, une police vigilante, des sbires nombreux venus de Sicile et surveillant les sentiments et les émotions du peuple; la difficulté de débarquer, le dénûment des ressources d'armes, de soldats, de munitions, l'absence de prétexte ou de raison pour soulever le peuple, une captivité certaine ou une mort tragique sur le sol d'un royaume qui ne pouvait porter deux rois.

Rien ne l'ébranlait; il avait le vertige du trône. Il était résolu à ne regarder des choses et des hommes que le côté qui souriait à ses désirs et qui lui renvoyait les fausses couleurs de sa vive et chaude imagination. Intelligent, mais irréfléchi comme les hommes du Midi, Murat avait toute sa vie besoin d'une tête qui pensât pour lui. Partout où il avait marché seul, il s'était égaré. Son esprit, quoique plein de feu, avait peu de lumière. Il servait moins à l'éclairer qu'à l'éblouir.

LIII.

Ce fut au milieu de ces perplexités, mais quand son cœur, décidé avant son esprit, penchait déjà tout à fait vers un débarquement à Naples, que son ancien aide de camp, son correspondant et son négociateur à Paris, le colonel Macerone, arriva dans l'île avec l'autorisation du gouvernement, demanda à être conduit à Vescovato, pour apporter au roi les intentions et les sauf-conduits des puissances. Il était trop tard. Le roi répétait déjà tous les jours cet axiome dont il avait fait l'excuse héroïque de sa résolution : « A un roi qui a perdu sa couronne il ne reste que la mort du soldat. » Il était convaincu de plus, et il le redisait sans cesse à ses familiers, que, s'il se livrait à la générosité apparente de l'Europe, son tombeau ne tarderait pas à s'élever auprès de sa prison.

Macerone, avant de se rendre auprès de son ancien maître, confia au commandant de Bastia et à des agents anglais et napolitains, qui étaient dans ce

port pour détourner Murat de son entreprise et pour dissuader ses adhérents, la mission dont il était chargé auprès de lui. Il vit entre autres les deux frères Carabelli, Corses de naissance, ayant servi autrefois dans l'armée britannique, et envoyés confidentiellement de Naples par le ministre de la police, Medici, non pour provoquer, comme on l'a cru, mais pour détourner Murat de son entreprise. La cour de Naples avait déjà des soupçons. Elle craignait et elle surveillait, mais elle n'avait pas besoin de tendre un piège de sang à un homme qui s'y précipitait de lui-même avec tant de vertige.

Macerone et les deux Carabelli, l'un dans l'intérêt du roi et du succès de sa négociation, les autres dans l'intérêt de Naples et du ministre Medici qui les employait, se virent à Bastia, conférèrent avec le gouvernement militaire de la ville, et apprenant que Murat se rendait à Ajaccio par une route, ils s'y rendirent par une autre, pour l'arrêter par leurs conseils au dernier pas.

LIV.

Mais rien ne pouvait plus l'arrêter. Le 17 septembre, il monta à cheval à Vescovato, entouré d'une petite armée de volontaires corses et de tous les clients de la famille Colonna. Il marchait sur Ajaccio, seconde capitale de l'île, aux cris de *Vive le roi de Naples!* et aux vœux de toutes les populations que sa grâce, sa familiarité, son éloquence martiale et sa renommée lui avaient conquises pendant son long séjour chez les Colonna. Cette armée était composée principalement des généraux Franceschetti et Natali, qui l'avaient rejoint en Corse, de sous-officiers et de soldats oisifs retrouvés dans l'île et accourus, au bruit de son nom, autour de leur ancien général, de l'élite des condottieri les plus aguerris que les vengeances réciproques et éternelles des familles en guerre jettent dans les forêts et accoutument tous les jours au bivouac et aux coups de feu contre les troupes, et enfin de ces bergers des pâturages élevés de l'île et de cette jeunesse des villages, qui gardent

leurs troupeaux ou qui labourent, le fusil à la main, et que l'habitude des armes aguerrit dès l'enfance. Murat, dans le costume de trône et de guerre dont il affectait de fasciner les yeux du soldat français, suivi des principaux chefs de la famille qui lui avait donné l'hospitalité et de ses généraux en uniforme; derrière, les guides de son avant-garde de montagnards, s'avança à la tête de cette colonne, escorte pour les uns, armée pour les autres, selon que les portes d'Ajaccio, où il avait pratiqué des intelligences, s'ouvriraient ou se fermentaient à son nom.

Il montait un de ces petits étalons corses à longue crinière dont le pied sûr, l'œil de feu, le cœur ardent, l'oreille habituée au feu, font le cheval de bataille de ces guerres de montagne. Les roches, les ravins, les lisières des forêts étaient couverts de femmes et d'enfants groupés sur la route pour voir passer un héros et un roi.

La magnificence sauvage des paysages qu'il avait à parcourir ajoutait encore quelque chose de grandiose, de pittoresque et d'oriental à ce spectacle. Les sentiers abrupts par lesquels il avait à traverser le noyau granitique de l'île pour se rendre à Ajaccio s'élevaient, s'enfonçaient, serpentaient tour à tour à travers les montagnes, les ravins, les abîmes, les forêts séculaires de sapins, de chênes, de châtai-

gniers que leur élévation rend inaccessibles à la hache des hommes; Alpes méridionales encadrées par une vaste mer où la splendeur profonde du ciel, la solitude, la rudesse et la majesté silencieuse de la nature impriment dans l'homme l'énergie, la hauteur et la profondeur des lieux.

LV.

Tous les villages que Murat devait traverser, avertis de son passage, fiers de lui donner l'hospitalité et fanatisés d'avance pour sa cause par ses émissaires, allaient au-devant de lui avec leurs chefs, leurs magistrats et leurs prêtres. Il envoya, pour annoncer son approche et ses intentions, le général Franceschetti à Ajaccio, chargé de parlementer avec les principaux de la ville et avec les autorités royales. Il devait attendre à Bocoenano le résultat de ses conférences.

Franceschetti se rendit d'abord chez les Arrighi, famille comblée des dons, des titres et des faveurs de Bonaparte. Il y trouva rassemblés tous les principaux membres de la famille de l'empereur, résidant ou réfugiés dans l'île. Le ressentiment de ces parents de Napoléon contre Murat, qu'ils accusaient d'avoir concouru à sa perte, et la prudence naturelle aux insulaires, qui leur faisait redouter plus qu'à d'autres de paraître tremper dans des complots contre

les Bourbons, auxquels leur nom ne les rendait déjà que trop suspects, animaient ce conseil de famille d'une inflexible aversion contre la témérité compromettante du roi de Naples. Ils adressèrent à son général les reproches les plus amers et les plus injurieux contre un roi qui, après avoir été couronné par la main de leur famille et après l'avoir combattue avec la coalition, venait encore la poursuivre de son ambition et la perdre jusque dans l'île où elle abritait ses malheurs. Ils conjurèrent sévèrement Franceschetti de détourner son maître d'entrer dans Ajaccio, et de donner ainsi à une ville soumise et calme l'apparence d'une ville insurgée contre le roi de France. Franceschetti revint rapporter au roi les mauvaises dispositions de ses parents. Mais Murat, entouré maintenant de son armée entière et appelé par l'enthousiasme moins réfléchi du peuple et des soldats de la garnison d'Ajaccio, n'écoula rien, et, remontant à cheval, il s'avança vers la ville (23 septembre).

LVI.

Son entrée fut un triomphe. Le peuple débordait ses autorités. Les magistrats civils et le commandant militaire continrent avec peine les cinq cents soldats français de la garnison dans la forteresse dont ils fermèrent les portes, pour les empêcher seulement de se mêler au peuple et à l'armée du roi. On les voyait, accoudés sans armes sur les parapets des fortifications, contempler l'entrée triomphale de l'ancien frère d'armes de leur empereur, applaudir aux démonstrations de la multitude et mêler leurs cris de *Vive le roi de Naples* aux acclamations de l'armée, de la ville et du port. Murat n'accepta pas le palais public où la foule le pressait d'entrer en signe de souveraineté. Il se fit conduire à une simple hôtellerie sur la place, et, avant de descendre de cheval, il harangua le peuple pressé autour de lui. Il dit au peuple qu'il ne venait demander à Ajaccio qu'une simple et inoffensive hospitalité, et que si sa présence devait être une cause de sédition

ou d'inquiétude pour la ville, il en ressortirait à l'instant. Il envoya ses officiers porter aux autorités les mêmes assurances, satisfait de les avoir bravées, ne voulant pas pousser la victoire plus loin que son but, heureux seulement d'être protégé dans ses desseins par cet ascendant de sa popularité et par ce rôle de roi qu'il savourait pour la dernière fois dans l'île de son bienfaiteur et de son ennemi.

LVII.

« Sa Majesté le roi de Naples cherche un asile, fit-il écrire au maire d'Ajaccio par son chef d'état-major; elle a donné la préférence au lieu où vit sa famille, elle croit être au milieu des siens quand elle est au milieu des habitants de cette ville. Elle y vivra en simple particulier, elle n'y réclame des autorités que la protection due à l'honneur et au malheur. »

L'officier de marine Blancard, qui faisait les fonctions de secrétaire de son cabinet, écrivit sous la dictée de Murat au colonel Verrière, commandant la division militaire, une longue dépêche destinée à la publicité et qui disait : « Le roi a lu avec indignation votre proclamation contre lui aux habitants de l'île et aux soldats; cette proclamation est indécente et mensongère, elle dénonce au fer des assassins le roi et les personnes qui ont donné asile à un prince malheureux, à un capitaine que ses services, son

rang, ses revers rendent sacré chez toutes les nations civilisées. »

Murat jouissait avec ivresse de l'empire qu'il exerçait sur la population d'Ajaccio. Il en contemplait à chaque instant les démonstrations sous ses fenêtres, il les faisait remarquer à ses amis; il y voyait l'augure de l'enthousiasme qu'il allait bientôt retrouver sur le sol de son royaume. Il pressait les préparatifs de son expédition, qui se nolisait et s'armait en liberté dans le port, sous les yeux des autorités impuissantes et des soldats de la garnison complices de cœur et de vœux. Il mit ses bijoux en gage pour se procurer les fonds nécessaires à l'équipement de sa petite escadre.

LVIII.

Cependant Macerone était arrivé, le 28 septembre, avec les deux frères Carabelli. Cet officier fit demander audience à son ancien maître. Elle lui fut accordée à l'instant. L'hôtellerie habitée par le roi n'était désignée que par le drapeau des Deux-Siciles arboré sur la porte et par les sentinelles et les montagnards armés qui gardaient le seuil. Macerone, accueilli avec tendresse, mais avec embarras, par le roi, lui rendit compte du succès de sa négociation et lui remit une note du prince de Metternich, contenant les conditions auxquelles le roi de Naples serait admis à l'hospitalité de l'Autriche. Ces conditions portaient :

1° Que le roi prendrait un nom de simple particulier ;

2° Qu'il choisirait un séjour à la ville ou à la campagne, dans la Bohême ou dans la haute Autriche ;

3° Qu'il engagerait sa parole de ne pas quitter

les États autrichiens sans le consentement de l'empereur, et qu'il s'y soumettrait aux lois du pays.

A ces conditions était joint un passe-port pour Trieste, si le roi voulait en faire usage. Il prit le passe-port et se réserva, quand il serait réuni à sa famille, à discuter les conditions. Cette réponse ambiguë rappelait l'ambiguïté de son attitude entre Napoléon et les alliés en 1814. Muni du passe-port, si le sort lui était contraire dans l'expédition qu'il allait tenter, libre des conditions qu'il n'acceptait pas s'il réussissait, il refusa, sous le prétexte de l'omission de son titre de roi dans les dépêches, l'offre que lui faisait, par écrit, le capitaine d'une frégate anglaise mise à sa disposition par le gouvernement britannique pour le conduire à Trieste.

Les deux frères Carabelli furent ensuite admis à son entretien, et s'efforcèrent de lui démontrer les dangers de son entreprise, sans réussir à le convaincre. Il les invita à sa table ainsi que Macerone. Les généraux Natali, Franceschetti, six colonels et ses principaux officiers assistaient à ce repas. On parla de Waterloo. « Ah ! s'écria le roi, si j'avais été là, j'ai la confiance que le sort du monde eût été changé. La cavalerie française a été engagée par la démente, on l'a sacrifiée en détail quand sa charge en masse au moment décisif aurait tout surmonté ! » Son esprit

était libre, sa sérénité douce, sa conversation variée et comme indifférente.

Il amena Macerone dans son cabinet, après le dîner. Il lui dit que la première réponse ambiguë qu'il lui avait adressée le matin aux offres de l'Autriche avait un double sens peu séant à sa loyauté et à son rang qu'il se reprochait, et qu'il allait lui en remettre une autre plus franche et plus sincère sur ses vraies intentions. Puis, s'asseyant devant son bureau, il écrivit de sa propre main une lettre qui contenait ses griefs et ses pensées sans réticence.

« J'apprécie ma liberté, disait cette lettre, au-dessus de tous les biens de ce monde. La captivité ou la mort sont pour moi une même chose. Quel traitement puis-je espérer de ceux qui ont payé à Marseille des assassins contre moi? J'ai sauvé la vie du marquis de Rivière; il était condamné à périr sur l'échafaud, j'ai arraché sa grâce à l'empereur. Exécrable vérité cependant! il a provoqué des misérables contre moi, il a mis ma tête à prix!!! Errant dans les bois et dans les montagnes, j'ai confié mes jours à la généreuse fidélité de trois officiers français; ils m'ont amené en Corse, au péril de leur vie. Des misérables disent que j'ai emporté des trésors de Naples? J'y ai dépensé au profit de mon royaume, au contraire, toutes les richesses que je rapportais

de ma principauté de Berg. Je ne puis accepter les conditions que vous me présentez, monsieur Mace-rone ! C'est mon abdication, on me permet seulement de vivre... Est-ce là le respect que l'on doit à un infortuné souverain reconnu par l'Europe entière, et qui, dans un moment critique, décida de la campagne de 1815 en faveur de ces mêmes puissances qui le poursuivent de leur haine et de leur ingratitude aujourd'hui?... Je n'ai pas abdiqué ! J'ai le droit de recouvrer ma couronne, si Dieu m'en donne la force et les moyens ! ... Ma présence sur la terre de Naples ne peut plus abuser personne, je ne puis correspondre avec Napoléon captif à Saint-Hélène !... Quand vous recevrez cette lettre je serai déjà en mer, m'avançant vers ma destinée. Ou je réussirai, ou je terminerai ma vie avec mon entreprise. J'ai affronté mille fois la mort en combattant pour mon pays, ne me sera-t-il pas permis de l'affronter une fois pour ma propre cause?... Je n'ai qu'un souci, le sort de ma famille!... »

Après avoir remis ces lignes à un secrétaire pour les faire copier, il les signa et congédia, en l'em-brassant, son ancien aide de camp.

LIX.

Un coup de canon retentissant à une heure du matin, dans le silence de la nuit, éveilla en sursaut Macerone et lui apprit que le signal de l'embarquement était donné par le roi à ses compagnons de hasards et de guerre. Il venait, en effet, de s'embarquer avec eux. Ce coup de canon fut, quelques minutes après, suivi de plusieurs autres partant des embrasures du fort d'Ajaccio. C'était le vain simulacre d'opposition à l'expédition du roi de Naples, obtenu, avec peine et supplications, de leurs soldats par les officiers de la garnison. Les canonniers, favorisant en secret la cause aventureuse de Murat et contenus par la seule discipline dans une apparente neutralité, avaient chargé les pièces comme pour tirer sur l'escadre, mais ils avaient visé à dessein sur la mer vide. Ces décharges, perdues dans les flots, étaient moins une hostilité qu'une salve. Le roi et son armée voguaient déjà en liberté vers les côtes de l'Italie.

Six bâtiments légers, barques pontées, felouques ou bombardes, composaient toute la flottille du roi. Le bâtiment monté par le roi était commandé par le baron Barbara, capitaine de frégate au service de Naples; Courand commandait le second, ayant sous lui le capitaine Pernice et le lieutenant Maltego; Ettore le troisième, Mattei le quatrième, Semidei le cinquième. La sixième barque, plus rapide et plus maniable encore, servait d'avis, et était commandée par un simple pilote nommé Ceconi.

Les officiers et les deux cent cinquante sous-officiers et soldats qui formaient toute l'armée de débarquement du roi étaient distribués sur ces frêles embarcations à proportion de leur petitesse ou de leur grandeur. La flottille était sous voile en vue de la Corse, au lever du jour, le 28 septembre. Le 29, elle vogua lentement faute de vent. Le 30, une rafale la jeta sous la côte de Sardaigne, où elle faillit échouer. Les navires trop chargés s'abritèrent tout un jour sur une anse de l'île inhabitée de Tavolara, vaste écueil de la forme d'un autel antique détaché de la Sardaigne.

Ils déployèrent de nouveau la voile le second jour d'octobre, luttèrent péniblement contre les lames pendant cinq jours et quatre nuits, et s'élevèrent seulement, à la nuit tombante du 6, à la hauteur

des côtes de la Calabre et en vue des montagnes de Paolo. La terre se montrait à trois lieues de la proue des navires alors réunis.

LX.

Le commandant de la flotte, Barbara, ordonna d'éteindre tous les feux sur les ponts et sous les ponts, de peur de révéler la présence de voiles inconnues à la côte. Il fut convenu que les bâtiments marchant de conserve se feraient les signaux par la seule étincelle de pierres à feu frappées par l'acier, afin que les vigies du rivage pussent confondre ces lueurs fugitives avec les phosphorescences de la mer dans ces nuits d'été. Le vent soufflait des montagnes de la Calabre comme si la Providence eût voulu repousser le roi de sa perte. Les bâtiments, obligés de louvoyer péniblement sur une mer creuse pour atterrir au fond de la rade de Paolo, furent séparés dans les ténèbres les uns des autres par un coup de vent tombé, après le lever de la lune, des gorges orageuses de la Calabre citérieure. Écarté de son premier but par la mer et par le vent, le roi entra,

à l'aube du jour, dans la rade déserte de San-Lucido avec deux de ses navires seulement pour y attendre les autres barques dispersées.

LXI.

Il fit jeter l'ancre, à quelque distance de la grève, et il ordonna au chef de bataillon Ottaviani de descendre à terre avec un seul matelot pour sonder l'opinion des paysans, et pour lui rapporter des indices. Ottaviani et le matelot ne revinrent pas. Ils furent arrêtés à quelques pas de la plage par les habitants. Ce mauvais signe troubla les compagnons de Murat. Déjà, depuis la veille, un silence et des hésitations de timide augure se remarquaient dans les équipages. On eût dit que la vue de la côte leur avait présenté tout à coup la terreur de l'entreprise qu'ils allaient tenter, et qui de loin avait disparu dans leurs âmes sous les illusions de la distance. Le rivage leur envoyait ces pressentiments.

Ces hommes n'avaient ni cause personnelle, ni cause de devoir, de patrie ou d'honneur, dans ce débarquement, aucun des motifs qui animent le véritable héroïsme et qui soutiennent la constance. Aventuriers cherchant la fortune facile et la gloire

capricieuse d'une aventure où ils étaient au fond désintéressés, le moindre doute sur le succès pouvait les abattre, le moindre obstacle les décourager. Ils commencèrent à entrevoir leur témérité et à regarder, sans oser se l'avouer, derrière eux.

LXII.

Le jour s'achevait, le roi ne voyait point reparaitre ses navires. Le pilote Cecconi, commandant de la barque qui servait d'avis, et qui seule était mouillée à côté de celle du roi, dans la rade de San-Lucido, fut envoyé par Murat à la fin du jour pour découvrir en mer, ou derrière les caps voisins, les autres barques, et pour les rallier autour de lui. Cecconi découvrit le bâtiment monté par Courand et le ramena. Courand, interrogé par le roi sur le sort des autres navires, répondit qu'il les avait perdus de vue pendant le coup de vent de la veille. Deux officiers des troupes de terre montés sur le navire de ce capitaine confièrent à Murat leurs soupçons sur les intentions de Courand, qu'ils croyaient comploter avec son équipage la désertion en mer et l'abandon du roi. Murat fit appeler Courand à son bord, lui rappela les bienfaits dont il l'avait comblé à Naples, et feignit en lui plus de confiance pour lui enlever l'idée de le tromper.

Cependant le roi, par prudence, ordonna au capitaine Barbara, chef de la flottille, de prendre à la remorque le bâtiment de Courand pour ôter à ce marin tout prétexte de se séparer de l'escadre. Ce bâtiment portait cinquante hommes d'élite, sous-officiers ou soldats les plus aguerris et les plus aventureux de toute l'expédition.

A minuit, les trois navires du roi levèrent l'ancre en silence, et la flottille fit voile vers une autre anse de la côte, espérant rencontrer en mer les autres bâtiments. Mais avant que le jour pût éclairer sa fuite, le capitaine Courand ayant fait descendre les soldats qu'il portait sous le pont pour les dérober, disait-il, à l'œil des vigies de la côte, coupa pendant leur sommeil le câble qui l'attachait à la poupe de l'avis, et se perdant dans la brume, fit route vers la Corse, disant au réveil aux soldats que le roi avait renoncé à l'entreprise et lui avait ordonné de le précéder à Trieste.

LXIII.

Le roi, à la première lueur du jour, fut consterné de la désertion de Courand, qui avait servi sept ans dans sa garde, et qui manquait au moment suprême à son bienfaiteur. N'ayant plus avec lui que son propre équipage et la poignée d'hommes embarqués sur la barque du pilote Cecconi, il chancela dans sa résolution. Il appela le commandant de sa flottille, Barbara, et lui ordonna de tourner la proue vers Trieste. Barbara affirma que ses *bataillons* étaient hors d'état de supporter la longueur d'une navigation dans la mer Adriatique dans le dénûment de vivres et de matelots où ils étaient, et il proposa au roi d'aller de sa personne descendre dans le petit port voisin du Pizzo, d'y affréter un bâtiment plus solide, de prendre des marins et des vivres, et de revenir joindre en mer le roi, qui attendrait son retour sur l'avis. Mais, pour cela, il fallait que le roi confiât à Barbara ses passe-ports de l'Autriche pour Trieste, seules pièces qui pussent couvrir le

débarquement, la personne et les transactions de Barbara sur la terre ferme. Le roi refusa de se dessaisir de ces saufs-conduits qu'il se réservait sans doute comme dernière ressource de fuite en cas de désastre. Barbara s'obstina à ne pas descendre à terre sans cette garantie indispensable à sa sûreté. Une aigre altercation s'éleva entre le roi et le marin.

« Vous l'entendez, s'écria Murat indigné, en s'adressant à ses officiers ; on refuse de m'obéir ! Eh bien, je débarquerai moi-même ! Ma mémoire est fraîche dans le cœur des Napolitains, ils me reconnaîtront, eux ! »

Il ordonna alors à tous ses officiers de revêtir leurs uniformes. Le général Natali, seul, n'ayant pas ses habits militaires, le roi murmura tout haut de cette négligence ou de cette prudence de son lieutenant. « Ce n'était pas, lui dit-il, pour me suivre au danger, qu'il fallait oublier l'habit de combat ! »

Pendant ces altercations, ces murmures et ces reproches à bord, le vent frais poussait rapidement, sur une mer vive et sous un soleil éclatant, les deux navires vers la plage de Calabre, où blanchissaient à mi-côte le château, les maisons en étage et le petit port du Pizzo. C'était le 8 octobre, à onze heures du matin. Le ciel souriait comme une lueur sur un piège.

LXIV.

Au moment où les deux bâtiments jetaient l'ancre à une encâblure d'une plage déserte, et à une courte distance du port de Pizzo, les généraux et les officiers voulurent le devancer à terre. Le roi les retint du geste, et les faisant rentrer derrière lui sur le pont : « C'est à moi, dit-il, de descendre le premier sur ce champ de gloire ou sur ce champ de mort, le pas m'appartient comme la responsabilité ; » et il s'élança résolûment sur le sable. Les deux généraux, Franceschetti et Natali, accompagnés de vingt-cinq officiers, sous-officiers, soldats ou serviteurs de sa personne, descendirent après lui, et, se groupant derrière le roi, suivirent ses pas, ses mouvements et ses gestes.

La présence de ces voiles inconnues dans la rade solitaire, le nombre et le costume des passagers, l'ancre jetée sans attendre la visite des gardes-côtes, le tumulte, la rapidité, le bruit du débarquement, avaient éveillé l'attention des marins du port. La

plage où le roi était descendu se couvrait de groupes peu nombreux, étonnés, indécis, et se tenant à une certaine distance du roi et de sa suite. Un poste de canonniers de marine de quinze soldats, sortis d'une tour isolée qui leur servait de corps de garde, s'avança au bruit, mais avec irrésolution, vers le roi. Ils portaient encore l'uniforme de son armée.

« Voilà mes soldats, s'écria Murat en marchant à « eux. Enfants ! reconnaissez votre roi ! » A ces mots, ôtant son chapeau, relevant fièrement devant les soldats sa belle tête éclairée par le soleil, et agitant ses longs cheveux flottants sur le cou pour bien imprimer dans leurs yeux cette figure martiale qui s'était gravée tant de fois dans leur mémoire, aux revues ou aux camps : « Oui, c'est moi, je suis votre roi Joachim. Dites si vous me reconnaissez, et si vous voulez me suivre et me servir encore, moi, l'ami des soldats, le frère des Napolitains ! »

Les compagnons de Murat appuyaient ces paroles et ces gestes de leur chef en élevant leurs chapeaux en l'air, en criant : *Vive le roi Joachim !* et en tendant la main aux soldats et aux Calabrais qui se groupaient à ce spectacle autour d'eux. Les soldats sans chef, pétrifiés par cette soudaine apparition d'un roi aimé, dont l'imagination de ces populations poétiques conservait l'image comme celle de son

héros, abaissèrent leurs armes devant lui. Quelques-uns répondirent machinalement par le cri de *Vive le roi Joachim!* comme un peuple mobile qui fait écho à tout cri. Quelques autres s'éloignèrent et se turent pour attendre l'événement. Cinq ou six répondirent qu'ils étaient prêts à le suivre et à combattre sous lui pour reconquérir son trône et pour délivrer le royaume de la tyrannie des Autrichiens.

LXV.

Pendant ces colloques, les habitants du Pizzo, informés par la rumeur publique du débarquement d'hommes armés proclamant le roi Joachim et ayant ce prince proscrit à leur tête, accouraient, incrédules d'abord, sur la plage où les haranguait Murat. Puis, voyant le petit nombre de ces adhérents, ces deux barques démantelées sur la mer, cette poignée de sous-officiers et de soldats sardes, corses, génois, hâlés par le soleil, pâlis par la mer, leurs habits souillés d'écume et de sable, plus semblables à une bande de pirates qu'à l'escorte d'un roi, ils passaient de l'incrédulité à l'étonnement, de l'étonnement au mépris, du mépris à l'indignation et à la colère. Les uns entouraient le roi à une distance qui témoignait plus de répulsion que de respect; les autres, déjà résolus à l'outrage, retournaient en murmurant vers la ville pour prendre leurs fusils et pour combattre, au nom de leur roi légitime, l'usurpateur et le proscrit qui venait tenter leur fidélité.

Les Calabres étaient le point de débarquement le plus malheureusement choisi par Murat pour opérer un soulèvement au nom de la popularité des Français. Ces provinces, les plus fanatiques et les plus belliqueuses du royaume, voisines de la Sicile, où l'ancienne cour les entretenait toujours dans la haine de la domination française, soulevées en 1799 par le cardinal Ruffo, qu'elles avaient proclamé à la fois leur général et leur pontife, avaient été sans cesse remuées depuis par des conspirations bourboniennes. Contenues enfin par la terreur, pacifiées mais opprimées, décimées, fusillées au premier symptôme d'agitation par le général français Marchès, elles avaient été soulevées de nouveau par l'annonce des premiers désastres des Français dans la basse Italie.

Présenter à ces provinces, rentrées si récemment sous le gouvernement de leur ancienne famille royale et de leurs prêtres, le drapeau d'une royauté française, c'était leur présenter le drapeau de la tyrannie, de l'usurpation, de l'irréligion et de la trahison. Les Calabres étaient pour Murat ce qu'un débarquement dans la Vendée eût été pour Napoléon, son modèle, trois mois après la restauration vendéenne des princes de la maison de Bourbon.

Plus près de Naples et des provinces du centre du

royaume, Murat aurait eu peut-être plus de hasards et plus d'opinions populaires pour lui.

Déjà le peuple se rassemblait, s'interrogeait, s'encourageait à la fidélité et s'armait à la voix des principaux habitants de la ville, sur la place du Pizzo. Murat perdait des minutes à attendre un mouvement vers lui qui ne se prononçait pas. La plage devenait déserte, le vide se faisait : fatal indice ! Là où est la fortune, là accourent les hommes.

LXVI.

Les parentés de la maison royale de Naples et de la maison royale d'Espagne, et la double domination des deux royaumes par une même dynastie ont laissé dans les provinces de Sicile ou de Naples d'immenses fiefs aux grandes familles espagnoles. Le duc de l'Infantado possédait des territoires considérables autour du Pizzo. L'agent du duc avait, sur la population de la ville, l'influence et l'autorité que donne une généreuse suzeraineté sur un peuple de vassaux. Cet agent, populaire au Pizzo, apprenant le débarquement de Murat, était fidèle à la maison de Bourbon, dont son maître servait héroïquement la cause en Espagne. Il descendit sur la place, se mêla aux rassemblements qui interrogeaient sa pensée, et démontrant au peuple le crime et la démence d'un soulèvement contre le roi légitime, et l'honneur et le prix d'une courageuse fidélité, il entraîna sans peine tous les cœurs déjà frémissants contre la complicité avec Murat. On répondit à l'agent du duc de

l'Infantado par le cri : *Aux armes*, par des imprécations et par des menaces de mort contre Murat. On n'attendait, pour marcher contre lui, que des bras plus nombreux et des armes mieux chargées.

LXVII.

Deux jeunes gens de Monteleone, ville voisine et capitale de la Calabre, témoins de cette fermentation du peuple et paraissant prendre intérêt pour les débarqués, vinrent à la plage, s'approchèrent du roi, lui rapportèrent ce qui se passait dans la ville, l'avertirent du danger qu'il courait en restant sur la côte et lui conseillèrent de se jeter résolument sur la route de Monteleone, où l'opinion plus favorable et la garnison plus séductible lui ouvriraient la porte de son royaume. Ils s'offrirent à lui servir de guides. Murat, sans avoir le temps de réfléchir, et rougisant de se rembarquer quand il le pouvait encore, prit ce conseil pour une inspiration. Il accepta les deux Calabrais pour guides, fit signe aux siens de se lever et ordonna aux canonnières de le suivre. Quelques-uns de ces soldats le suivirent en effet, plutôt par habitude d'obéir que par entraînement vers sa cause, tant l'uniforme et le commandement imposent aux soldats.

LXVIII.

La faible colonne, composée en tout de quarante à cinquante personnes, dont plusieurs curieux, quelques-uns ennemis, gravit, sur les pas des guides et de Murat, la route rapide qui escalade les collines. Cette route se dirige vers Monteleone en laissant le Pizzo sur sa droite et la mer à ses pieds. Les uniformes et les fusils de l'escorte du roi brillaient de loin, à travers les troncs des oliviers, presque au sommet de la montée, près du plateau où la route s'adoucit, tandis qu'une colonne plus épaisse, plus confuse et plus sombre, armée de longues carabines et coiffée des longs chapeaux des Calabrais, commençait à se former à la porte de la ville sur la plage. On ne pouvait discerner, des bâtiments à l'ancre, si elle se formait pour suivre ou pour combattre la colonne du roi.

Murat ne le savait pas bien lui-même; comme tous les hommes qui tentent l'impossible, il avait le goût et le besoin des illusions. Malgré l'avertissement de

ses guides et la froideur du spectacle de son débarquement, il se flattait que la popularité de son nom, la certitude de sa présence, la hardiesse de sa marche entraînaient ce peuple indécis sur ses pas. Harassé de lassitude et de chaleur par la pente escarpée qu'il venait de gravir, les jambes déshabituées du mouvement par les huit jours qu'il venait de passer en mer sur un bâtiment dont la dimension refusait l'exercice à ses membres, il s'assit, au sommet de la rampe, sur la racine d'un olivier pour essuyer sa sueur, pour respirer un moment et pour réfléchir.

Il semblait attendre avec impatience la colonne populaire, qu'il contemplait de cette hauteur sur la plage, sans se rendre compte de ses intentions. Il demanda au groupe de canonnières qui le suivaient où étaient leurs camarades. Ces soldats les lui montrèrent du geste, commençant à monter la côte, confondus avec le peuple. Murat, pour les mieux voir, se leva, quitta le grand chemin et monta dans un champ d'oliviers, d'où l'œil embrassait comme d'un promontoire la ville, la mer, la plage et les sinuosités de la rampe. Il s'obstina là, malgré les instances de ses guides, à attendre le second détachement des canonnières et la foule qui les entourait.

LXIX.

A ce moment, un colonel de gendarmerie royale, à cheval et en uniforme, parut sur la route, à la hauteur du monticule où le roi reposait en observant les mouvements de la plage. C'était un chef de bandes calabraises, fameux dans les guerres de partisans de ces provinces contre les Français, agent de la reine Caroline et du cardinal Ruffo, longtemps aventurier des montagnes et devenu commandant des sbires réguliers de Monteleone depuis la restauration du roi Ferdinand. Son nom était Trenta Capelli. Le colonel s'arrêta au milieu du groupe d'officiers et de soldats qui stationnaient en attendant le roi sur la route.

Murat l'appela et le somma de se joindre à lui. Le sang de trois frères de Trenta Capelli, versé sur les échafauds par les Français, dans les insurrections des Calabres, lui défendait de se joindre aux meurtriers de sa famille. Il ne témoigna, néanmoins, aucune répulsion trop vive aux insinuations du roi, et

se contenta de lui dire, en lui montrant de la main le drapeau des Deux-Siciles sur le château du Pizzo :
« Mon roi est celui dont les couleurs flottent sur le royaume ! » Murat, au lieu de le retenir par force, causa avec lui et le laissa continuer son chemin vers la ville.

LXX.

Trenta Capelli avait à peine abordé le peuple et les canonniers montant vers le roi, qu'il revint avec eux, s'avança à quelques pas devant sa troupe, interpella Murat et l'engagea respectueusement à le suivre au Pizzo. Murat, encore trompé ou feignant de l'être, sur les intentions de la foule armée qui s'avancait vers les siens, redescendit avec Trenta Capelli sur la route, entouré des généraux Franceschetti, Natali, de ses officiers qui le conjuraient en vain de se dérober à ce peuple et de marcher sur Monteleone.

« Mes enfants, dit-il à la foule, ne tirez pas sur votre ancien roi ! Je ne suis pas débarqué dans les Calabres pour vous combattre, mais pour me rendre à Monteleone et pour y demander l'assistance des autorités afin de poursuivre ma navigation vers Trieste, où je dois rejoindre ma femme et mes enfants ! Si vous aviez voulu m'entendre sur la plage du Pizzo, vous auriez vu que j'ai des saufs-conduits

pour les États autrichiens, que votre roi Ferdinand lui-même doit reconnaître et respecter. »

La foule ne répondant que par ses cris, ses fusils en joue et son élan accéléré aux paroles perdues de Murat, il se rejeta rapidement au milieu de ses vingt-huit soldats restés à quelques pas en arrière pour intimider la multitude par leur contenance. Une décharge confuse de la foule et des canonniers éclate sur le groupe du roi, renverse mort à ses pieds le capitaine Maltedo, blesse le lieutenant Pernice et plusieurs autres soldats de sa suite. Murat n'y répond qu'en élevant son chapeau, en saluant le peuple et en le conjurant de l'écouter. Une seconde décharge décime ses rangs. La multitude armée s'accumule sur la route et s'étend sur les flancs pour couper au roi le retour vers la mer.

Il n'a déjà plus d'autre asile sur cette terre qu'il voulait conquérir que les bâtiments qui l'y ont apporté. Il s'élance, suivi de Franceschetti, de Natali, de huit ou dix sous-officiers, à travers champs vers le rivage. Il reçoit, sans être atteint, le feu de quelques carabines, et parvient, à travers les tirailleurs intimidés, jusqu'à la plage. Du haut d'un écueil qui s'avance dans la mer, il appelle à grands cris : Barbara, Barbara ! conjurant ce commandant de son bâtiment de lui envoyer une embarcation et de se rap-

procher du rivage. Mais déjà le bâtiment, qui avait levé l'ancre aux coups de feu retentissant sur la rade, fuyait vers la pleine mer, emportant, avec les proclamations, les armes, l'or et les munitions du roi, son dernier refuge et sa vie!

LXXI.

Murat et ses quatre ou cinq compagnons de course n'avaient été poursuivis à travers les vignes et les oliviers, dans leur fuite vers la plage, que par quelques hommes sans armes, que la crainte de voir les fugitifs se retourner tenait à distance. Le colonel Trenta Capelli, les canonniers et les hommes en armes du Pizzo étaient occupés au sommet des collines à tirer sur les vingt-quatre soldats de Murat, à les désarmer, à les faire prisonniers, à les traîner dans leur sang vers la ville. Le roi et ses amis avaient donc le temps d'échapper à la captivité ou à la mort, si Barbara et Cecconi eussent viré de bord à leurs cris et envoyé un canot au rivage. Mais Murat voyait redescendre derrière lui les soldats et les volontaires de Trenta Capelli, et s'éloigner son seul secours.

- Dans cette perplexité, le roi voyant des barques de pêcheurs amarrées à quelque distance de lui sur la grève, se jette dans l'eau pour s'emparer d'une de

ces embarcations et pour mettre la mer entre lui et ses ennemis. Mais la barque échouée, manquant d'eau sous la quille, résiste aux efforts du roi pour la mettre à flot. Pendant ces inutiles tentatives, la multitude, qui s'aperçoit de son dessein, appelle par ses gestes les sbires de Trenta Capelli, entoure le roi de plus près sans oser néanmoins, soit respect, soit pitié, soit crainte, tirer sur lui ou lever la main sur sa personne.

Murat, renonçant à ébranler la grande barque, se jette seul à quelques pas de là dans un petit canot de pêcheur qui flottait à l'ancre, sur une eau plus profonde. A peine en a-t-il escaladé le bord, qu'il s'efforce de retirer à lui le câble à l'extrémité duquel était nouée la grosse pierre qui servait d'ancre à ce frêle canot. Il était près d'y parvenir, quand le pauvre pêcheur à qui appartenait ce canot, tremblant de voir le roi emmener avec lui sa seule fortune, se jette à la mer pour disputer sa barque au fugitif. Le roi le renverse d'un coup de rame à ses pieds, et continue à tirer le câble et à soulever la pierre. Mais la foule des marins et des pêcheurs, accourant aux cris de leur camarade renversé, se précipitent dans la mer, retiennent le câble de leurs mains réunies, s'élancent dans le canot, renversent à leur tour le roi, le désarment de sa rame, déchirent ses habits, meurtris-

sent son visage, et l'entraînant vaincu et sanglant sur le sable, le remettent accablé d'injures et d'outrages aux hommes armés de Trenta Capelli. Ceux-ci se disputent les uns aux autres le roi prisonnier, le frappent au visage avec la crosse de leurs carabines, le collètent, lui arrachent les insignes précieux qu'il portait sur son chapeau et sur sa poitrine, et le traînent avec les cadavres de Pernice, de Giovannini, et avec sept autres de ses officiers ou de ses serviteurs blessés et baignés dans leur sang, à travers la multitude, qui insulte tout ce qui tombe. Ils les jettent pêle-mêle dans les casemates du petit château en ruine du Pizzo.

LXXII.

Deux fois, pendant le trajet de la plage à la prison, la fureur du peuple menaça le roi, et la hache fut levée sur sa tête. Trenta Capelli et l'agent du duc de l'Infantado, satisfaits d'une si illustre proie et ne voulant pas souiller leur succès par un crime, le protégèrent contre les poignards de la populace, firent rougir les assassins de leur lâcheté, et placèrent des volontaires et des soldats aux portes du château pour préserver les victimes.

Le roi fut jeté sur un peu de paille dans la même salle voûtée où ses compagnons morts ou blessés jonchaient de leur sang les dalles du vaste cachot. Trenta Capelli fit fouiller ses vêtements. On s'empara de ses passe-ports, de ses diamants, de l'or qu'il portait sur lui, d'une lettre de crédit d'un million et demi qu'il avait sur un banquier de Naples, et de la proclamation imprimée qu'il avait rédigée à Vescovato et qu'il comptait répandre dans le royaume.

Cette proclamation, longue, diffuse, pleine de

sophismes auxquels le peuple est peu accessible, respirait plus le diplomate que le soldat. C'était plutôt une justification de son entreprise devant l'Europe qu'un appel sympathique aux Napolitains. On n'y retrouvait le cœur humain que dans quelques phrases faisant allusion aux vicissitudes de sa destinée.

« Je vivais solitaire, disait-il, dans un de ces modestes asiles que l'on trouve plus souvent chez les pauvres vertueux ; là je bravais le poignard des assassins du Midi, de ces cannibales qui, dans toutes les époques de la révolution française, se sont baignés dans le sang de leurs compatriotes. J'étais décidé à attendre dans ma retraite la fin de cette fièvre contre-révolutionnaire qui dévore la France, pour venir chercher dans vos cœurs un asile contre mes disgrâces et contre la persécution la plus inouïe, la plus injuste, quand je fus forcé de m'éloigner!... » Cette proclamation finissait par la promesse d'un règne de paix et d'une constitution, résipiscence ordinaire et tardive de tous les princes qui ont fatigué le monde de guerre ou de tyrannie.

LXXIII.

Des insultes et des menaces retentissaient encore dans les cours du château et dans le cachot des prisonniers, dans la bouche de quelques fanatiques de vengeance et de sang; mais le plus grand nombre des soldats et des volontaires respectaient l'infortune après la victoire, et témoignaient au roi les égards et les respects compatibles avec la captivité.

Murat n'avait pas semé de haine personnelle contre lui pendant son règne, aussi humain dans la paix que brave et généreux dans la guerre. Il n'avait versé de sang que dans les combats. Être admiré et être aimé, c'était toute sa vie. Une fois qu'on l'avait désarmé, on ne pouvait le haïr. L'agent des Infantado, Alcalas, envoya au château un repas pour le roi, des secours pour les blessés, des matelas, du linge, des vêtements, des rafraîchissements et des consolations de toute espèce. Il honora la nation espagnole et ses maîtres par la générosité de ses égards envers un roi enchaîné.

LXXIV.

Cependant, sur le bruit du débarquement et de la défaite d'une bande de factieux qui venaient provoquer le royaume à l'insurrection, le général napolitain Nunziante, qui commandait dans les Calabres, se hâta d'envoyer au Pizzo le capitaine Stratti, Grec de naissance, et étranger aux dernières années de Naples, avec un détachement pour veiller sur les prisonniers, pour constater leurs noms et leurs qualités, et pour empêcher à la fois l'évasion et l'immolation des captifs. On ignorait encore à Monteleone la présence du roi Joachim parmi cette poignée d'aventuriers. Stratti, en arrivant au château sans passer par la ville et sans avoir approfondi les rumeurs vagues qui parlaient du roi arrêté, fit comparaître sur-le-champ les prisonniers devant lui dans la cour pour les interroger et pour en dresser la liste. Un sergent et un soldat corses passèrent et répondirent les premiers à l'appel. « Qui êtes-vous? dit Stratti au troisième. — Joachim Murat, roi

de Naples, » répondit avec dignité le roi. Stratti, troublé par cette présence d'un roi à laquelle il ne croyait pas encore, saisi de respect et de compassion devant son prisonnier, baissa les yeux, et donnant pour la dernière fois au roi le titre de Majesté comme par une suprême ironie du sort, il le fit conduire, avec les égards et les bienveillances d'un soldat qui respecte un héros, dans une chambre plus isolée et plus décente, où le roi put, du moins, recueillir son âme sans avoir sous les yeux la ruine, le sang et les cadavres de ses amis.

LXXV.

Sur le rapport de Stratti, qui confirmait les bruits répandus à Monteleone, le général Nunziantè accourut, lui-même, avant la nuit. Il envoya des courriers à Naples pour informer la cour et les ministres de ce prodigieux événement, qui avait en une heure menacé et sauvé la couronne de Ferdinand et la paix du royaume, et il se présenta devant Murat.

Le général Nunziantè n'était pas un de ces satellites des camps qui passent d'un service à l'autre; comme leur épée passe de main en main, ne conservant dans leur nouvelle cause ni le respect d'eux-mêmes, ni le respect de ceux qu'ils ont précédemment servis, espèce d'hommes aussi communs dans les camps que dans les cours, que la discipline et la cupidité d'avancement façonnent à l'adulation, à la bassesse, à la cruauté. C'était un homme de tête et de cœur, fidèle à son pays et à son prince, mais fidèle aussi à la reconnaissance et à la gloire envers celui qui avait été son roi; homme de guerre,

sachant concilier en lui les devoirs de la nature et les devoirs de la situation. Il honorait Murat. Il l'aborda en roi déchu du trône, mais non déchu du respect et de l'affection de ses anciens subordonnés. Il plaignit le roi, il réprouva les indignités et les outrages dont il avait été flétri par la populace du Pizzo. Il s'excusa de la nécessité où il était de le laisser encore dans une demeure dévastée, indigne de lui, par le soin de sa sûreté qui avait besoin de murailles et de soldats pour être à l'abri d'insultes. Des chirurgiens appelés de Monteleone donnèrent des secours aux blessés. La nuit se passa entre les gémissements des mourants et les silencieuses réflexions du roi sur son sort.

Le lendemain, 10 octobre, le général Nunziante le conduisit dans un appartement du château, séparé des prisons et préparé plus convenablement pour le recevoir. Le visage du général témoignait plus d'anxiété que celui de son captif. Il commençait à pressentir en secret des ordres sinistres partis de Naples. Il prenait ses repas à la table du roi avec les deux généraux Franceschetti et Natali, compagnons volontaires du roi dans sa nouvelle prison. L'entretien roulait sur les guerres passées, sur l'état du royaume et de l'Europe, sur les résolutions probables que prendrait le roi Ferdinand à l'égard de

son compétiteur et de son captif. Le roi affectait la confiance dans la générosité de son ennemi et dans l'inviolabilité de sa propre vie, désormais sans danger pour le royaume. Nunziante n'osait lui révéler toutes ses appréhensions ; soigneux, néanmoins, de ne pas lui laisser une sécurité trop entière, dont la chute serait trop subite et trop cruelle pour son âme. Le 11, au dîner, il lui parla avec inquiétude d'une première dépêche télégraphique interrompue par les brumes et par la nuit, qu'il avait reçue dans la matinée. Cette dépêche portait : « Une dépêche m'annonce... Vous le consignerez... »

LXXVI.

La journée s'écoula dans l'attente d'une dépêche ou d'un courrier achevant l'ordre tronqué de la veille. Le roi reçut la visite d'un capitaine de frégate anglais, qui proposait à Nunziante de transporter son prisonnier à Tropea, petite ville de la côte, où il serait logé plus décemment et gardé plus sévèrement contre les émotions de la populace qu'au Pizzo. Nunziante n'osa confier le captif dont il répondait, sans une autorisation de sa cour, à un vaisseau anglais et au hasard de la mer. Le soir il témoigna, en dînant avec le roi, de nouvelles inquiétudes sur le sens de la dépêche suspendue : « J'espère cependant, dit-il au roi, que le sens était de remettre Votre Majesté à la flottille anglaise, et de la faire transporter à Messine pour y attendre la décision des puissances alliées.

« Mais, général, dit Murat avec un sourire qui préjugait d'avance la réponse, si cependant une dépêche télégraphique vous ordonnait de me remet-

tre à une commission militaire, le feriez-vous ? »

Nunziante répondit qu'il n'obéirait à un pareil ordre que s'il l'avait reçu du roi Ferdinand lui-même, par un courrier porteur de sa volonté écrite ; mais que de pareils ordres n'étaient pas à redouter de la bonté de cœur et de la générosité de Ferdinand. Murat, rassuré et serein, se leva de table, se coucha avec tranquillité d'esprit, et se fit lire avant le sommeil, par Natali, une tragédie de Métastase dont le dénouement avait quelque analogie avec sa situation ; puis il s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, à son réveil et à table, il s'entre-tint gaîment avec ses gardiens et avec Nunziante de la facilité d'un arrangement amical entre Ferdinand et lui, par lequel il céderait la Sicile aux Bourbons, et les Bourbons le reconnaîtraient souverain de Naples. Les illusions de grandeur ne le quittaient pas plus que les illusions de la vie. Le retard des instructions de Naples lui fit croire à des délibérations d'où sortirait un arrêt plus doux.

LXXVII.

Cependant la cour de Naples avait reçu, d'abord par le télégraphe de Monteleone, puis par un courrier de Nunziante, la nouvelle du débarquement et de l'arrestation de Joachim au Pizzo. L'ombre même de Murat, l'écho seul de son nom, populaire encore dans l'armée, prestigieux pour la capitale, provocateur pour les provinces et pour l'Italie, avait jeté la cour et le gouvernement dans un trouble précurseur de lâches et sinistres résolutions. Dans les cours, dans les partis, comme dans le peuple, la peur pousse aux férociétés. L'âme des rois, des ministres, des grands, est faite comme celle de la populace; la panique la jette dans le sang.

Le cœur de Ferdinand n'était pas cruel. Souverain emmaillotté dès son enfance dans les indolences, dans les voluptés, dans les superstitions populaires de ces trônes du Midi; familier jusqu'à la trivialité avec les lazzaroni de la plage de Naples; passionné pour la pêche, pour la chasse, pour les femmes; gou-

verné jusqu'alors par une reine impérieuse et vindicative qui venait de mourir; livré à des maîtresses, intimidé par le clergé, servi par des ministres plus-
rois que lui; homme d'esprit cependant, mais de cet esprit trivial et inactif qui joue avec les choses et qui rit de soi-même, il était sur le trône depuis soixante ans. Son peuple le méprisait et l'aimait à la fois. Ses infortunes, ses longs exils en Sicile, son âge et ses bonnes intentions, le rendaient cher en ce moment aux Napolitains. De grandes cruautés avaient signalé son règne en 1799; mais ce sang attribué à sa femme, au cardinal Ruffo, à l'amiral Nelson, à lady Hamilton, favorite de la reine et maîtresse de ce grand soldat, ne retombait pas sur le roi. Rien de sinistre ne pouvait émaner de cette âme sans ressort pour le crime, comme sans constance pour la vertu.

LXXVIII.

Mais il était plus accessible à la crainte qu'à la vertu. Sa cour trembla autour de lui. Ses ministres, et surtout Medici, âme jeune, éclairée, philosophique, penchèrent d'abord pour la magnanimité, seule vraie prudence contre les factions déconcertées. Mais pour complaire aux peurs de la cour, de qui ils dépendaient, ils en témoignèrent eux-mêmes au delà de l'événement. On craignit ou on affecta de croire à des ramifications du complot dans la capitale et dans les provinces. On doubla les postes du palais, on sillonna les rues de patrouilles, on fit marcher un corps d'armée sur Naples et sur les Calabres. L'imagination du roi et de ses familiers s'assombrissait comme dans un péril suprême. On ne voulut pas voir qu'une tentative de cette nature, échouée à son premier pas, contre la fidélité du peuple lui-même et contre le bon sens public, était la meilleure garantie de sécurité pour le royaume et, pour le roi,

•

la plus belle occasion de grandeur d'âme et de défi à l'usurpation sans péril.

Les conseils succédèrent aux conseils, les résolutions aux résolutions. Quand la cour tremblait, nul n'osait se montrer rassuré. L'ordre féroce et inutile d'immoler un prisonnier sans défense partit du palais du roi le 9 octobre dans la nuit, vingt-quatre heures après que le roi détrôné, jeté presque malgré lui à la côte par la mer, avait mis le pied sur le sol du royaume, vaincu, insulté, enchaîné par le peuple qu'il venait provoquer. Honte gratuite sur la cour de Naples et sur ses conseillers. En dérochant une goutte de sang au hasard qui la leur livrait, les conseils déshonoraient deux trônes, ensanglantèrent la main d'un vieillard dans Ferdinand, contestaient le retour naturel de l'antique dynastie dans ses États, donnaient au vieux droit monarchique, qui se défend par sa paternité, l'apparence d'une force révolutionnaire, tuaient un héros désarmé, et jetaient un intérêt de peur sur sa tombe. On eût dit dans ce siècle que le roi avait juré de se détrôner, tantôt par la faiblesse, tantôt par la folie, tantôt par la vengeance.

Quoi qu'il en soit, l'ordre partit, et le prince de Canosa, instrument implacable des conjurations, des polices, des réactions, des émigrés de la cour de

Sicile, partit en même temps, chargé de surveiller, de purifier ou de fanatiser la Calabre, où il avait des intelligences dans les conciliabules de la contre-révolution. Cet ordre portait :

« Le général Murat sera traduit devant une commission militaire dont les membres seront nommés par notre ministre de la guerre.

« Il ne sera accordé au condamné qu'une demi-heure pour recevoir les secours de la religion.

« FERDINAND. »

Ainsi l'ordre de jugement n'admettait pas même l'hypothèse d'un acquittement. Les conditions de l'exécution devançaient l'arrêt. Le jugement du Pizzo rappelait celui de Vincennes contre le duc d'Enghien.

Ce fut une consolation pour Murat, à cette heure suprême, de ne pas reconnaître une représaille de la Providence dans les formes du décret de Ferdinand, et d'avoir protesté contre l'assassinat du fils des Condé, aussi malheureux et plus innocent que lui !

LXXIX.

Nunziente, qui avait reçu ce décret dans la nuit du 12, ne voulut pas retrancher des heures qui restaient au roi le sommeil qui abrégait du moins son agonie. Il entra, s'assit au pied du lit de son prisonnier, pleura silencieusement sur lui, et attendit que Murat s'éveillât de lui-même. Le soleil éclairait déjà depuis longtemps la tête assoupie du prisonnier. En ouvrant les yeux, Murat aperçut le visage en larmes du général. Il comprit sans paroles. Cependant Nunziente, après lui avoir serré tendrement la main, lui révéla, à voix basse, la nature de l'ordre de la cour arrivé pendant la nuit, afin que le roi eût le temps de préparer un cœur d'homme et un visage de roi au coup qu'il allait recevoir en public. Un instant après : « Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, dit Murat en se résignant à un arrêt qu'il était loin de prévoir aussi irrévocable, je suis perdu ! L'ordre de mon jugement est celui de ma mort ! » Quelques larmes montèrent à ses yeux. L'homme le plus cou-

rageux a du moins un attendrissement sur lui-même. Toute vie crie en se déchirant dans le cœur d'un héros.

Nunziante le laissa à ses réflexions, et se retira à pas muets. On fit sortir de l'appartement du roi ses deux généraux et le dernier de ses serviteurs, son valet de chambre, Armand, qui avait voulu suivre son maître jusque dans sa témérité.

Le capitaine Stratti entra bientôt, accompagné de sept officiers de l'armée, dans la chambre où Murat les attendait debout. Stratti, compatissant comme Nunziante, baissait la tête et n'osait regarder la victime. Il rangea, à droite et à gauche, un peu en arrière de lui, ses collègues de tous grades, en face du roi. Ces sept juges militaires, désignés, par ordre de la cour, par le général commandant les Calabres, étaient tous des officiers longtemps sujets, puis compagnons des campagnes du roi Murat, et promus par lui-même à leurs différents grades dans l'armée. Aucun d'eux n'eut le courage de se refuser à une mission de meurtre. Le courage de ces hommes de camp est dans le bras plus que dans le cœur. Ils allaient juger et condamner leur ancien général et leur bienfaiteur comme ils auraient jugé et condamné, cinq mois avant, ses ennemis. Machines humaines, qu'on dirait presque privées d'âme

par la constante subordination, et dociles à la main de tout ce qui règne.

Loin de se plaindre, ils remercièrent le roi Ferdinand d'une confiance qui les honorait, disaient-ils, et qui mettait à l'épreuve leur récente fidélité à leur nouveau roi.

LXXX.

Stratti lut enfin, en balbutiant, à son prisonnier, l'ordre qui le traduisait devant une commission militaire. Il ajouta que cette commission allait se réunir à l'instant dans une salle contiguë, que la loi militaire donnait un défenseur à l'accusé, que le général Nunziantè lui proposait pour ce dernier office le capitaine sicilien Starace, homme d'honneur, aussi dévoué à l'humanité qu'à son devoir.

« Dites au tribunal, répondit Murat en élevant la tête avec dignité, que je refuse de comparaître devant lui. Des hommes tels que moi n'ont de compte à rendre de leurs actes qu'à Dieu ! Que le tribunal décide de moi ! je subirai mon sort, je ne reconnaitrai pas de juges ! »

Stratti et ses collègues se retirèrent pour aller préparer les formalités du conseil de guerre. Le général Nunziantè vint apporter lui-même au prisonnier l'encre et le papier pour exprimer ses dernières volontés, ou pour écrire ses derniers adieux

à sa famille. Murat, demeuré seul, écrivit, en arrosant le papier de larmes, cette lettre sublime où son âme et son sort, son amour d'époux, sa passion de père, sa conscience de roi, sa fermeté de soldat, se résumaient en quelques lignes dans les dernières palpitations de son cœur. Il les adressait à sa jeune femme, amour et gloire de sa jeunesse, délices, orgueil, et quelquefois tourment de sa vie, mais toujours perpétuel souci de son âme.

« Pizzo, 13 octobre 1815.

« Ma chère Caroline ! ma dernière heure est arrivée !... Dans quelques instants, j'aurai cessé de vivre ; dans quelques instants, tu n'auras plus d'époux !... Ne m'oublie jamais !... je meurs innocent. Ma vie ne fut tachée d'aucune injustice ! Adieu, mon Achille ! adieu, ma Lætitia ! adieu, mon Lucien ! adieu, ma Louise ! » — tous noms de ses enfants à qui il voulait laisser cet embrassement nominal pour qu'il retentît plus personnellement dans le cœur de chacun d'eux avec leur nom de familiarité domestique ; — « montrez-vous au monde dignes de moi ! Je vous laisse sans royaume et sans biens au milieu de mes nombreux ennemis... soyez constamment unis ! montrez-vous supérieurs à l'infor-

tune; pensez à ce que vous êtes et à ce que vous avez été, et Dieu vous bénira! Ne maudissez point ma mémoire!.... sachez que ma plus grande peine dans les derniers moments de ma vie est de mourir loin de mes enfants! Recevez la bénédiction paternelle! recevez mes embrassements et mes larmes! ayez toujours présent à votre mémoire votre malheureux père! »

LXXXI.

Cette lettre uniquement dictée par la nature, en face de l'éternelle séparation, à trois pas du tribunal qui attendait pour juger, des soldats qui chargeaient leurs armes pour briser cette poitrine et pour interrompre les palpitations de ce cœur, attestait plus encore que toute une vie le génie de l'âme de Murat, la bonté ! Il savait combattre et il savait aimer. C'était mieux qu'un roi, c'était plus qu'un héros, c'était un homme.

Après avoir arrosé ce papier de ses larmes et y avoir déposé autant de fois ses lèvres qu'il avait de baisers à envoyer ainsi à sa femme et à ses quatre enfants, il demanda des ciseaux, coupa une des boucles de ses longs cheveux, l'embrassa aussi pour que sa famille y retrouvât l'impression de sa bouche, et enfermant les cheveux humides dans la lettre, il la remit avec la plus ardente recommandation à Nunziante.

LXXXII.

Le capitaine Starace, qu'on lui avait désigné pour défenseur officieux, entra, déguisant mal une émotion qui se révélait par ses larmes. Il conjura Murat de lui permettre de le défendre devant la commission militaire. Murat reprit, à ces mots, le langage et l'attitude martiale de son rôle de roi. « Non, ce sont mes sujets, ce ne sont pas mes juges, dit-il à Starace ; les rois ne sont pas justiciables de leurs sujets, pas même des autres rois, car les trônes rendent égaux les rois entre eux ! Veut-on me juger à d'autres titres ? Comme maréchal de France ? Il faut un conseil de maréchaux. Comme général ? Il faut un conseil de généraux. Avant de me contraindre à reconnaître un tribunal comme celui qu'on m'impose, il faudrait arracher bien des pages à l'histoire de l'Europe ! Vous ne pouvez pas sauver ma vie ! Ceux qui vont prononcer sur mon sort ne sont pas mes juges, mais mes bour-

reaux. Sauvons du moins en moi l'honneur de la royauté ! » Starace fut contraint d'obéir à l'inflexible volonté de son client.

L'officier rapporteur se présenta pour interroger l'accusé. « Vous n'aurez de moi qu'une réponse, dit l'accusé : je suis Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles ! Sortez ! »

Délivré des soins de sa défense et de la présence de ses juges, qui délibéraient de l'autre côté de la muraille et qui rédigeaient sa condamnation, il s'entretint avec une impassible liberté d'esprit avec les officiers commis à sa garde et debout à la porte de sa chambre. « J'aurais cru, dit-il avec dédain, le roi Ferdinand plus grand. Si le sort l'avait mis à ma place, et moi à la sienne, et s'il avait débarqué dans mes provinces, je n'aurais pas abusé du sort des armes en le faisant immoler !... » Puis, remontant par la pensée le cours de sa carrière, il parlait avec satisfaction de la douceur et de la prospérité de son règne à Naples, des grâces qu'il avait accordées, du sang qu'il avait épargné, des améliorations de tout genre dont il s'était efforcé de doter le royaume ; de l'armée, de la gloire qu'il avait répandue sur elle en l'associant aux exploits de l'armée française ; des sacrifices personnels qu'il avait faits de ses trésors rapportés d'Allemagne pour l'embellissement de sa ca-

pitale, et du dénûment absolu de fortune dans lequel il laissait les siens après lui!...

« C'est là ma gloire, c'est là ma consolation à mes derniers moments, disait-il; je jure que j'ai fait tout le bien qu'il était en ma puissance de faire au pays, jamais le mal qu'aux méchants! Au Pizzo, cependant, on se réjouit de mon malheur, on me hait! Qu'ai-je donc fait pour être haï? » — Puis, remontant plus haut encore pour rechercher la cause de l'animadversion des hommes contre lui, et se rappelant le meurtre du duc d'Enghien, dont on l'avait si injustement accusé d'avoir été complice : « Est-ce la tragédie du duc d'Enghien, s'écria-t-il comme en sursaut, que Ferdinand venge sur moi maintenant par une semblable tragédie! Je jure à présent ici, par le Dieu devant qui je vais paraître dans un moment, que je ne pris aucune part à ce meurtre. »

Il demanda enfin à rester seul quelques instants pour résigner et fortifier son âme, car ses paroles à ses gardiens comme sa lettre à ses enfants attestent que la pensée de Dieu assistait à son départ de la terre.

Un prêtre du Pizzo, qu'on lui avait offert et qu'il avait accepté pour consoler et bénir sa mort, s'enferma avec lui dans sa chambre. « Sire, lui dit le prêtre respectueux et miséricordieux en l'abordant,

ce n'est pas la première fois que je parais devant Votre Majesté. Lorsque vous vîntes, il y a cinq ans, au Pizzo en visitant vos provinces, j'implorai un secours de Votre Majesté pour les besoins de cette église, et vous me fîtes un don généreux. Ma voix, qui eut assez d'empire alors sur votre cœur pour vous inspirer un bienfait, sera donc pour vous un souvenir de miséricorde. Puisse ce souvenir de bon augure contribuer aujourd'hui à vous faire agréer des prières qui n'ont plus d'autre objet que le repos éternel de votre âme! »

Murat accomplit les rites du mourant, et, sur la requête du prêtre, lui remit pour l'exigence de sa sépulture ces mots écrits et signés de sa main : « Je déclare mourir en bon chrétien. » Il chargea le prêtre de remettre sa montre, qui n'avait plus d'heures à lui marquer ici-bas, à son fidèle serviteur Armand. Il demanda à faire ses adieux aux généraux Natali, Franceschetti et aux pauvres soldats entraînés dans son malheur. On le lui refusa, non par cruauté, mais par commisération, pour épargner un déchirement de plus à son cœur.

LXXXIII.

Pendant ces rapides préparatifs de la dernière scène, le tribunal qui siégeait à sa porte le condamnait à la mort, comme fauteur d'une insurrection contre le royaume, en vertu d'une loi qu'il avait promulguée lui-même, dix ans avant, pour intimider les révoltes dans les Calabres, mais qu'il n'avait jamais fait exécuter jusqu'à la mort par l'indulgente commisération de son caractère. On lui lut solennellement son arrêt. Il l'écouta comme il aurait entendu le canon d'une bataille de plus pendant sa vie martiale, sans émotion comme sans bravade. Il ne demanda ni grâce, ni délai, ni appel. Il fit remercier le général Nunziant, les officiers et le prêtre, des égards et des sensibilités à son sort qu'ils lui avaient témoignés pendant sa courte captivité dans ces murs.

Il s'avança de lui-même vers la porte, comme pour aller plus vite au terme. Cette porte ouvrait sur une étroite esplanade encaissée entre les tours du châ-

teau et les murs extérieurs, toute semblable au château de Vincennes. Mais le dernier et splendide soleil éclairait du moins le dernier pas et le dernier regard du héros. Douze soldats, les armes chargées, l'attendaient. L'espace resserré ne leur permettait pas de se tenir à la distance qui dérobe son horreur à la mort. Murat, en franchissant le seuil de sa chambre, se trouva face à face avec eux. Il refusa de se laisser bander les yeux, et regardant les soldats avec un ferme et bienveillant sourire : « Mes amis, leur dit-il, ne me faites pas souffrir en visant mal ; l'espace rétréci vous force naturellement à appuyer presque le canon de vos fusils contre ma poitrine, ne tremblez pas, ne frappez pas au visage, visez au cœur, le voilà ! »

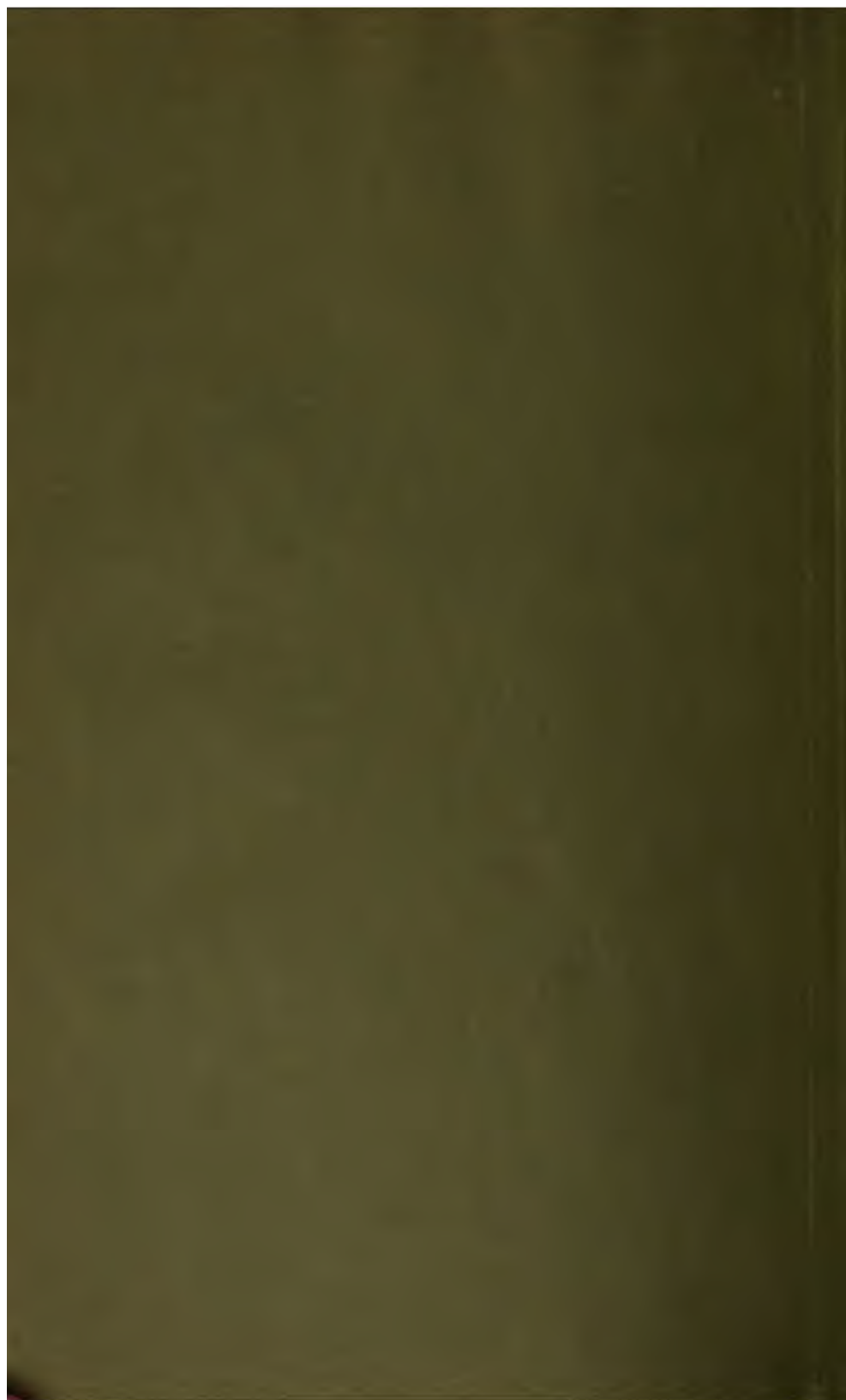
En parlant ainsi il plaça sa main droite sur son habit pour indiquer la place du cœur. Il tint dans sa main gauche un petit médaillon qui contenait en un seul bloc d'amour l'image de sa femme et de ses quatre enfants. On eût dit qu'il voulait les faire assister ainsi à sa dernière heure, ou qu'il voulait avoir leur image dans son dernier regard comme dans sa dernière pensée. Il baissa les yeux sur ce portrait et reçut le coup sans le sentir, absorbé dans la contemplation de ce qu'il aimait ! Son corps percé de si près par douze balles, tomba les bras ouverts

et la face contre terre, comme embrassant encore ce royaume qu'il avait possédé et qu'il ne venait reconquérir que pour son sépulcre. On jeta son manteau sur le cadavre, et on l'inhuma dans la cathédrale du Pizzo, où ses dons avaient acheté d'avance l'hospitalité de la sépulture.

Ses compagnons d'infortune furent amnistiés, relâchés et rendus à leur patrie. Le peuple qui l'avait outragé vivant, le pleura mort. On ne pouvait le haïr qu'en le combattant. Il avait éprouvé la pitié, il la recueillit sur sa tombe.

TABLE.

	Pages
CATHERINE II.	1
MURAT.	213



FEB 11 1931